This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

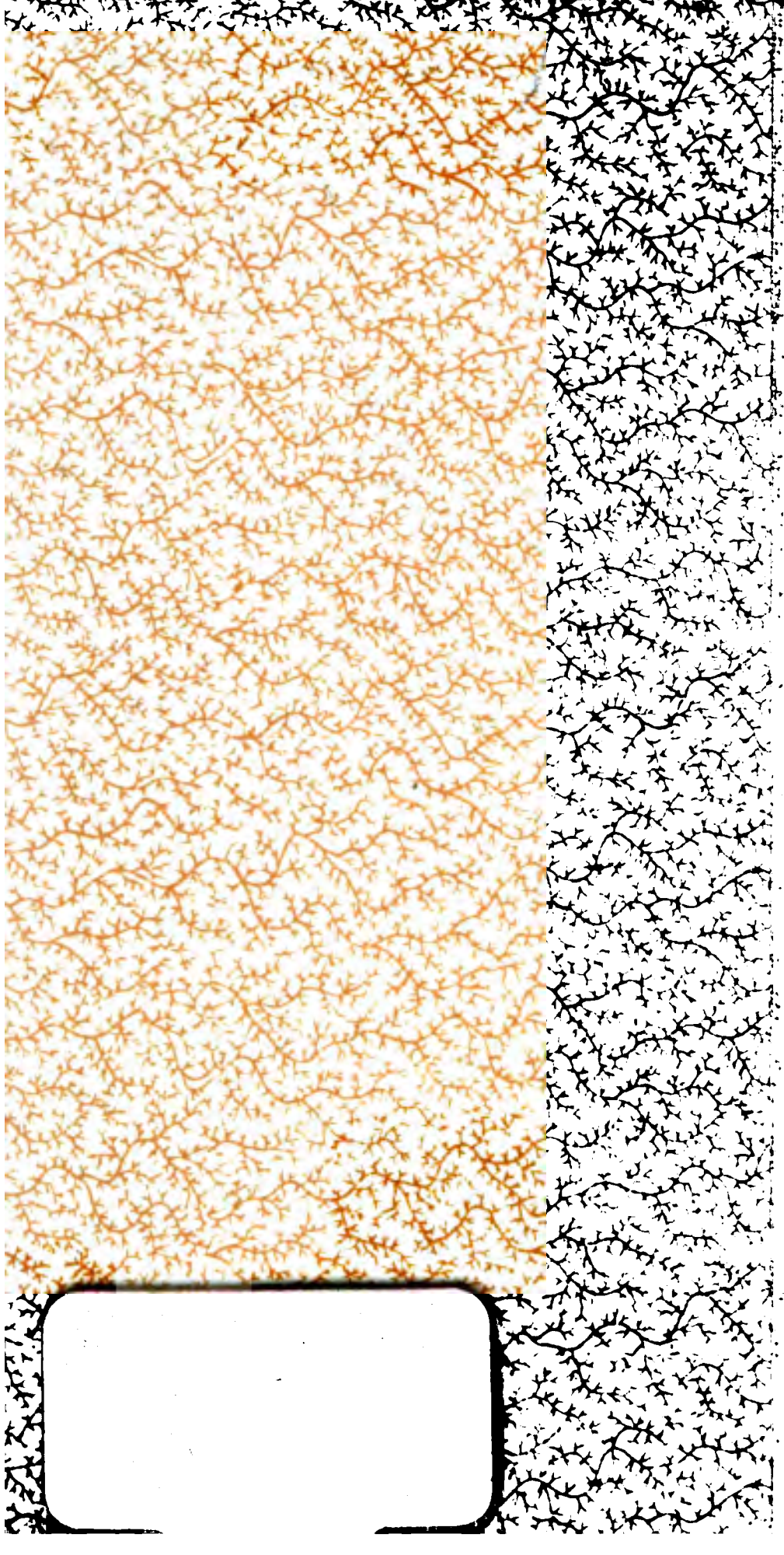
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Argens

NKA

Aygens

NKW

A 31.

LETTRES CABALISTIQUES.

TOME SIXIEME.

LETTRES CABALISTIQUES,

OU

CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE ET CRITIQUE,

Entre deux Cabaliſtes, divers Eſprits élémentaires, & le Seigneur Aſtaroth.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de nouvelles Lettres & de quantité de remarques.

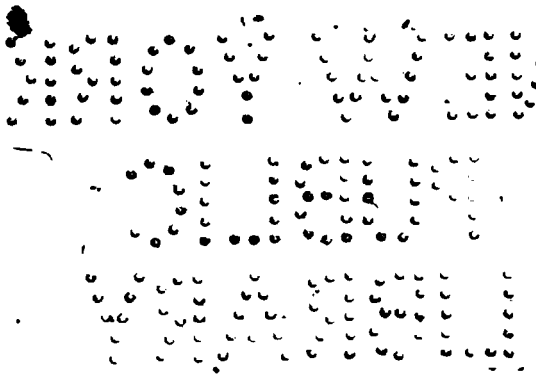
TOME SIXIEME.

A LA HAYE.

Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. LXVI.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1916 L



LETTRES CABALISTIQUES, OU CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE ET CRITIQUE,

Entre deux Cabaliſtes, divers Eſprits élémentaires, & le Seigneur Aſtaroth.

LETTRE CXXXVIII.

Le Sylphe Oromaſis, *au Cabaliſte* Abukibak.

J'Appperçus hier, ſavant Abukibak, un Auteur qui liſoit, en ſe promenant, un papier avec beaucoup de

feu. Je m'approchai de lui, & j'entendis qu'il disoit en mettant ce papier dans sa poche : " Non, rien ne me fera » changer de dessein ; & quelque priere » qu'on me fasse, je n'irai pas perdre » mon temps à réfuter les visions, les » grossiéretés & les bêtises d'un Vendeur d'orviétan. Je regretterois éternellement les moments que j'emploierois aussi mal. Je suis assuré que » mon ami entrera dans mes raisons, » lorsqu'il aura vu ma Lettre. " Ces paroles me donnerent envie de lire le papier que l'Auteur venoit de renfermer ; je le lui enlevai sans qu'il s'en apperçût, & revolant dans les airs, je l'examinai avec assez d'attention. Comme je crois qu'il pourra t'amuser, je te l'envoie.

LETTRE

*Du Traducteur des Lettres Juives à M***.*

QUELQUE disposé que je sois à vous obéir, souffrez, Monsieur, que je vous refuse encore la grace que vous

me demandez depuis quelque temps. Je ne ſaurois me réſoudre à faire ce que j'ai condamné ſi ſouvent dans les autres. J'ai déſapprouvé mille fois les Auteurs, qui, s'étant acquis une certaine réputation dans la République des Lettres, s'abaiſſent & s'aviliſſent juſqu'à vouloir répondre aux injures & aux invectives des grimauds & des barbouilleurs de papier qui les attaquent, uniquement dans le deſſein d'être connus par la réponſe de leurs adverſaires. Vous ſavez que je vous ai fait convenir ſouvent, que *la ſatyre ne ſert qu'à rendre un ſat illuſtre*; c'eſt-là une des plus vraies & des plus ſages maximes de Deſpreaux. Mais j'ai encore, Monſieur, une raiſon bien plus eſſentielle pour me diſpenſer de répondre aux invectives & aux calomnies qu'un homme perdu d'honneur & de réputation, né dans le rang le plus abject & le plus vil, a vomies contre moi; c'eſt que la perſonne qui m'a attaqué, ne mérite pas qu'on faſſe plus d'attention à ſes injures, qu'à celles d'un homme qu'on conduiroit ſur un tombereau à la place de Greve. Oui, Monſieur, pour vous

Argens

NKW

qu'il les a mérités eſt ſi forte, que vous ſerez indigné de l'effronterie & de l'audace de cet impoſteur. Je la tire de la calomnie qu'il a avancé contre un des premiers hommes de l'Europe, plus reſpectable encore par ſon génie, que par le rang auguſte où ſon mérite l'a placé. Ce malheureux a oſé accuſer le Cardinal Alberoni, qu'il nomme, d'avoir empoiſonné le Duc de Vendôme, par les conſeils & les ſollicitations de la Princeſſe des Urſins. Le monde entier eſt convaincu de la fauſſeté de ce fait; cependant voici les aſſertions magiſtrales du ſcélérat qui flétrit deux perſonnes des plus reſpectables, dont une vit encore, & force même ſes ennemis à l'admirer & à lui rendre juſtice. " L'Abbé Alberoni (1) n'avoit que ce que " la libéralité de ſon Maître lui fourniſſoit, " adame des Urſins, pour " parvenir à en faire ſa créature, lui " procura d'abord un Bénéfice ſans af- " fectation, & comme pour faire plaiſir à M. de Vendôme. Ce premier " trait de généroſité fit ouvrir les yeux

[1] *Voyez les* Anecdotes Hiſt. Litter. & Galant, *Tom.* IV.

„ au ruſé Parmeſan, qui, comprenant
„ à merveille ce que cela vouloit dire,
„ n'héſita pas un moment à donner du
„ côté, où la fortune lui paroiſſoit rire
„ le plus, de ſa nouvelle bienfaitrice.
„ Je ne ſais ſi c'eſt hazard, ou com-
„ plot; mais dans le temps qu'on s'y
„ attendoit le moins, on vit expirer
„ preſque ſubitement ce digne héros,
„ (*M. le Duc de Vendôme*), venant de
„ manger quelques eſcargots. On pré-
„ tend que l'Abbé excelloit dans cette
„ eſpece de ragoût. „

Je n'inſiſterai point ſur l'énormité, la honte & l'infamie de cette calomnie; l'Europe entiere en connoît la fauſſeté, il me ſuffira de vous faire remarquer, Monſieur, qu'elle rend digne, ſon auteur, de la mort, par les Loix de Juſtinien; du fouet, par celles d'Adrien; & de la galere, par celles du Royaume. Quoique le prétendu Critique n'ait eſſuyé aucun de ces ſupplices, dès qu'il les a mérités, il n'eſt pas moins déshonoré; la preuve de cette vérité réſulte néceſſairement du deuxieme axiome.

Vous vous tromperiez ſi vous pen-

ſiez, Monſieur, que l'infame calomniateur, aux invectives duquel je refuſe de répondre, eſt dans le cas de certains Ecrivains, qui, quoique coupables d'avoir noirci & déchiré la réputation de quelqu'un, ont cependant trouvé grace auprès du Public, par les ménagements qu'ils ont gardés. Buſſy Rabutin, dans l'*Hiſtoire Amoureuſe des Gaules*, n'eut point la hardieſſe de déſigner par leurs noms les perſonnes dont il parloit; la Bruyere même, quoiqu'infiniment plus modeſte que ce Seigneur, évita de nommer les gens dont il fit des portraits ſatyriques. L'auteur de *Pomponius*, quelque liberté qu'il ſe ſoit donnée, a eu la même attention: il n'y a peut-être jamais eu que le ſcélérat dont il eſt queſtion, qui, en écrivant contre un homme, également reſpectable par ſon rang & par ſon mérite, ait oſé le déſigner par ſon nom, en l'accuſant d'avoir commis le plus énorme des crimes. Mais l'audace & la ſcélérateſſe du calomniateur ne s'eſt pas arrêtée à cette ſeule impoſture, le Livre d'où je l'ai extraite, eſt rempli de calomnies con-

tre un grand nombre de perſonnes très-reſpectables. Des Dames d'une naiſſance diſtinguée y ſont nommées & traitées d'une maniere infame, & ce qu'il y a de plus affreux & de plus indigne, c'eſt que j'ai des preuves en main, & qu'on m'offre de m'en envoyer de Toulouſe, par leſquelles il réſulte que ce mauſſade Ecrivain, ayant été garçon barbier quelque temps dans cette ville, fut enſuite valet-de-chambre chez le mari d'une de ces Dames qu'il a oſé maltraiter, & qu'il fut chaſſé de la maiſon, parce qu'il fréquentoit un vendeur d'orviétan, avec lequel il s'aſſocia dans la ſuite. Il le ſuivit longtemps en qualité de *Jean Farine*, juſqu'à ce qu'ayant trouvé le moyen de lui voler quelques ſecrets, il ſe fit chef lui-même d'une troupe de baladins. Enfin, après avoir roulé les Provinces, il s'éleva au grade de Médecin, ayant acheté pour une modique ſomme des Lettres de Docteur dans une Univerſité, où pour de l'argent on eût accordé la même grace au moucheur de chandelle de ſon théatre. Ne trouvant perſonne qui eût aſſez de complaiſance

pour vouloir ſe laiſſer tuer, il s'eſt fait Auteur, ou plutôt il eſt devenu un inſigne impoſteur, qui, pour ſe faire connoître, débite les fauſſetés & les calomnies les plus évidentes, avec autant d'effronterie qu'il diſtribuoit autrefois ſes paquets de poudre & ſes boëtes d'orviétan.

Jugez à préſent, Monſieur, ſi le prétendu Critique eſt dans le cas de pouvoir trouver aucune excuſe pour pallier ſon crime. Il faut que vous conveniez qu'il eſt coupable d'une faute que les Loix puniſſent du dernier ſupplice, & que tous les gens d'honneur regardent avec un mépris infini. Il s'enſuit donc néceſſairement, par le deuxieme axiome, que le prétendu Critique doit être regardé comme un homme mort civilement dans la Société, & qu'on n'eſt pas obligé davantage à répondre à ſes injures, qu'à celles d'un pendu qu'on conduiroit ſur l'échafaud, ou qu'à celles d'un homme, qui, attaché à un poteau, exalteroit par des invectives la douleur que lui cauſeroient les coups de fouet qu'il recevroit.

Je reprends mes preuves, Monſieur,

& je les réduis actuellement dans un ſeul point de vue. Un homme, qu'on convient être un calomniateur, eſt digne d'être flétri par les Arrêts de la Juſtice : le perſonnage, aux injures duquel vous voulez que je réponde, eſt un calomniateur de profeſſion; il eſt donc digne d'être flétri par les Arrêts de la Juſtice. Je paſſe à une autre démonſtration.

Le crime fait la honte autant que la punition. Le prétendu Critique eſt coupable d'un crime qui mérite la mort, le fouet, ou la galere; il eſt donc auſſi déshonoré que s'il avoit été pendu, fouetté, ou attaché ſur le banc d'une galere. Voici la derniere démonſtration.

Un homme, qui eſt reconnu pour être déshonoré, & pour mériter d'être traité comme le dernier des miſérables, ne doit point être regardé comme membre de la Société civile, encore moins comme une perſonne aux injures de laquelle on doive faire attention. Le prétendu Critique eſt un homme déshonoré, & digne d'être flétri par un ſupplice infamant; je ne

dois donc faire aucune attention à ſes injures, je dois même les mépriſer.

Vous êtes trop juſte, Monſieur, pour exiger à préſent que je me détourne de mes occupations, & que je réponde aux calomnies qu'un homme, auſſi déshonoré que Cartouche, peut avoir vomies contre moi. Je crois ne pouvoir mieux faire que d'imiter la conduite de tant de Seigneurs & de Dames reſpectables qu'il a oſé attaquer & traiter de la maniere la plus injurieuſe dans une platte rapſodie que le Public a mépriſée & vue avec indignation. L'Ouvrage dans lequel il m'a injurié, eſt auſſi mal reçu & auſſi mauſſade que ce premier. J'imiterai donc ces perſonnes reſpectables; dois-je trouver étrange qu'un faquin parle de moi, comme il parle des Cardinaux, des Princes & des Princeſſes? Le temps me vengera aſſez, & la miſere fera ſans doute ce que les tribunaux de Juſtice n'ont pas fait. Je ſuis, Monſieur, avec un reſpectueux attachement, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

LE TRADUCTEUR
des Lettres Juives.

Je ne ſais, ſage & ſavant Abukibak, ce que tu penſeras de la modération de cet Ecrivain, qui s'obſtine à ne pas vouloir s'avilir juſqu'à répondre à un de ces fades & imbécilles grimauds, dont par malheur pour les Sciences, la République des Lettres ne fourmille que trop. Quant à moi, je t'avouerai que je le loue de penſer d'une façon auſſi ſage & auſſi philoſophique; il ſeroit à ſouhaiter que tous les Auteurs qui ſe ſont acquis quelque réputation par leurs Ouvrages, agiſſent de même, & que contents de mériter l'eſtime des honnêtes gens, ils ne fiſſent aucun cas des invectives & des calomnies que la miſere, la jalouſie & la malice forcent quelques barbouilleurs de papier à répandre dans le Public. Le ſilence dans ces occaſions eſt la défenſe la plus noble, la plus victorieuſe & la plus utile que puiſſe employer un galant homme. S'il ſe livre au dépit, & qu'il réponde aux indignes adverſaires qui l'attaquent, il comble leurs deſirs, & remplit leur attente; il les fait connoître, il les produit ſur le grand théatre du monde. C'eſt-là ce qu'ils demandent, c'eſt-là

la principale raiſon qui les a déterminés à écrire. S'ils avoient cru qu'on les laiſſeroit éternellement dans la fange où ils barbotent, ils n'euſſent point pouſſé des cris, dont ils auroient connu l'impuiſſance & l'inutilité.

Ceux qui attaquerent Racine, qui traiterent ce grand homme avec des airs hautains & inſolents, ſentoient bien toute la ſupériorité qu'il avoit ſur eux; mais ils eſpéroient que cette ſupériorité leur ſeroit utile, ils ſe flattoient que les réponſes de ce grand Poëte donneroient du relief à leurs fades critiques. Ils furent trompés dans leur attente; Racine comprit quel étoit leur but, & leur annonça qu'il ne les tireroit jamais de l'oubli, où leur ignorance les enſeveliroit éternellement.

Le fade Auteur de l'Hiſtoire de Danemarck crut que Voltaire lui ſerviroit utilement pour faire connoître ſon livre, il l'attaqua d'une maniere auſſi imbécille qu'abſurde dans ſa Préface. Le ſage rival de Virgile mépriſa un indigne adverſaire, il garda le ſilence, & l'Ouvrage où il étoit maltraité, n'a jamais été lu juſqu'à la quatrieme page par un homme de goût.

Combien de petits libelles diffamatoires n'a-t-on pas écrits contre Paſcal, Arnaud, Nicole? Ces grands génies auroient cru s'avilir & ſe déshonorer, en faiſant la moindre attention à ces indignes ſatyres. Arnaud, le grand Arnaud, a refuſé conſtamment de répondre à l'injurieux Ouvrage que le Miniſtre Jurieu avoit compoſé contre lui.

Tel eſt le ſort des Ecrivains qui ont acquis quelque eſtime dans le Public; il faut qu'ils ſoient attaqués & injuriés groſſiérement par les goujats & les porte-faix de la République des Lettres; il ſemble que le Ciel ait voulu que cela fût ainſi, pour exercer la patience des véritables Savants, & pour leur donner un moyen de mettre en pratique leurs ſentiments philoſophiques. Quel eſt le mortel qui fût plus éclairé que l'illuſtre Bayle? Et quel eſt celui qui fut critiqué & injurié par de plus indignes adverſaires, ſi l'on excepte le Clerc & Jaquelot du nombre de ſes ennemis? Qu'étoient, grand Dieu! tous les autres?

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

LETTRE CXXXIX.

Aſtaroth, *au Cabaliſte* Abukibak.

TU ſais, ſage & ſavant Abukibak, que le ſort ordinaire des Jéſuites après leur mort, c'eſt d'être condamnés, à deſcendre dans nos infernales demeures. Ils y viennent eſſuyer le châtiment que méritent les perſécutions qu'ils ont faites ſur la terre à de fort honnêtes gens. Ils y ſont punis des menſonges, des impoſtures, des calomnies qu'ils ont miſes en uſage pour ſe venger de leurs ennemis; ils y reçoivent la récompenſe que méritent leur déteſtable & affreuſe politique, à laquelle ils ſacrifient l'honneur, la probité & la Religion. La quantité qu'il y a de ces Révérends Peres dans l'Enfer, ne permettant pas qu'on puiſſe les placer chacun dans un cachot particulier, on eſt obligé de les mettre aujourd'hui deux enſemble; car il eſt peu de damnés aſſez criminels, pour mériter d'en avoir un pour compagnon. Le nom de *Jéſuite* n'eſt guere moins

moins odieux dans ce monde-ci que dans l'autre ; & lorſque les Diables veulent ſe dire une injure ſanglante, ils s'appellent *Ignaciens*. Il y a quelque temps qu'Arfaxa ſe battit vivement avec Eliel, qui lui avoit donné ce titre mépriſable ; & peu s'en fallut que ce dernier n'eût une jambe eſtropiée, ainſi qu'Aſmodée, ſi connu ſous le nom de Diable boiteux.

Tu ne ſaurois croire, ſage & ſavant Abukibak, combien cette maudite race Jéſuitique nous eſt à charge dans l'enfer ; elle nous l'eſt preſque autant qu'aux Venitiens, & j'oſerois dire qu'à tous les Princes qui ne ſe laiſſent point ſéduire par leurs ruſes & par leurs dangereuſes manœuvres. Non contents de diſputer encore ici avec les autres damnés, ils ſe reprochent actuellement leurs fautes paſſées ; ils ſe diſent même des injures, & ils paſſeroient plus loin & en viendroient aux coups, ſi nous n'allions faire finir leurs diſputes. Quelquefois elles nous amuſent, & nous les laiſſons durer juſqu'à un certain point. Je t'envoie le récit d'une dont j'ai été témoin, arrivée entre le Jéſuite

Hardouin & le Jéſuite Jérôme Xavier, couſin de François Xavier, le ſeul des Ignaciens qui ſoit dans l'heureux ſéjour des Sylphes, s'il eſt vrai qu'on puiſſe le regarder comme ayant été véritablement Jéſuite.

Dialogue entre le JÉSUITE HARDOUIN, *& le* JÉSUITE JÉROME XAVIER.

JÉROME XAVIER.

Dites tout ce que vous voudrez, vous ne viendrez jamais à bout de donner quelque excuſe raiſonnable pour juſtifier votre ſyſtême. En voulant faire tomber tous les Auteurs anciens, ſoit ſacrés, ſoit profanes, il n'a pas tenu à vous que vous n'ayiez jetté les hommes dans le Pyrrhoniſme le plus affreux. Eſt-il de plus grand crime que celui d'effacer entiérement de la mémoire des hommes le ſouvenir de toute l'Hiſtoire ancienne? C'eſt plonger dans le chaos les Nations les plus civiliſées, & les rendre égales à des peuples barbares, qui n'ont aucune connoiſſance de leur patrie & de leurs ancêtres, & qui, ſemblables aux bêtes, n'ont d'autres notions de leurs prédé-

ceſſeurs, que de ceux qu'ils ont vu vivre & mourir. Il falloit que vous fuſſiez conduit par un eſprit bien diabolique, pour avoir voulu exécuter un pareil deſſein. Non, je ne penſe pas qu'on puiſſe rien entreprendre de plus affreux, que de vouloir décréditer les Ouvrages les plus authentiques, & les faire paſſer pour des Ecrits fabriqués par quelques miſérables Moines.

HARDOUIN.

Vous vous trompez. Je connois un crime beaucoup plus grand, & dont vous vous êtes rendu coupable. C'eſt de ſuppoſer de faux événements dans les Livres qu'on écrit, & de les remplir de menſonges, ſur-tout quand ces Livres traitent de certaines matieres qui ont quelque rapport à la Religion. Songez à l'impudence que vous avez eue de corrompre tous les Evangiles dans l'*Hiſtoire de Jeſus-Chriſt* que vous avez écrite en Perſan & que vous avez répandue, qui pis eſt, dans toute la Perſe, comme ſi c'étoit le véritable Evangile. Pouvez-vous après cela, égaler mon crime au vôtre? C'étoit pour empêcher que des impoſteurs, tels que

vous, ne trompaſſent le public, que j'ai voulu inſpirer de la méfiance pour les Ecrits qu'on regardoit comme les plus authentiques.

JÉROME XAVIER.

Il eſt vrai que vous vous y êtes pris d'une maniere bien ſage & bien prudente. Vous avez dit des abſurdités ſi grandes, qu'il faudroit avoir perdu entiérement la raiſon pour faire la moindre attention à vos raiſonnements. D'ailleurs, où avez-vous appris que pour prévenir un mal, il ſoit permis d'en faire un cent fois plus conſidérable? Heureuſement votre ſyſtême n'a cauſé aucun préjudice à la ſociété civile, parce qu'il étoit trop fou; mais ce n'a pas été votre faute, ſi vous avez ſi mal réuſſi. Il faut attribuer cela à votre ignorance, & non point à votre probité.

HARDOUIN.

Il vous convient bien de me traiter d'ignorant, tandis que toute la Société a publié, & publie encore, que j'ai été un des plus grands génies de l'Europe. Il y a même des Savants qui me haïſſoient, qui ont écrit contre moi, & qui

cependant ont dit que j'avois de la science & de l'érudition.

JÉROME XAVIER.

En vérité il falloit que ces Savants-là fussent bien complaisants ; je ne le serois point autant qu'eux, & je vous prouverai que vous étiez Critique ridicule, Humaniste ignorant, Théologien visionnaire, Imposteur dans vos citations, & puéril dans vos réflexions. Voulez-vous une preuve de la ridiculité de vos critiques ? Parmi un nombre immense que m'offrent vos remarques sur les Odes d'Horace, je me contenterai de celle que me fournit l'Ode Allégorique que ce Poëte a faite sur les troubles de la République, qu'il compare à un bâtiment agité par les flots de la mer. " O Vaisseau ! dit-il (1), on va-

(1) O Navis ! Referent in Mare te novi
Fluctus ! O quid agis ? Fortiter occupa
Portum. Nonne vides ut
Nudum remigio latus ;
Et malus celeri saucius Africo,
Antennæque gemunt, ac sine funibus
Vix durare Carinæ
Possint imperiosius
Æquor ? Non tibi sunt integra lintea,
Non Dii, quos iterum pressa
Voces malo.

» donc encore t'expoſer aux flots d'une
» mer irritée ! Ne quitte point le port.
» Ne vois-tu pas que tes côtés ſont dé-
» pourvus de rames, que tes antennes
» ébranlées gémiſſent ſous les coups de
» l'impétueux vent d'Afrique dont tu
» as été maltraité ? Il eſt impoſſible
» que tu réſiſtes à la fureur de la tem-
» pête, il te manque la moitié de tes
» agrets, & dans ton malheur tu n'as
» plus de Dieux à qui tu puiſſes recou-
» rir une ſeconde fois. Quoique tu te
» vantes d'être conſtruit d'un bois, crû
» dans les forêts du Pont-Euxin, ton
» illuſtre naiſſance & ton nom célebre
» ne te garantiront point d'être le jouet
» des vents. Les ſages nautonniers ne ſe
» repoſent point ſur les peintures qui
» ornent la poupe de leurs bâtiments.

Je ne penſe pas qu'on puiſſe rien voir de plus clair que cette allégorie. Tous les grands Hommes qui ont fait men-

Quamvis Pontica pinus
Silvæ Filia nobilis ;
Jactes & genus & nomen inutile,
Nil pictis timidus navita puppibus.
Fidit, tu niſi ventis
Debes, ludibrium cave.
Horat. Oda. Lib. I. Ode XIV.

tion de cette Ode, ont été du ſentiment de Quintilien, qui reconnoît qu'Horace a eu en vue les guerres qui menaçoient la République Romaine. Vous ſeul avez prétendu que Quintilien ſoutenoit ce ſentiment par une explication forcée des deux premiers vers de cette Ode (1); mais il faut être bien impudent, ou bien ignorant, pour avancer un fait pareil. Chaque ſtrophe de cette Ode exprime naturellement quelque événement qui ne peut convenir qu'à la République Romaine. *Ce vaiſſeau, qu'on veut ramener dans une mer agitée*, c'eſt Rome, échappée des fureurs de la guerre civile de Céſar & de Pompée, & prête à être replongée dans le même malheur. *Ces côtés dépourvus de rames, ces antennes ébranlées, ce défaut d'agrets*, ſont les plaies & les bleſſures que la République avoit reçues par les diviſions inteſtines qui avoient détruit une partie de ſes forces. Mais un endroit

[1] Quamvis Quintilianus, Lib. VIII. Cap. VI verſus duos priores exponit allegoricè, ſed duos illos duntaxat, & quidem ſatis coactè. *Joannis Harduini Opera Varia &c. Pſeudo-Horatius, ſive Animadverſiones Criticæ, &c. in Lib. I. Oda.* pag. 334. col. 2.

frappant, & qui marque bien la vérité de l'allégorie, c'eſt celui où le Poëte dit : *Dans ton malheur tu n'as plus de Dieux à qui tu puiſſes recourir une ſeconde fois.* Il entend, par ces Dieux, Céſar & Pompée, qui furent les Chefs des deux partis oppoſés; & s'il ne parloit pas allégoriquement, qu'il ne fît mention que d'un ſimple vaiſſeau, y auroit-il rien de plus fade & de plus impertinent que ce vers? Eſt-ce que les Dieux ne pouvoient pas ſecourir une ſeconde fois les matelots, & empêcher leur naufrage? Le reſte de l'Ode n'eſt pas moins clair que le commencement. Le Poëte continue l'allégorie, il fait alluſion aux campagnes & aux forêts Troyennes, ſituées ſur les bords du Pont-Euxin. Les Romains ſe vantoient de deſcendre des Troyens; ils ſe glorifioient beaucoup de cette origine; Horace leur fait ſentir ſagement que quelque noble & quelque ancienne que ſoit celle d'un peuple, il n'y doit pas fonder davantage ſes eſpérances, que les ſages nautonniers leur ſûreté ſur les peintures & les richeſſes de la poupe de leur bâtiment. Je défie un homme, qui n'eſt pas privé

privé de l'uſage de la raiſon, de ne pas ſentir la juſte conformité de cette allégorie.

Voyons à préſent les belles critiques que vous avez faites ſur cette Ode. Vous prétendez qu'elle a été compoſée ſur la fin de l'année 1233, ou au commencement de la ſuivante, lorſque le Comte Jean de Brimon s'embarqua pour ſe rendre à Conſtantinople dans un temps où le reſte de l'Empire étoit prêt à crouler (1). Examinons ſur quoi vous fondez ces ſavantes découvertes. *O vaiſſeau* ! dites-vous. *C'eſt celui qui apporta la nouvelle de la mort de Robert de Courtenai, Empereur de Conſtantinople, l'année* 1229 (2). Sur quoi fondez-vous cette opinion ? Sur une ſuppoſition gratuite, dont il ne vous a pas plû de nous apprendre la moindre raiſon.

[1] Anno, ut nunc quidem videtur, exeunte 1233. vel incipiente 1234. cum Joannes Brennenſis Cômes, prope cadentis Imperii Romaniæ, ut tunc appellabatur, adminiſtrationem ſuſcepturus, Mari Byzantium peteret, Odem hanc exaravit Pſeudo-Horatius. *Idem. Id. col.* 2.

(2) *O Navis* ! Quæ nuncium attulit de obitu Roberti de Curtenaio Imper. Conſtantinopolitani, Anno 1229. *Idem, ibid. col.* 2.

Le reſte de votre critique eſt dans ce goût : *Ne quittes point le port.* Cela veut dire, *Ne quittes point le Port d'Oſtie, duquel Jean de Brimon partoit.*

„ Le vent d'Afrique, *c'eſt le* vent „ qui pouſſa le vaiſſeau de la Mer Egée „ ſur les côtes de France. „

„ Conſtruite d'un bois, crû dans les „ forêts du Pont-Euxin. *C'eſt une preu-* „ *ve que c'étoit* un véritable vaiſſeau, „ parce que le Pont-Euxin n'étant pas „ éloigné de Conſtantinople, on s'y „ ſert du bois qui croît ſur ſes côtes „ pour en fabriquer des vaiſſeaux. „

„ Ton illuſtre naiſſance, & ton nom „ célebre, *c'eſt-à-dire*, le nom de „ vaiſſeau Grec, de vaiſſeau Impérial, „ de vaiſſeau Royal (1). „

Certainement ſi le Poëte avoit voulu

(1) *Fortiter occupa portum.* Noli exire è portu fortiter, Epitheton puerile! Portum Oſtienſem intelligit, unde ſolvit Joannes Brennenſis, *Idem*, ibid.

Malus Celeri Africo ſaucius. Africo vento, quî navim ex Ægeo Mari in Galliam detulit. *Id.* ibid.

Pontica pinus. Structa Byſantiî navis, ex arboribus ſilvarum Ponto-Euxino vicinarum. *Id.* ibid.

Jactes & genus & nomen inutile. Cum diceretur navis Græca, navis Regia, Navis Imperatoris Romaniæ, *Idem*, ibid.

dire ce que vous lui prêtez, il auroit écrit une plaisante Ode, & d'un goût bien sublime; tous ses discours se réduiroient à ceci : " Vaisseau ! tu ne „ vaux plus rien, tu n'as plus de ra„ mes, ni de cordages, restes dans le „ Port; car quoique l'on t'appelle le „ *vaisseau de l'Empereur*, le vent ne „ t'épargneroit pas davantage qu'un „ autre. „ Voilà un goût de Poésie assez singulier : il est aussi bas & aussi ridicule, que ce que vous dites sur la peinture des poupes est faux. Vous prétendez *qu'on ne les peignoit point avant le treizieme siecle* (1). Pensez-vous, en disant cela, au bâtiment sur lequel étoit Cléopatre lors de la bataille d'Actium? Je pourrois vous citer plusieurs autres exemples; mais celui-là est assez décisif pour montrer votre mauvaise foi, car je sais bien que vous ne l'ignoriez pas.

C'en est assez sur vos remarques historiques, je vais vous faire voir que vous êtes aussi mauvais Humaniste, que ridicule Critique.

(1) *Nis picta pupibus.* Pictas sane naves primus hæc, opinor, vidit ætas. *Idem*, ibid.

LETTRE CXL.

Suite du Dialogue, entre HARDOUIN *&* JÉROME XAVIER.

JÉROME XAVIER.

APRÈS vous avoir prouvé le ridicule de votre critique, voici de quoi vous convaincre de votre ignorance dans les Humanités.

Conſideres, dit Horace, *la blancheur du Mont Soracte, cauſée par la quantité de neige, ſous le poids de laquelle les arbres ſont prêts à ſe rompre.* C'eſt ainſi que je traduis.

„ Vides ut alta ſtet nive candidum
„ Soracte : ne jam ſuſtineant onus
„ Silvæ laborantes.

Vous vous récriez ſur l'épithete de *laborantes*, & vous dites : *Quelle quantité de neige ne faut-il pas qu'il y ait, pour que des arbres en ſoient ſurchargés* (1)? Le beau raiſonnement ! Quel

(1) Quantam vero neceſſe eſt eſſe nivium copiam, ut ſub his ſilvæ laborent ? Et tamen Dacerius : *ce* laborantes *eſt fort beau*, centies ſic exclamat, nec tamen fere alibi, quam ubi culpandus eſt Vates, inexactè ſcribit. *Idem*, ibid. pag. 333. col. 1.

eſt le petit écolier d'Humanité qui ne ſache pas que les Poëtes peuvent, & doivent même préſenter aux Lecteurs des idées plus hardies, & exprimées par des métaphores plus fortes, que celles dont ſe ſervent les Hiſtoriens, & même les Orateurs? C'eſt pourquoi Virgile, dans un Ouvrage que vous reconnoiſſez être véritablement de lui, fait regretter à un (1) taureau la mort de ſon compagnon; il ne ſe contente pas de rendre le laboureur affligé de la perte de cet animal. Les illuſtres Modernes ont imité les Anciens. Racine anime les ondes de la mer: *Le flot qui l'apporta, recule épouvanté* (2). BOILEAU repréſente un pupitre comme un monſtre capable de ſentiment (3).

(1) Ecce autem duro fumans ſub vomere taurus
Concidit, & mixtum ſpumis vomit ore cruorem,
Extremoſque ciet gemitus; it triſtis arator
Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum,
Atque opere in medio defixa relinquit aratra.
Virg. Georg. Lib. III. ſub. fin.

(2) *Racine*, Phedre, *Tragédie*, *Act. V.*

(3) Le Lutrin, Chant. IV.

A ce terrible objet, aucun d'eux ne conſulte.
Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte.
Ils ſapent le pivot qui ſe défend en vain ;
Chacun ſur lui d'un coup veut honorer ſa main.

Dacier a donc eu raiſon de ſoutenir que l'épithete *laborantes* étoit très-Poétique. Si l'on vouloit la rendre en François dans toute ſa force, il faudroit ſe ſervir d'un verbe au lieu d'un adjectif, & dire, *les arbres gémiſſent ſous le poids de la neige.* On conſerveroit alors l'idée du Poëte Latin, qui préſente à l'eſprit une image auſſi belle que Poétique. Vous n'en avez pas ſenti tout le prix : ce n'eſt pas la faute d'Horace, & encore moins celle de ſon Traducteur.

Vous trouverez ſans doute que je ſuis peu complaiſant dans l'examen de vos défauts ; mais je vous tiens parole : ainſi, vous ne pouvez vous plaindre de ma ſincérité. Je vous ai déja donné des preuves évidentes que vous étiez Critique ridicule & Humaniſte ignorant ; paſſons plus avant. Votre Traité des *Athées découverts* ſervira éternellement à montrer juſqu'où peut aller l'extravagance d'un Théologien,

qui ſe laiſſe emporter à la fougue de ſes paſſions, & qui ſacrifie l'honneur, la probité & la raiſon, au plaiſir d'injurier les gens qu'il n'aime pas. Ce qu'il y a de plus ſurprenant dans votre folie, c'eſt que vous étiez auſſi charmé de découvrir toute la Religion Chrétienne dans les Ecrits des Payens, que de voir l'Athéiſme dans ceux des plus reſpectables Modernes. Vous prétendiez, par exemple, que le Pere Thomaſſin étoit un Athée, parce qu'il diſoit: " que le Livre de la Sageſſe éter-
„ nelle n'eſt autre que le Verbe Divin;
„ cette Lumiere céleſte qui éclaire con-
„ tinuellement tous les hommes, &
„ leur fait voir dans le fond de leur
„ cœur ce qu'ils ne voient pas toujours
„ dans les Livres; qu'il faut mépriſer
„ ce monde qui n'eſt que vanité, & ne
„ s'occuper que de l'éternité. (1). „
Peu de gens verront l'Athéïſme dans ce paſſage; ils ne découvriront pas davantage la Religion Chrétienne, où Horace, parlant de Promethée qui déroba le feu ſacré, s'explique dans ces ter-

(1) *Joannis Harduini Opera Varia &c. Athei detecti, Lud. Thomaſſinus*, pag. 41. col. 2.

mes : " Il n'eſt rien que ne tentent les
» audacieux mortels; ils veulent mon-
» ter juſques dans les Cieux, & leurs
» crimes ſont cauſe que Jupiter ne laiſ-
» ſe jamais repoſer ſon tonnerre (1).
» *Selon vous*, c'eſt-là une alluſion à
» la Religion Chrétienne. Nos fautes
» nous empêchent d'aller au Ciel ; ce-
» pendant nous prétendons y arriver,
» quoique nous ne permettions pas que
» Jupiter laiſſe repoſer ſon tonnerre.
» Quoi de plus clair, *ajoutez-vous*,
» que le ſens de ces vers? Ils déſignent
» clairement le Chriſtianiſme, qui pro-
» met une récompenſe dans le Ciel à
» ceux qui auront vécu ſaintement (2).
En vérité je ne comprends pas com-
ment votre folie a pu aller auſſi loin.

(1) Nil mortalibus arduum eſt :
Cœlum ipſum petimus ſtultitia : neque
Per noſtrum, patimur ſcelus
Iracunda Jovem ponere fulmina.
Horat. Odar. Lib. I Ode III.

(2) Adeo, inquit, nihil mortalibus ardui eſt, ut Cælum ipſum ſtulti incolere cupiamus, quamvis per noſtra ſcelera Jovem cogamus nunquam de manibus ponere fulmina. Ex Chriſtiana Religione hic ſenſus eſt, quæ copioſam pollicetur mercedem in Cælis, his qui vitam ſanctè compoſuerint. *Joannis Harduini Opera varia &c. Animadverſiones in Lib.* I. *Odar. Horatii*, pag. 332. col. 1.

Rien n'eſt ſi oppoſé à la Religion Chrétienne que ce paſſage, puiſque le Poëte traite de crime le deſſein que les hommes ont de monter au Ciel, & que c'eſt-là une des principales fautes pour leſquelles Jupiter met les foudres en uſage. Il faut avoir perdu totalement le bon ſens, pour chercher autre choſe dans ce paſſage que la fable de Promethée.

Il me reſte encore à prouver que vous avancez les faits les plus faux; voici un exemple de vos impoſtures. Quelques Copiſtes ont mis dans l'Ode II. du Livre I. le mot *Mauri* au lieu de *Marſi*. Dacier a corrigé cette faute ſur pluſieurs anciens Manuſcrits; vous avez eu l'effronterie de le taxer d'avoir ſuppoſé ce qui n'étoit point (1): & cependant votre menſonge eſt prouvé, non-ſeulement par trois Manuſcrits qui ſont dans la Bibliotheque du Roi;

(1) Quem juvat clamor, galeæque lævæ,
Acer & Mauri peditis cruentum
Vultus in hoſtem.
Horat. Lib. I. Ode II.

Ita Libri omnes: mentiente Dacerio in vetuſtis Editionibus legi *Marſi* non *Mauri*. Sed *Mauri* Vates ſolius metri cauſa ſcripſit. *Harduinus*, ibid. pag. 331. col. 1. ſub fin.

mais par un des plus anciens & des plus corrects qu'il y ait au Vatican.

Je dois enfin, pour achever votre portrait, prouver que la plupart de vos remarques ſont puériles. Si je voulois faire mention de toutes celles qui ſont contre le bon ſens, il faudroit que je critiquaſſe preſque toutes vos Œuvres poſthumes. Je me contenterai donc de vous en rappeller deux. La premiere eſt celle que vous faites ſur les prodiges qui arriverent après la mort de Céſar, parmi leſquels Horace met la quantité ſurprenante de neige qu'il tomba. Vous prenez le ton badin qui ne vous convient nullement, & vous vous récriez beaucoup. "Quoi! „ dites vous, eſt-il ſurprenant qu'il „ tombe de la neige pendant l'hiver; „ & cela doit-il épouvanter le genre „ humain (1)? „ Non: il eſt certain qu'il n'y a rien d'extraordinaire à voir

(1) Jam ſatis terris nivis atque diræ
Grandinis miſit Pater, & rubente
Dextera ſacras jaculatus arces
Terruit urbem.

Ridicule nivis quantalibet copia inter prodigia & oſtenta reponitur: Et grando hieme, quando & nix decidit, quid habet diri, quod terrere urbem poſſit? *Harduinus*, ibid.

neiger dans le mois de Janvier ; mais s'il tombe trente ou quarante pieds de neige, alors il y a de quoi épouvanter les peuples. On eſt fort accoutumé à la pluie ; cependant ſi elle devenoit ſi forte, que l'eau montât juſqu'au ſecond étage des maiſons, auroit-on tort d'avoir peur, & de regarder cette pluie comme un prodige ? Avouez naturellement que votre remarque eſt du dernier ridicule. Celle que vous faites ſur l'Ode de la navigation qu'Horace adreſſe à Virgile, ne vaut pas davantage. Vous prétendez que cette Ode eſt ſuppoſée, parce que le Poëte après avoir parlé de Virgile dans les huit ou dix premiers vers, ne parle plus enſuite que de la navigation & de l'intrépidité des matelots (1). Je vous jure par Belſébuth, & par notre Fondateur Ignace, que je n'ai jamais rien entendu, ni lu d'auſſi comique que cette remarque. Je ne

[1] Virgilium mittit Athenas, ne Virgilio credatur minus cognitus fidicem Lyricus, quam Scriptor Sermonum & Epiſtolarum. At præter breve votum, quod initio præfigitur, pro felici navigatione, reliqua Ode de navigantium audacia eſt, quæ nihil ad Virgilium pertinet : aut ad rationem ſuſcepti itineris. *Idem*, ibid. col. 2.

vous dirai pas qu'on voit bien que quoique vous vous mêliez de critiquer les Poëtes, vous ignorez abſolument la maniere dans laquelle il faut que leurs Ouvrages ſoient écrits. L'Ode demande une eſpece d'enthouſiaſme :

En elle un beau déſordre eſt un effet de l'art [1].

Vous en voudriez faire une tirade de compliments ; on voit dans cela une marque de votre bon goût. Mais enfin, laiſſons ce nouveau genre de poéſie, bon à l'uſage des courtiſans & des ſolliciteurs de procès, & voyons ſi, parce qu'il n'eſt fait mention d'une perſonne que dans les huit premiers vers d'une Ode, elle doit paſſer pour ſuppoſée. Si cela eſt, l'Ode ſur la Raiſon, que Rouſſeau adreſſe au Marquis de la Fare, n'eſt pas de ce Poëte ; & dans toutes celles de la Mothe, je ne penſe pas qu'on en trouve huit ou dix qui ne ſoient pas ſuppoſées.

[1] *Deſpreaux*, Art Poëtiq.

LETTRE CXLI.

Suite du Dialogue, entre HARDOUIN *&* JÉROME XAVIER.

JÉROME XAVIER.

QUELQUE incommodé que vous me trouviez, j'examinerai encore quelques-unes de vos critiques; elles ſont toutes ſi abſurdes, que, ſans me donner la peine de les choiſir, je prendrai les premieres qui s'offriront à mon eſprit. Vous vous mêliez de critiquer les Poëtes, & vous n'aviez pas les premieres notions de la poéſie, ou du moins écriviez-vous comme ſi vous ne les aviez point. Par exemple, dans une *Ode* (1),

[1] O nata mecum Conſule Manlio!
Seu tu querelas, ſive geris jocos,
Seu rixam, & inſanos amores,
Seu facilem, pia teſta, ſomnum.
O nata mecum teſta!

Dictum ridicule, cum ſenſus obvius talis dicti ſit ætatem amphoræ eamdem ac Vatis eſſe; nec tamen laudari ſoleat amphora vetuſtas, ſed vini; Nec verò gerit amphora querelas vel jocos, ſeu rixam vel ſomnum, ſine vino. *Harduin. Oper. Var.* pag. 349.

Horace dit : *O ma chere bouteille, née, ainſi que moi, ſous le Conſulat de Manlius ! Il eſt ridicule*, dites-vous, *de vanter l'ancienneté d'une bouteille. C'eſt de la vieilleſſe du vin dont on doit faire cas.* La belle remarque ! Voyons encore ce que vous ajoutez peu après. *Ce n'eſt pas la bouteille qui cauſe les querelles, c'eſt le vin.* Il falloit que vous en euſſiez beaucoup bu, ou que vous fuſſiez dans le délire, lorſque vous faiſiez de pareilles remarques. Hé quoi ! dans tous les Poëtes nos contemporains, n'aviez-vous pas vu cent fois employer des expreſſions que vous condamnez, & qui vous font croire les Odes d'Horace ſuppoſées ? Ne connoiſſiez-vous pas les charmantes Cantate de Fuſilier ? N'aviez-vous pas vu dans celle de Bacchus & de l'Amour ?

Quand Bacchus nous livre la guerre,
Gardons-nous bien de fuir ſes coups,
C'eſt dans la bouteille & le verre,
Qu'on trouve des plaiſirs ſi doux.

Que penſeroit-on d'un homme qui diroit aujourd'hui que cette Cantate n'eſt point de Fuſilier, parce que ce n'eſt pas dans le verre & la bouteille, mais

dans le vin, qu'on trouve les plaiſirs, & qu'un bon Poëte, comme lui, n'a pu ſe ſervir de ces expreſſions vicieuſes? On traiteroit un pareil critique de fou & d'homme qui n'a pas le moindre goût de la poéſie galante & badine. Appliquez-vous ce qu'on lui diroit, & paſſons à une autre de vos critiques. Pour celle-ci, elle eſt la plus impertinente de toutes. *Oui, Poſthume, mon cher Poſthume*, dit Horace, *nos jours s'écoulent rapidement, & les plus belles qualités, la piété, la droiture, ne peuvent éloigner la vieilleſſe, ni reculer l'inſtant de notre mort.* La répétition du mot de *Poſthume* vous choque étrangement. Il eſt ridicule, dites-vous, de répéter deux fois le même mot. Ne ſeroit-il pas déplacé & riſible, ajoutez-vous, de dire *Tytire, Tytire, nos ans s'écoulent*? Le mot de *Tytire*, que vous avez écrit (1),

[1] Eheu fugaces, Poſthume, Poſtume,
Labuntur anni! nec pietas moram
Rugis & inſtanti ſeneſtæ
Afferet, indomitæque morti. . . .

. . . Inepte prorſus, nec niſi metro cogente nomen iteratum Poſthumi eſt. Nam cui placere poſſit, Eheu fugaces, Tytire, Tytire; vel Mæcenas, Mæcenas, vel Auguſte, Auguſte, labuntur anni? *Id. ibid.* pag. 341.

vous devoit faire prendre garde à la ſottiſe que vous diſiez, & vous auroit dû rappeller que ces Poëtes ſe ſervent élégamment de cette répétition dans certains endroits. Ainſi Virgile, dans un ouvrage que vous reconnoiſſez être véritablement de lui, dit : Ha ! Coridon, Coridon, à quelle folie t'es tu livré !

Ha ! Coridon, Coridon, qua te dementia cœpit !

Dans des endroits tendres, ou qui marquent les regrets, cette répétition eſt fort noble ; nous ſentons même qu'elle eſt puiſée dans la nature, & rien n'eſt plus ordinaire que de voir un amant dire à ſa maîtreſſe : *Ha ! Angélique, Angélique, vous me trahiſſez !* De même un homme, frappé de la rapidité avec laquelle notre vie s'écoule, dira fort bien à ſon ami : *Ah ! Poſthume, Poſthume, nos jours s'éclipſent comme l'ombre* (1) !

[1] *Un des meilleurs Poëtes que la France ait aujourd'hui, a dit :*

Il eſt, il eſt auſſi dans ce lieu de douleurs
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs.

Voltaire, Henriade, Chant VII. *verſ.* 200.
La répétition Il eſt, il eſt, *eſt très-naturelle.*

Je

Je vois qu'il vous tarde que je finiſſe l'examen de vos remarques ; mais je ne puis, en vérité, oublier celle qui ſe préſente à mon eſprit, tous les mots répétés dans les vers vous bleſſoient horriblement. Dans la II *Ode* du IV *Livre*, Horace dit (1) que lorſque Céſar entra vainqueur dans Rome, lui, ainſi que tous les Romains, célébreront un ſi beau jour, & s'écrieront pluſieurs fois : *Triumphe, triumphe.* Le mot latin de *Io triumphe*, répond à nos *Vive Louis.* Vous trouvez cette répétition pitoyable, & vous croyez que c'eſt une médaille de Trajan qui a donné cette idée aux faux Horace. On lit ſur cette médaille, *Trajan Empereur, Empereur*

[1] Tuque, dum procedis, Io triumphe !
Non ſemel dicemus, Io triumphe !
Civitas omnis, dabimuſque Divis
Thuta benignis.

Ridicula tum illa apoſtrophe eſt ad ipſum perſe triumphum, tum geminatio illius dicti, *Io triumphe*, penuria melioris, quo verſum clauderet. Ficta ea porro exclamatio eſt ex nummo Trajani Imp. in quo ſcriptum eſt, *hinc Tri*, *inde ump.* in medio autem laurus, ad cujus latus utrumque Io eſt, hac ſententiâ *Trajanus Imperator*, *Imperator optimus* : *Urbis Maſſiliæ Protector*, *Imperator optimus.* En unde ficta acclamatio : *Io triumphe*, a cohorte nimium feſtinante, cum eruditionem vellet ex nummis colligere. *Id. ibid.* pag. 352.

très-bon, Protecteur de la ville de Marſeille, Empereur très-bon. Ces mots répétés, dites-vous, ont été la cauſe de la répétition de *Io triumphe* ! Actuellement qu'il ne nous eſt plus permis de déguiſer nos ſentiments, avouez, mon ancien Confrere, qu'il falloit que vous extravaguaſſiez tout-à-fait lorſque vous couchiez ſur le papier de pareilles ridicules. Eh ! que ne diſiez-vous que tous les Poëtes Grecs, qui avoient employé dans leurs Odes de ſemblables exclamations répétées, avoient auſſi copié des médailles ? Que ne prétendiez-vous que les Poëtes modernes avoient fait la même choſe, & que lorſque Rouſſeau avoit commencé un Epithalame par ces deux vers,

Io Hymen, Io Hymenée !
Favoriſez cette journée,

il avoit copié quelque médaille de Trajan, ou plutôt quelque vieille piece de trente ſols du temps de Philippe le Bel ? Il falloit que vous vous figuraſſiez que ceux pour qui vous écriviez, n'euſſent pas le ſens commun. Il ne faut qu'avoir la plus petite notion de la

Poéſie, & la connoiſſance la plus ſimple de la Langue Latine, pour ſentir combien la répétition des mots *Io triumphe*, eſt naturelle. Souffrez que je vous récite ici une ſtrophe entiere où ils ſe trouvent, & que j'appelle du Pere Hardouin vivant & inſenſé, au Pere Hardouin, forcé, chez les Diacles, de dire la vérité.

Tuque dum procedis, Io triumphe !
Non ſemel dicemus, Io triumphe !
Civitas omnis Dabimuſque Divis
Thura benignis.

Vous aviez de l'érudition, mon cher Confrere; mais vous n'aviez aucun goût, point de délicateſſe, point de légéreté, point de fineſſe; vous vouliez juger des ouvrages des plus grands Poëtes, & vous n'aviez aucune connoiſſance des beautés de la Poéſie. On pouvoit vous appliquer ce qu'a dit, depuis vous, un excellent Auteur (1): *Pour juger des Poëtes, il faut ſentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connoître; comme pour décider ſur la Muſique, ce n'eſt pas aſſez, ce n'eſt rien même, de calculer en Mathématicien la propor-*

[1] *Voltaire*, Eſſai ſur le Poëme Epique.

tion des tons, il faut avoir de l'oreille & de l'ame. Si vous aviez penſé auſſi enſément que cet Auteur, vous ne vous ſeriez point mêlé de décider ſur des matieres où vous étiez un véritable ignorant; vous n'auriez point dit qu'il falloit (1) que le faux Horace qui a fait les *Odes*, n'eût jamais eu aucune connoiſſance de l'*Enéïde*, parce que l'Auteur de l'*Enéïde* fait aborder la flotte d'Enée en Sicile & en Lybie, & que l'autre la fait aller tout droit dans la mer de Toſcane. Un écolier qui connoît tant ſoit peu les regles épiques, ne ſait-il pas qu'un Poëte eſt le maître, dans un Poëme, de feindre des événements purement imaginaires pour orner ſon

[1] Gens quæ cremato fortis ab Ilio.
Jactata Tuſcis æquoribus, ſacra,
Natoſque, maturoſque patres,
Pertulit Auſonias ad urbes.

Immo vero, non ab Ilio cremato, ſed ante obſeſſum, *Auſoni Troja gens miſſa coloni* fuere, ut Virgilius cecinit in Georgicis. *Maturi patres*, pro *ſenes*, inepta & puerilis ad verſum explendum circumlocutio eſt. Denique claſſem Trojanam jactatam in Tuſco mari fuiſſe, non equidem negaverim: ſed ſi ita eſt, non vidit Æneidem Pſeudo-Horatius, quæ jactatam Æneæ claſſem non Tuſco mari refert, ſed in Siculo Libycoque ultra Siciliam, *d. ibid.* pag. 353.

ouvrage, & de faire parcourir des pays à ſon héros, où il n'alla jamais? Que diroit-on d'un homme qui prétendroit que l'Auteur de *Télémaque* n'avoit jamais lu l'Odiſſée, puiſqu'il prête à Uliſſe certaines choſes qui ne ſont point dans le Poëme Grec? Il faudroit donc que les Poëtes ſe copiaſſent toujours les uns les autres, s'ils devoient ſuivre la vérité de l'Hiſtoire, ou paſſer pour n'avoir pas lu ceux qui ont écrit des ouvrages qui y étoient conformes. L'Auteur de la *Henriade*, qui fait paſſer Henri IV en Angleterre, où il ne fut jamais réellement, n'auroit donc pas ouvert un ſeul volume, & ignoreroit tout ce qu'ont écrit les Auteurs contemporains de ce Prince.

En voilà aſſez, je n'ajouterai plus qu'un mot. Je ne ſais pas pourquoi vous ne vous êtes pas contenté de ſuppoſer deux Horace, & qu'il vous a plu d'en mettre quatre (1) au lieu d'un ſeul.

[1] Alterius Vatis iſtud eſſe opus de *Arte Poëtica* arbitramur, quam ſunt Libri *Carminum*, vel *Epodon*; ita ut niſi me mea fallit conjectatio, non unum jam Horatium habeamus, ſed omnino quatuor. Primum antiquiſſimum & genuinum, qui *Sermones* ſcripſit & *Epiſtolas*, tres reliquos, recentes ac ſuppoſitos quamvis ejuſdem ævi: unum,

Vous prétendiez que le véritable étoit l'Auteur des *Satyres* & des *Epîtres*, que le ſecond avoit fait les *Odes*, le troiſieme les *Epodes*, & le quatrieme l'*Art Poétique*. Ce qu'il y avoit de plus ſingulier, c'eſt que vous ſouteniez que l'*Art Poétique* avoit été fait par un Poëte du quatorzieme ou du quinzieme ſiecle; qu'il étoit plein (1) de *Galliciſmes*. Il y a grande apparence qu'on connût, & qu'on pratiquât alors les regles qu'Horace a données; il y paroît par les pitoyables ouvrages des Poëtes de ce temps. Je le répete, il falloit que vous priſſiez les hommes pour des imbécilles. Notez, s'il vous plaît, que vous reconnoiſſiez que l'*Art Poétique* eſt un excellent ouvrage (2). Je crois

qui *Carmina* ſcripſerit, alterum qui Librum *Epodon*, tertium qui de *Arte Poëticâ* ad Piſones. *Id. ibid.* pag. 361.

[1] Cui lecta potenter erit res,

Et potenter pro ſecundum vires, & res pro argumento dicitur inepte. *Potenter*, *puiſſamment*, Galliciſmus eſt.

[2] Tametſi autem diſtat plurimum hoc Opus a vena ingenioque Horatii, tamen longe ſuperat diligentia & dicendi facultate Scriptores *Carminum* & *Epodon*: aut ſi ſcripſiſſe idem *Carmina* exiſtimandus eſt, hic vicit ſeipſum. *Id. ibid.* pag. 362.

m'être dégagé de ce que je vous avois promis : ſi vous n'êtes pas content de votre portrait, ce n'eſt pas ma faute, il eſt peint d'après nature.

LETTRE CXLII.

Suite du Dialogue, entre HARDOUIN *& JÉROME XAVIER.*

HARDOUIN.

JE vous ai écouté avec beaucoup de patience, & ſans vous interrompre ; je me flatte que vous voudrez bien agir de la même maniere. Je vais, à mon tour, faire l'analyſe des ouvrages que vous avez ſuppoſés.

Dans le *faux Evangile* que vous avez publié en Perſe, & dans l'*Hiſtoire de S. Pierre* que vous avez écrite, votre but a été d'établir tous les faux miracles qu'on lit dans les *Légendes*, d'autoriſer toutes les Traditions les plus fauſſes, & d'établir la primauté du Pape ſur les ruines de l'Ecriture. Je crois que ſi je prouve clairement ces trois griefs, vous ne me diſputerez plus

d'être moins criminel que vous. Je commence par examiner le premier, & je vois que vous avez inséré dans votre *Evangile* apocryphe toute la fable que les Dominicains, avides d'or & d'argent, ont inventée sur la Magdelaine. Non-seulement vous assurez qu'elle alla réellement en Provence où elle mourut; mais vous racontez toutes les histoires qu'ont débitées les Moines, & vous assurez que les Anges la portoient sept fois par jour dans le Ciel (1). Voilà des voyages qui sont, pour le moins, aussi mal autorisés que mes critiques, & je ne comprends pas comment vous avez osé insérer une pareille fable, aussi contraire au bon sens & à la Religion,

[1] Et postquam Jesus-Christus in Cælos iviſſet, Judæi ipsam [*Magdalenam*] è Regione sua ejecerunt, & navi impositam relegarunt. Illa eadem navi ad Emporium, Massiliam dictum, quod in Regno Franciæ est, pervenit, atque in illa terra Christum & Evangelium ejus prædicavit, multosque ad Religionem ejus perduxit Tunc montem quemdam elegit, ibique trigenta annis cum summa abstinentia & cultu meditationis in Crypta vixit, & singulis diebus septies eam Angeli in Cœlos portabant. *Historia Christi, Persice conscripta, simulque multis modis contaminata, a P. Hieronimo Xavier, Soc. Jesu, Latine reddita, & animadversionibus notata, a Ludovico de Dieu*, Part. II. pag. 254.

dans

dans un livre auquel vous aviez donné le titre d'*Hiſtoire de la Vie de Jeſus-Chriſt*. Je m'étonne qu'en faiſant la relation du voyage de la Magdelaine à Marſeille, vous n'ayiez pas fait mention des contes qu'on débite ſur Saint Maximin, que les Dominicains lui donnent pour Ecuyer dans ſa route.

Venons au ſecond grief qui regarde les fauſſes Traditions. *La nuit de la naiſſance de Jeſus*, dites-vous, *il arriva à Rome deux événements remarquables. Le premier, c'eſt qu'une fontaine d'huile parut tout à coup au milieu de la ville; qu'elle coula pluſieurs jours, & forma un torrent qui s'alla jetter dans la mer. Le ſecond, c'eſt qu'on ferma le Temple de Janus* (1). Baro-

(1) Ita nocte nativitatis, duæ res mirandæ contigerunt. Una, quod eodem tempore quo Chriſtus Bethlehemi natus eſt, in urbe Roma fons olei olivarum prodiit & fluxit, & torrens factus, Mari ſe conjunxit, & aliquot dies perduravit. Hoc ſignum erat natum eſſe in mundo Chriſtum, fontem miſericordiæ, & reſtauratorem neceſſitatum & ægritudinum egentium. Altera, quod quoniam Octavius Cæſar victorioſus bello fuerat, & ſuper mundum judicium & dominum cui ſumma tranquillitate & ſecuritate exercebat, in ſignum hujus, clauſerunt fores Templi Numinis ſui, cui nomen Janus, id eſt Dominus claudendi & aperiendi opera.

nius & les autres Savants qui ont parlé du premier prodige, conviennent tous que, s'il eſt vrai qu'il ſoit réel, il eſt arrivé environ trente-ſept ans avant la naiſſance du Meſſie. Et quant aux portes du Temple de Janus, le même Baronius montre que c'eſt-là une fauſſe Tradition; & Jean Louis de Dieu, votre critique, a prouvé que la premiere fois que le Temple de Janus avoit été fermé, c'étoit vingt-huit ans avant que Jeſus fût né; la ſeconde, vingt-trois ans; la troiſieme, huit ans; & la quatrieme, ſous l'empire de Néron, long-temps après ſa naiſſance (1). Vous voilà donc

præſertim in negocio belli. Nam iſtæ fores antea apertæ fuerant in ſignum quod pax non eſſet. *Idem*, ibid. Part. I. pag. 70.

[1] Baronius, in *Appar. ad Annal. Eccleſ.* tradit ex Euſebio contigiſſe id tertio Triumviratus anno, id eſt 37. circiter ante natum Chriſtum annis. Ergo non ipſa Nativitatis nocte. Vide & Jeſuitam Barradium *Concord. Evangel.* l. 8. c. 13 Alterum, quod fores Templi Jani (quod Dominum claudendi & aperiendi negocia, præcipue belli ſignificat) hactenus apertas, in ſignum univerſalis pacis clauſerint. Et hoc negat Baronius ibidem contigiſſe ipſa Nativitatis Chriſti nocte. Merito ſane: nam id Ciceronis, tunc Conſulis, juſſu factum, cum devicto ab Auguſto mortuoque Antonio, deditaque à Cleopatra Ægipto, Nuncium Romam eſſet delatum, quod 28. circiter ante natum Chriſtum annis accidit. Secundo clauſum eſt ab Auguſto, Junio

encore convaincu d'autoriſer les Traditions les plus fauſſes dans votre faux *Evangile*.

Paſſons à l'article des Papes. Je ne m'arrêterai pas à tous les menſonges que vous avez dits dans l'*Hiſtoire de S. Pierre*, pour établir l'autorité Papale. Je vous aurois paſſé ces impoſtures, dont j'ai moi-même été coupable, ſi vous ne les aviez inſérées que dans l'*Hiſtoire* apocryphe de cet Apôtre; mais je ne puis ſouffrir que vous les ayiez répandues dans votre *Vie de Jeſus-Chriſt*, & que vous ayiez effrontément corrompu & altéré les véritables Ecritures, en faiſant faire des actions au Meſſie, dont les Ecritures ne font aucune mention. *Le Chriſt*, dites-vous, *ne baptiſera que Pierre. Pierre baptiſera tous les autres Apôtres, & ceux-ci tous ceux qui croyoient en Jeſus-Chriſt* (1). Appre-

Silano, & Auguſto Coſſ. 23. circiter ante Chriſtum annis. Tertio a Senatu decretum, ut clauderetur, ſed orientibus novis bellis impeditum, Julio Antonio. A. L. Fabio Maximo Coſſ. 8. circiter ante Chriſtum annis. Poſtea demum diu poſt Chriſtum, ſub Nerone clauſum. *Lud. de Dieu Animadverſ. in Excerpta ex Hiſt. Chriſti*, pag. 169.

[1] Chriſtus ſolum Petrum baptizavit; Petrus reliquos Apoſtolos, omnes alios qui in Chriſtum

nez-moi de grace, où avez-vous pris ces circonſtances? Aviez-vous donc oublié qu'il n'en eſt fait aucune mention dans l'Ecriture? Non, ſans doute; mais vous vouliez, comme le remarque fort bien Louis de Dieu, établir la primauté du Pape (1). Un menſonge de plus ne vous faiſoit pas peine, & vous regardiez comme un grand coup de faire baptiſer tous les autres Apôtres par St. Pierre.

Jugez à préſent ſi vous ne devez pas être en horreur non-ſeulement à tous les gens de Lettres, mais encore à tous les véritables Chrétiens. Du moins, ſi j'ai voulu détruire les anciens Ecrivains; j'ai toujours reſpecté l'*Evangile*, & j'ai bien été éloigné de vouloir le corrompre, & en fabriquer un nouveau, rempli d'impoſtures & d'impertinences. Il faut avouer que vous étiez un plaiſant Apôtre; & que vous donnez aux gens

credebant. *Hiſtoria Chriſti Perſicè conſcripta, &c.* pag. 154.

(1) Nihil ſolidi habet hæc aſſertio. S. Job. 4. 2. aſſerit Chriſtum ipſum non baptizaſſe. Unde ergo Petrum baptizaſſe ſcitur? Et quidem ſolum? Fictum id ab iis qui primatum Petri fulcire ambierunt. *Lud. de Dieu Animadverſ. in Excerpta ex Hiſtoria Chriſti*, pag. 601.

de ſens une grande idée des Miſſionnaires de la Société.

JÉROME XAVIER.

Si j'ai fait un mauvais livre, du moins eſt-il encore incertain aujourd'hui dans le monde ſi j'en ſuis l'Auteur. Nos Confreres ſoutiennent fermement que je n'y ai aucune part. Un des plus ſavants a dit beaucoup d'injures à Jean de Dieu, il l'appelle ſix ou ſept fois de ſuite *Hollandois*, parce qu'il ſe figure que ce nom eſt très-odieux. *Quel eſt celui*, dit-il, *qui a apporté ce livre en Europe? C'eſt un* Hollandois. *Quel eſt celui qui l'a gardé dans ſa bibliotheque? Un* Hollandois. *Quel eſt celui qui l'a donné au public? Un* Hollandois (1). Après cela, n'eſt-on pas en droit de ſoupçonner que cet ouvrage a été fauſſement imputé à un Jéſuite par un

[1] Primum, qui probare poteſt verè ab eo conſcriptum illud quidquid eſt Libri fuiſſe? Quid ſi id neget aliquis? Quid ſi Commentum id eſſe dicat cujuſdam hominis & illius Societatis inimici? Vides profecto, Lector, quam non ſit abſurda ſuſpicio: ſic enim ſe res habet. Qui ſunt illi, a quibus Schedæ iſtæ deſcriptæ, & ex Oriente ultimo in Europam apportatæ ſunt? *Batavi.* Quis has in ſcriniis ſuis conſervavit? *Homo Batavus.* Quis in publicum edidit? *Batavus.* Vid. *Petavium de Incarnat.* Lib. XIV. 7.

ennemi de la Société? On ne peut point, au contraire, révoquer en doute ſi vous êtes l'Auteur des œuvres poſthumes qui ont paru ſous votre nom. Nos Confreres ont été forcés d'en convenir, & tout ce qu'ils ont pu faire, pour éviter l'indignation du public, c'eſt de publier qu'ils les déſapprouvoient.

HARDOUIN.

Vous vous flattez en vain qu'on doute encore aujourd'hui que vous ſoyez le véritable Auteur du faux *Evangile* qu'on vous impute. Tous les Savants, ſoit Catholiques, ſoit Réformés, ſe réuniſſent en ce point. Le docte Fabricius a donné une verte réprimande à votre défenſeur le Pere Petau; il ſe moque de la hardieſſe qu'il a eue de nier un fait avéré, & de la puérile déclamation par laquelle il croit obſcurcir la vérité (1). Le ſavant Richard Simon

[1] Unum adhuc ſupererat ut Dionyſius Petavius etiam auderet negare bona fide Dieuſium Batavum egiſſe, nec ſcripta illa Xaverii eſſe: ſed frigidæ Petavii declamatiunculæ, & inani ſuſpicioni oppones Bibliothecæ Jeſuiticæ Autores, nec Batavos illos, nec Societatis ſuæ inimicos, qui etſi Animadverſiones Ludovici de Dieu pro humanitate ſua rogo dignas hæreticaſque prononciant, Hiſtorias ipſas tamen Xaverii eſſe minime difficen-

n'a pas héſité à vous attribuer les deux ouvrages que vous penſez pouvoir déſavouer. *Je ne crois pas*, dit-il, *qu'on doive mettre au nombre des Verſions du Nouveau Teſtament, écrites en Perſan, le Livre du Pere Jerôme Xavier, Miſſionnaire Jéſuite, qui contient la* Vie de Jeſus-Chriſt. *On ne peut nier qu'il n'eût été plus à propos de traduire en Perſan le Texte pur des Evangiles, que de donner un mêlange de ces Evangiles & de Pieces apochryphes ſous le titre de l'*Hiſtoire de Jeſus-Chriſt. *Jerôme Xavier a auſſi compoſé un ouvrage ſemblable, intitulé, l'*Hiſtoire de St. Pierre, *qui n'eſt pas écrite avec plus d'exactitude* (1). Voyez ſi après des atteſtations pareilles, beaucoup de gens doutent encore que vous ſoyez le véritable Auteur d'un faux *Evangile*. La Société elle-même en convient aujourd'hui; ainſi, de quelque maniere que vous tourniez les choſes, vous êtes toujours cent fois plus criminel que moi.

tur. *Fabricii Codex Apochryph.* Tom. II. Parage. 35. pag. 820.

(1) *Richard Simon, Hiſt. Critiq. du Nouv. Teſtam.* Liv. II. Chap. XIV. pag. 206.

LETTRE CXLIII.

Fin du Dialogue, entre HARDOUIN *&* JÉROME XAVIER.

HARDOUIN.

JE vois que vous ſouffrez impatiemment que j'apprécie d'une maniere ſi juſte les Ouvrages que vous avez ſuppoſés ; il faut pourtant que je vous rappelle encore quelques-uns des endroits qui choquent le plus, & qui ont fait crier le Public, non-ſeulement contre vous, mais contre tous nos anciens Confreres, parce qu'on a cru y entrevoir que vous établiſſiez des faits que le Corps de la Société ſemble favoriſer. Tout le monde ſe plaint qu'ils cherchent à faire rendre à la Vierge un culte auſſi grand qu'à ſon Fils ; qu'ils débitent à ce ſujet mille contes fabuleux ; qu'ils publient pluſieurs Livres pour abuſer de la trop grande crédulité de leurs dévots, & ſur-tout de la foibleſſe de leurs dévotes. Vous êtes entré parfaitement dans leurs idées ;

car les Evangéliſtes, attentifs à parler des miracles & des préceptes de *Jeſus-Chriſt*, n'ont pas cru qu'il fût néceſſaire de remplir leurs Ouvrages de digreſſions inutiles, & de faire le portrait de la beauté de la Vierge. Vous avez ſuppléé habilement à leur ſilence; & compoſant un Roman que vous vouliez faire paſſer comme un Evangile, vous avez cru vous devoir conformer aux regles de ces ſortes de Poëmes, & faire de la Vierge (1) un portrait imaginaire, tel que ceux des héroïnes de la Calprenede. Il eſt vrai que malgré

(1) Nunquam ex Evangeliſtis (quippe qui ſolius Chriſti, non Mariæ, ſervi ac præcones erant) didiciſſent, Indi cujus ſtaturæ, formæ ac ſpeciei fuerit Virgo. Intererat tamen, ad ſalutem credo, ſcire. Noſter ergo ſic eam depingit : *Maria fuit mediocris ſtaturæ, triticei coloris, contracta facie, oculis magnis & ad cæruleum vergentibus, capillis aureis, manibus digitiſque longis, pulchra forma, in omnibus proportionata, loquela convenienti, proſpectu verecundo & eleganti, amabili amictu, pauperculo & mundo. Tanta in vultu ejus majeſtas apparebat, ut impio cuidam & formidabili, vultum ejus intuenti, contigerit colligere ſe & retrahere, & in alium mutari virum.* Miraculum hoc unde habeat, neſcio. Cætera & plura ex Ephiphanio recenſet Nicephorus Lib. II. Cap. XXIII. Quæ omnia, quum non tantum divinæ non ſint veritatis, ſed & dubiæ admodum fidei, digna non erant quæ divinis & indubitatæ fidei Evangelicis Scriptis aſſuerentur. *Hiſtor. Chriſt. &c.* pag. 557.

tous vos efforts vous êtes reſté au-deſſous de vos modeles ; & puiſque vous vouliez vous mettre au rang des Scuderi & des Combreville, vous deviez tâcher d'écrire entiérement dans leur goût. Le portrait que vous faites de la Vierge, reſſemble parfaitement à celui que Chapelain a fait de la Pucelle d'Orléans. Voici comment parle ce Poëte :

On voit hors des deux bouts de ces deux courtes manches,
Sortir à découvert deux mains longues & blanches,
Dont les doigts inégaux, mais tout ronds & menus,
Imitoient l'embonpoint des bras ronds & charnus.

Vous vantez fort auſſi les mains & les doigts longs de la Vierge. Cela fait des mains ſeches ; vous auriez pu lui en donner d'autres. Je ne ſais point auſſi pourquoi vous lui faites les cheveux couleur d'or, & les yeux à demi blancs ; tout cela eſt fort mal imaginé, & ne forme point une belle perſonne. Quant à ce que vous dites que ſon air étoit ſi doux & ſi rempli de majeſté, qu'il étoit impoſſible qu'un pécheur la

regardât ſans ſe repentir de ſes fautes, il eſt fâcheux que l'Ecriture ne diſe rien de cela. Votre Critique s'eſt fort récrié ſur le prétendu miracle; avouez qu'il a eu raiſon de dire que vous auriez dû reſpecter l'Ecriture & ne point allier les faits que vous en avez tirez, avec ceux que vous forgiez, ou que vous empruntiez de quelques Auteurs, auſſi peu judicieux & véridiques que vous.

Ce n'eſt pas dans le ſeul portrait que vous avez fait de la Vierge, que vous avez donné priſe à vos ennemis, ils ont eu bien plus de raiſon de ce que vous avez dit ſur ſon accouchement; car non content d'avoir fait dans votre faux Evangile une longue hiſtoire ſur l'Immaculée Conception, vous avez prétendu (1) que l'accouchement de la

(1) Audi nunc rurſus ſollicitum admodum immaculati Virginis partus patronum. *pag.* 69. *Virgo nullum in hoc partu dolorem ſenſit, ſed multum gaudii & refocillationis ſpiritualis. Et ſicut abſque diſpendio virginitati in uterum matris intravit, ſic ſummâ cum integritate ejus, non adaperta via, exivit: ſicut radius ſolis ex orbe tranſit, abſque ut eum frangat. Voluit enim Filius hic dominice naſci, & Matri ſuæ, quæ propter ſe multa eſſet paſſura, id gaudii & honoris dare, ut ab omnibus fœminis diſtincta, & Virgo eſſet, & Mater. Manſit enim*

Vierge avoit été de même *Immaculé*, & que les conduits qui doivent ſouf-

& in partu, & ante & poſt partum virgo. Quid ſibi illa volunt, *ſicut abſque diſpendio virginitatis in uterum matris intravit* ? Aliunde ne ergo Chriſtus, ſicut radii ſolares per vitri ſoliditatem ſine ulla vitri læſione, ſic per integra Virginis clauſtra in uterum tranſiit ? An in caſtra Anabaptiſtarum noſter obiit, qui ſemen aliquod cœleſte in uterum Virginis delatum volunt, unde natura ejus humana ſit formata ? Non tranſiit in uterum, qui ex ſolius Virginis ſemine ac ſanguine intra uterum contento in utero eſt conceptus. Niſi fortaſſis tranſitum dicas, quo per venas & vaſa ſpermatica ſanguis & ſemen muliebre in uterum tranſeunt. Quod hic locum non habet, quia & antequam Chriſtus conciperetur, ſacra Virgo in aliarum fœminarum morem naturali iſti fluxui obnoxia fuit. Atque ea res ſic ſe habet, ut & temerarius ſit qui matricem Virginis in partu adapertam neget, neque in virginitatem ejus ullatenus ſit injurius, qui id ſtatuat. Virginitatem ne lædit, quod ſingulis menſibus ſanguini expurgando ſe pandat vulva ? Cur eam magis lædat, quod fœtui proferendo idem faciat ? Si Sixtum Senenſem *S. Bibliothecæ Lib. VI. Anno.* 136. & 137. conſulere animus eſt, reperies Origenem, Ambroſium, Tertullianum, vulvæ apertionem Mariæ in partu tribuentes, idque ex loco *Luc.* II. *verſ.* 23. quibus addo Nicephorum *Lib.* I. *Cap.* XII. Ideo ne eam virginem aut negarunt, aut dubitarunt ? Virgo eſſe deſinit, non cui uterus aperitur, ſed cui ex viri coïtu aperitur. Ab eo quæ intacta manet, virgo manet. Sed & Origenem ibidem citat Sixtus, qui ex loco *Lucæ Cap.* II. 22. purgatione Mariam eguiſſe intrepide ſtatuit. Ideo ne eam virginem negavit ? Aut virgo non eſt, quæ a menſtruo ſanguine purgati opus habet ? Si hæc & ſimilia ad honorem Mariæ Virginis pertinent, mirum ſane tam negligentem Matris ſuæ fuiſſe Chriſtum, ut quæ Xaverius

frir pour donner naiſſance aux enfants, avoient toujours été fermes chez la Vierge, lors même qu'elle mit *Jeſus* au monde. " Dieu, dites-vous, voulut donner cette marque d'amour à ſa mere, & la diſtinguer de toutes les femmes; en ſorte qu'elle fût vierge avant l'enfantement, & qu'elle demeurât vierge pendant l'enfantement, & après l'enfantement. " Louis de Dieu a raiſon de vous traiter de fanatique & d'Anabaptiſte. Je ne rappellerai point ici toutes les raiſons qu'il apporte pour réfuter votre extravagante opinion, je me contenterai de vous dire avec lui, que les Peres de l'Egliſe ont formellement enſeigné que l'accouchement de la Vierge avoit été ſemblable à celui des autres femmes, & que les parties du corps avoient eſſuyé les mêmes accidents. Ce n'eſt pas qu'ils aient prétendu pour cela que la Vierge avoit jamais ceſſé de l'être; car ils ſavoient trop bien que c'eſt la connoiſſance qu'une fille a avec les hommes qui lui

eam magnificè prædicat & iterat, in S. Litteris ne attingi quidem curaverit, quin & contrarium de ea ſcribi voluerit. *Ibid.* pag. 568. & ſequent.

donne à l'autre à l'Académie Françoiſe. Les Régents dans leurs harangues n'élevent pas moins le Prélat Italien, que les Académiciens le François : tout Paris, & même tout le Royaume, applaudit aux éloges des défuntes Eminences ; cependant elles ſont toutes les deux condamnées à reſter neuf cents ans dans nos ténébreuſes retraites (1) avant d'al-

(1) Je ferai ici une remarque, qui peut-être ne ſera pas inutile pour faire connoître combien peu l'on doit ajouter foi aux louanges des Poëtes. Monſieur de Voltaire, dans le VII. *Chant* de ſon excellent Poëme Epique, place dans les Cieux les deux Cardinaux, que je loge avec juſte raiſon dans le ténébreux ſéjour des Gnomes. Ce qu'il y a de plus particulier, c'eſt que ſur le ſimple portrait qu'il en fait (portrait très-véritable) ſi jamais gens ont mérité d'être damnés, ce ſont ces Cardinaux. L'un étoit *implacable ennemi*, ce ſont les termes de M. de Voltaire ; l'autre *ſouple, adroit, & dangereux ami*, tous deux *cruels à leur patrie*. Voilà de beaux titres pour aller en Paradis ? Comptons après cela, ſur la place qu'y donnent les Poëtes.

Henri dans ce moment voit ſur les fleurs de lis,
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône aſſis.
Ils tiennent ſous leurs pieds tout un peuple à la chaîne ;
Tous deux ſont revêtus de la pourpre Romaine,
Tous deux ſont entourés de gardes, de ſoldats :
Il les prend pour des Rois.... Vous ne vous trompez pas,
Ils le ſont, dit Louis, ſans en avoir le titre ;

ler

ler dans l'heureux ſéjour des Sylphes.

Le Cardinal de Richelieu ſupporte impatiemment ſa punition, il n'a point quitté en mourant ſon humeur fiere & hautaine, il ſouffre à regret qu'on ne lui prodigue point ici les louanges dont on l'accabloit ſur la terre. Pour s'en conſoler, il a grand ſoin de ſe faire réciter, par les morts qui arrivent ici, les éloges que l'on fait de lui aux réceptions des Académiciens; & quelque uſés & ennuyeux qu'ils ſoient, ils ne l'endorment point. Il les écoute avec autant de plaiſir, qu'un Janſéniſte en a à ouir le récit des Miracles de Saint Paris.

Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre eſt l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, Miniſtres immortels,
Juſqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels,
Enfants de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique;
Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi;
Mazarin, ſouple, adroit, & dangereux ami;
L'un fuyant avec art, & cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités oppoſant ſon courage,
Des Princes de mon ſang ennemis déclarés,
Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés.
Enfin par leurs efforts, ou par leur induſtrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.

Henriade Chant. VII. vers 323.

Le Cardinal Mazarin au contraire, ſe ſoucie fort peu d'être loué, ni blâmé. Un Poëte l'autre jour voulut lui réciter des vers qu'il avoit fait pendant ſa vie, où il le plaçoit au-deſſus des plus grands Miniſtres. " Mon enfant, lui dit-il, „ évites-toi cette peine; je ne fais pas „ plus de cas des vers dans ce monde, „ que dans l'autre. Si tu avois un „ moyen à me communiquer pour „ trouver quelque groſſe ſomme d'ar- „ gent, à la bonne heure, je te ſerois „ fort obligé. „ Le Cardinal de Richelieu ayant entendu ce diſcours, ſe plaignit qu'on l'eût condamné à la même peine qu'un Prélat, dont l'avarice avoit été ſi nuiſible à la France. Mazarin fut piqué de cette réflexion; & les deux Prélats eurent une diſpute, dont je t'envoie le récit.

Dialogue, entre les CARDINAUX MAZARIN *&* RICHELIEU.

NAZARIN.

Il vous convient peu en vérité de m'accuſer d'avoir fait les malheurs de la France. Avez-vous oublié ceux

dont vous l'avez accablée, & dont elle ne pourra jamais ſe relever ? C'eſt vous qui lui avez donné des fers, vous avez aboli les privileges de la Nobleſſe, ſupprimé les Etats Généraux, avili les Parlements, appauvri les peuples ; que pouviez-vous faire de pis ? L'on doit vous regarder comme le deſtructeur des droits & des libertés de votre patrie. Si j'avois fait ce que vous avez exécuté, cela eût pu m'être pardonné. J'étois Italien, rien ne m'obligeoit à ſacrifier mes intérêts à ceux des François ; mais vous qui étiez leur compatriote, vous leur enlevâtes leurs plus beaux privileges pour ſatisfaire votre ambition. Uniquement attaché à la Cour, vous oubliâtes qu'avant d'être Courtiſan, vous aviez été François ; & que ce que vous deviez à votre Prince ne devoit point vous empêcher d'aimer votre patrie. Avant vous, le peuple pouvoit porter au pied du Trône les remedes qu'il croyoit utiles à ſes maux ; la Nobleſſe aſſiſtoit les Rois de ſes conſeils ; les Magiſtrats lui repréſentoient humblement la néceſſité de ſuivre les loix, & lui expliquoient ce

qu'il pouvoit y avoir d'obſcur. Vous avez anéanti à jamais ces droits ſi chers & ſi utiles, vous avez élevé le deſpotiſme & le pouvoir arbitraire ſur les triſtes ruines de la puiſſance Monarchique.

RICHELIEU.

En détruiſant les privileges de ma patrie, je l'ai ſervie utilement : j'ai affranchi le peuple du joug d'une infinité de petits tyrans qui le pilloient impunément. Il vaut bien mieux qu'il n'y ait dans un Etat qu'un ſeul & unique Maître, que deux ou trois cents petits Souverains, qui abuſent de leur crédit & de leur pouvoir, qui ſe liguent enſemble contre leur Maître commun, dès qu'il veut les retenir dans leur devoir. Avant que j'euſſe abaiſſé les Grands, la France étoit toujours à la veille d'être déchirée par des guerres civiles : elle nourriſſoit dans ſon ſein un mal dangereux, qui tôt ou tard l'auroit détruite ; les troubles, qui agitoient depuis long-temps le Royaume, ne pouvoient être calmés que par de violents remedes. Pour rendre les François heureux, il falloit les obliger

à vivre tranquillement, & on ne les y pouvoit contraindre, qu'en établiſſant le pouvoir deſpotique ſur la ruine des Grands & des Cours Souveraines.

MAZARIN.

Voilà, je vous l'avoue, une plaiſante maniere d'excuſer les maux que vous avez faits à vos compatriotes. Hé quoi! Pour les rendre heureux, vous n'avez pas cru trouver de meilleurs moyens que de les aſſujettir à un pouvoir arbitraire? En ce cas-là, je m'étonne que vous n'ayiez pas regardé l'état d'un eſclave comme le plus fortuné. N'auriez-vous pas pu abaiſſer les Nobles, ſans mettre la Nation entiere dans les fers? Les Anglois n'ont rien à craindre de leurs grands Seigneurs; cependant le deſpotiſme n'a point lieu chez eux. D'ailleurs, vous croyiez empêcher les guerres civiles: vous avez fort mal réuſſi dans vos deſſeins; car peu d'années après votre mort, ſous la minorité de Louis XIV. la France fut agitée par de cruelles diviſions. Pour rendre les hommes paiſibles, il ne faut pas les faire gémir ſous un joug

dur & pénible, qu'ils ne ſupportent que juſques à ce qu'ils trouvent l'occaſion de s'en affranchir. Il n'y a pas de pays, où les ſéditions ſoient plus fréquentes que dans les Etats où le Souverain a un pouvoir ſans bornes; rarement le regne des Sultans n'eſt pas marqué par quelque cataſtrophe. Ainſi, tout le ſang que vous fîtes verſer à Caſtelnaudari, à Montauban & à la Rochelle, n'empêcha point que dans la ſuite le Prince de Condé ne prît les armes, & que le Cardinal de Retz ne ſe mît à la tête des frondeurs. Je puis vous proteſter qu'après votre mort, je ne me reſſentis point de toutes les exécutions ſanglantes que vous aviez faites, & je ne m'apperçus plus de l'abbaiſſement des Grands, dès qu'ils purent trouver l'occaſion de ſe révolter.

RICHELIEU.

Je m'étonne que vous oſiez me reprocher la guerre que je fis aux Proteſtants, & que vous mettiez au nombre de mes fautes le ſang qui fut répandu au ſiege de la Rochelle. La bonne & ſaine politique n'exigeoit-elle

pas qu'il n'y eût qu'une seule Religion en France? Depuis près de cent cinquante ans, les deux qui y étoient établies, se coupoient la gorge; il falloit, pour faire finir les meurtres, les massacres, les incendies, en détruire une. La raison & la politique demandoient que ce fût la plus foible; heureusement c'étoit la Protestante, & je trouvois par-là un moyen d'exécuter plus aisément ce que je voyois être absolument nécessaire, & qui convenoit au poste & à la dignité que j'occupois dans l'Eglise Romaine. J'ai commencé la glorieuse œuvre que Louis XIV. a perfectionnée.

MAZARIN.

Ni vous, ni ce Roi n'êtes venus à bout de ce que vous prétendiez exécuter. Vous vouliez assurer une parfaite conformité de sentiments parmi le peuple sur ce qui concerne les matieres de Religion; mais vous deviez vous appercevoir que cela étoit impossible. Pour empêcher les disputes de controverse, il falloit bannir les Théologiens; c'étoit-là le seul moyen. Dès que vous souffriez ceux d'une Communion,

vous deviez vous attendre qu'ils ſe déchireroient entre eux, quand ils ne pourroient plus ſe battre avec leurs anciens adverſaires. La choſe eſt arrivée, on a exilé, banni, ruiné les Proteſtants : à peine ont-ils été détruits, que les Janſéniſtes leur ont ſuccédé. Cependant ceux qui ſont ſortis du Royaume, ont porté ailleurs ſon or, ſes richeſſes & ſes manufactures. Le banniſſement des Proteſtants a plus été fatal à l'Etat, que la perte de deux Provinces. Les François réfugiés n'ont pas médiocrement contribué aux pertes qu'eſſuya Louis XIV. dans les dernieres années de ſa vie ; voilà cette grande œuvre qu'il a perfectionnée, & que vous aviez commencée. J'étois trop habile, & je connoiſſois trop bien les hommes, pour entrer dans une entrepriſe auſſi inutile & auſſi infructueuſe.

RICHELIEU.

Quoique vous condamniez les grandes choſes dont je ſuis venu à bout, vous ne pourrez cependant refuſer à mes qualités perſonnelles l'éloge qu'elles méritent. Je fus le pere des Gens de

Lettres.

Lettres, j'établis la premiere & la plus célebre des Académies. J'étois généreux, intrépide, & preſque auſſi bon Soldat que ſavant Théologien. J'abaiſſai la Maiſon d'Autriche, & celle de Bourbon doit naturellement me conſidérer comme le génie tutélaire qui lui aide à prendre le deſſus pour toujours ſur ſa plus mortelle ennemie. Ce ſont-là des faits glorieux dont tous les Hiſtoriens conviennent; mais vous, qu'avez-vous fait qui puiſſe mériter l'eſtime de la poſtérité? Vous étiez fourbe, avare, poltron, &, qui pis eſt, voleur. Vous fîtes prier le Roi, en mourant, de vouloir bien vous pardonner de lui avoir pillé pluſieurs millions. Ce Prince vous répondit qu'il vous donnoit tout ce que vous pouviez avoir pris, & que vous mouruſſiez tranquillement. L'aveu de votre vol eſt la ſeule belle action que vous ayiez faite. Pour exécuter quelque choſe digne de louange, il a fallu que vous avouaſſiez que vous étiez un fripon; car je ne compte point toutes les ruſes que vous avez miſes en uſage contre le Prince de Condé & contre le Cardinal de Retz, comme des faits

bien éclatants. Vous étiez, ſi vous voulez, un habile fourbe, & puis c'eſt tout.

MAZARIN.

Je pourrois vous dire qu'il fallut autant de génie & de politique pour venir à bout de vaincre tous mes ennemis, de les obliger à ſortir du Royaume, & d'implorer enfin ma clémence, que pour faire périr, ſur un échafaud, tous ceux que je n'aimois point, comme vous l'avez pratiqué. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il falloit du moins avoir plus de douceur, & moins de cruauté. Mais je ne veux point chercher à faire mon éloge: jamais les louanges n'ont été mon foible. Quant à vous, vous flattiez & payiez les Savants, parce que vous vouliez qu'ils prônaſſent ſans ceſſe votre mérite. Dès qu'ils ne vous louoient point aſſez, vous les diſgraciiez; vous étiez même jaloux de leur gloire, & vous perſécutâtes Corneille, parce qu'il faiſoit mieux des vers que vous. De quoi diable vous étiez-vous aviſé de vouloir devenir Poëte? Voilà une belle qualité pour un premier Miniſtre! Vous vantez votre

ſcience dans la Théologie ; ma foi, vos livres de controverſe ne valoient guere mieux que vos poéſies. Aujourd'hui on ne les voit que chez les beurrieres. On les trouvoit fort beaux lorſque vous viviez, parce qu'il eût été très-dangereux d'en juger autrement. Vous ne pardonniez jamais la plus légere offenſe ; &, abuſant de votre autorité, vous la puniſſiez du plus cruel ſupplice, témoin ce pauvre Grandier, Curé de Loudun, que vous fîtes brûler comme ſorcier, pour avoir eu quelque démêlé avec vous lorſque vous étiez ſimple Abbé. Peut-on rien voir de plus affreux ? Quant à ce que vous dites de la Maiſon d'Autriche, il eſt vrai que vous lui avez porté de rudes coups, mais votre intérêt propre vous conduiſoit beaucoup plus que celui de l'Etat ; & pluſieurs fois des Généraux, qui étoient vos favoris, ſe ſont laiſſé battre pour favoriſer vos deſſeins, & pour obliger Louis XIII à recourir à vous. Je vous demande ſi de pareilles manœuvres ſont celles d'un honnête homme. Vous avez bien fait d'établir une ſociété perpétuelle de complimenteurs & de faiſeurs de panégyri-

ques; ſans cela, vous couriez riſque d'être beaucoup moins loué après votre mort que vous ne l'aviez eſpéré.

RICHELIEU.

Malgré les reproches que vous me faites, on me regarde encore aujourd'hui, dans toute l'Europe, comme le plus grand Miniſtre qu'il y ait eu, & comme infiniment au deſſus de vous.

MAZARIN.

Je ne ſuis pas tout-à-fait de votre avis. On vous donne ſur moi la préférence, cela eſt vrai: on vous regarde comme un grand & vaſte génie, vous l'étiez auſſi; mais on n'eſtime pas plus votre probité & votre candeur que la mienne; c'eſt-à-dire, qu'on nous regarde comme deux illuſtres fourbes, qui ſacrifioient toutes les vertus à leurs intérêts; au lieu que l'univers entier n'a qu'une voix ſur le mérite éminent du Cardinal qui gouverne aujourd'hui. Il a rendu à Louis XV des ſervices plus conſidérables que ceux que vous rendîtes à Louis XIII, & cependant la nobleſſe & le peuple n'ont qu'à ſe louer de la ſageſſe & de la douceur de ſon miniſtere. Il a aggrandi le Royaume

de deux provinces, il a fait un Prince de la Maiſon de Bourbon, Roi de Naples & de Sicile ; il a entrepris une guerre juſte, l'a ſoutenue glorieuſement, & terminée à la gloire de ſon Maître & de ſa patrie. Il a donné la paix à l'Europe, & la vertu, la candeur & la bonne foi, ne l'ont jamais abandonné dans l'exécution de ces entrepriſes, ſi périlleuſes pour la probité d'un Miniſtre.

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

LETTRE CXLV.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

LES anciens Philoſophes, ſage & ſavant Abukibak, ont attribué à pluſieurs cauſes l'antipathie & la ſympathie qu'on apperçoit entre les corps animés ou inanimés. Quelques-uns ont cru que toutes les choſes étoient produites par cette antipathie & cette ſympathie (1), & que la paix ou l'inimitié

[1] " C'étoit particuliérement l'opinion d'Em-

qui régnoit parmi elles, formoient leur génération & leur corruption. Cette

„ pedocle, qui vouloit que tous les êtres fussent „ produits & conservés par l'accord des quatre Élé- „ ments, & détruits par leur désaccord.

Hæc autem illi visa sunt ac placita, Elementa esse *quatuor*; *ignem*, *aquam*, *terram*, *aërem*; amicitiamque, quâ copulentur, & discordiam, quâ dissideant. Ait autem sic.

Jupiter albus, & alma soror Juno, atque potens Dis,
Et Nestis, lacrymis hominum quæ lumina complet.

Jovem ignem, Junonem terram, Aidoneum aërem, Nestin aquam dicens, & hæc ait assiduas versare vices desinere nusquam, estque æternus juxta illum hic rerum ordo. Denique infert:

Nonnunquam connectit amor simul omnia rursùs
Nonnunquam sejuncta jubet contentio ferri.

Diogen. Laërt. de Vit. Dogmat. Clar. Philosoph Lib. VIII. in vit. Empedocl. Segm. 76.

L'opinion d'Empedocle a paru très-probable à plusieurs Anciens. Cicéron semble l'approuver; il veut même que les hommes puissent en connoître la vérité par l'expérience, & découvrir que les masses qui composent l'Univers, s'entretiennent entr'elles par une espece d'amitié, & se dissipent par leur désaccord

Agrigentinum quidem, doctum quendam virum, carminibus Græcis vaticinatum ferunt: quæ in rerum naturâ totoque mundo constarent, quæque moverentur, ea contrahere amicitiam, dissipare discordiam; atque hæc quidem omnes mortales & intelligunt & reprobant. *Cicer. de Amicit.* Cap. VII.

opinion étoit fondée ſur un raiſonnement aſſez ſpécieux. *La contrariété, diſoient ces Philoſophes, qu'on découvre dans les élémens, eſt évidente. L'eau eſt ennemie du feu, elle le détruit, le diſſipe & l'éteint, parce que le feu eſt chaud & ſec, & l'eau eſt froide & humide. Ces deux élémens ſont donc totalement oppoſés, & il y a entre eux une invincible antipathie. L'eau, au contraire, ſympathiſe avec la terre, en ce qu'elles ſont froides toutes les deux; mais elles ſont contraires, en ce que l'eau eſt humide, & la terre ſeche. Entre le feu & la terre il y a une conformité à cauſe de leur ſéchereſſe, & une oppoſition par rapport à la chaleur du feu & à la froideur de la terre. Ainſi, entre tous les élémens il y a une antipathie, & néanmoins une ſympathie à pluſieurs égards. Or, toutes les choſes, ſoit animées, ſoit inanimées, ſont compoſées des élémens; donc il eſt néceſſaire qu'il y ait entre elles une ſympathie & une antipathie plus ou moins forte, ſelon que la matiere de certains élémens domine en elles.*

C'eſt-là la maniere dont les Anciens

expliquoient les effets ſurprenants que nous voyons tous les jours ; mais la Phyſique, cultivée & pouſſée à un point de perfection bien éloigné de celui où elle étoit du temps des Grecs & des Romains, nous a appris que l'antipathie & la ſympathie des éléments ne ſont que le rapport & la convenance qui ſe trouvent entre la ſubtilité, la figure, & la dureté des corps mis en mouvement, & déterminés par un premier mobile. Nous ſavons que le feu n'eſt point chaud, que la terre n'eſt point froide, & que les qualités ne ſont point attachées aux corps par leur nature. Le feu nous brûle & nous cauſe de la douleur, parce que ſes parties légeres, pénétrant dans les pores de la chair, dérangent, par leur mouvement violent, l'ordre de celles du corps, & nous font ſentir une ſenſation de douleur, à laquelle nous avons donné le nom de brûlure. L'eau nous paroît froide, parce qu'elle excite dans nous un ſentiment oppoſé à celui du feu, ſes parties agiſſant avec peu de vigueur, & s'inſinuant ſans cauſer aucun dérangement. Cette antipathie entre les élé-

ments eſt donc imaginaire, & leurs corpuſcules n'ont aucunes qualités que les trois dimenſions néceſſaires à la matiere (1).

(1) Quoique preſque tous les Philoſophes anciens aient cru que les qualités ſenſibles étoient attachées aux corps par leur nature, il y en a eu cependant parmi eux qui ont connu, auſſi bien que les modernes le connoiſſent aujourd'hui, que toutes nos ſenſations ne ſont cauſées que par l'impreſſion des corpuſcules qui n'ont aucunes qualités que les trois dimenſions néceſſaires à l'eſſence de tous les corps. C'eſt la différente maniere dont ces corpuſcules agiſſent ſur nous, qui fait que nous ſentons du froid, du chaud. Ils ſont eux-mêmes ſans goût, ſans froideur, ſans chaleur. Ecoutons parler Lucrece.

Sed ne fortè putes ſolo ſpoliatæ calore
Corpora prima manere: etiam ſecreta teporis
Sunt, ac frigoris omninò, calidique vaporis:
Et ſonitu ſterila, & ſucco jejuna feruntur;
Nec jaciunt ullum proprio de corpore odorem;
Sicut amaricini blandum, ſtactæque liquorem,
Et nardi florem, nectar qui naribus halat.
Cum facere inſtituas: cum primis quærere par eſt
(Quod licet, ac potis es reperire) inolentis olivi
Naturam; nullam quæ mittit naribus auram:
Quam minimè ut poſſit miſtos in corpore odores,
Concoctoſque ſuo contactos perdere viro.
Propterea demum debent primordia rerum
Non adhibere ſuum gignundis rebus odorem;
Nec ſonitum, quoniam nihil ad ſe mittere poſſunt;
Nec ſimili ratione ſaporem denique quemquam,
Nec frigus, neque item calidum, tepidumque vaporem,
Cætera: quæ cum ita ſunt, tandem ut mortali conſtent

Si les cauſes, que les Anciens attribuoient à l'antipathie, nous ſont connues dans les corps inanimés, il faut avouer qu'il n'en eſt pas de même de celles que nous voyons dans les hommes & dans les animaux. D'où vient une perſonne, entrant dans une aſſemblée où elle en trouvera deux autres qu'elle n'aura jamais vues, ſentira-t-elle de l'amitié pour l'une, & de la haine pour l'autre? La choſe arrive tous les

Mollia, lenta, fragoſa, putri cava corpore rara;
Omnia ſint a principiis ſejuncta neceſſe eſt,
Immortalia ſi volumus ſubjungere rebus
Fundamenta, quibus nitatur ſumma ſalutis;
Ne tibi redeant ad nilum funditus omnes.

T. Lucret. de Rer. Nat. Lib. II. verſ. 841 *& ſeq.*

Epicure avant Lucrece, Démocrite avant Epicure, & Lucippe avant Démocrite, avoient tous cru que les qualités ſenſibles n'étoient point attachées à la Matiere; cependant à entendre quelques Modernes, c'eſt à eux à qui l'on eſt redevable de cette découverte. Je renvoie les Carteſiens aux vers que je viens de citer, & à ceux qui ſont ici deſſous.

Hinc, ubi quod ſuave eſt aliis, aliis ſit amarum,
Illis queis ſuave eſt, lævissima corpora debent
Contractabiliter caulas intrare palati;
At contra, quibus eſt eadem res intus acerba:
Aſpera nimirum penetrant, hamataque fauces
Nunc facile ex his eſt rebus cognoſcere quæque.

Idem. Lib. IV. pag. 94. verſ. 659. & ſeq.

jours, on ne peut en disconvenir, & l'on ne dit cependant aucune raison plausible pour en donner l'explication. Il n'y a rien de si commun que de s'intéresser pour des gens qu'on n'a jamais connus. Si l'on voit jouer deux personnes, on souhaitera que l'une perde, & que l'autre gagne. On n'a cependant aucune liaison, aucune union, aucune connoissance même avec ces joueurs. Pourquoi donc s'intéresser pour l'un plutôt que pour l'autre ?

Il y a des effets bien plus singuliers de la sympathie : les histoires anciennes & modernes nous en ont conservé un grand nombre. Un Auteur de ces derniers temps en rapporte un fort étonnant au sujet du Duc de Guise & de la Comtesse de Bossu sa maîtresse. Cette Dame connoissoit, par un mouvement secret, lorsque son amant se trouvoit dans une assemblée, quoiqu'elle ne le vît point, & qu'elle ne fût point avertie qu'il devoit s'y trouver. Plusieurs jeunes Seigneurs, dit cet Ecrivain (1), faisoient une mascarade d'Indiens, & alloient

[1] Vie de Henriette Silvie de Moliere, *Part. VI. p. 151.*

déguisés de cette sorte chez Madame la Comtesse de Chante-Croix, où il devoit y avoir une très-grande assemblée. Le Duc se fit apporter un de ces habits, & n'eut pas beaucoup de peine à l'avoir, car il n'y avoit point d'ordre de les cacher. Il en commande un tout semblable; & se mêlant parmi la troupe de ces gens masqués, il entre avec eux dans la salle où on dansoit. Il vit Madame de *** plus belle à ses yeux qu'il ne l'avoit jamais vue, & M. le Comte de *** auprès d'elle..... Si-tôt que le Duc entra, la Comtesse sentit certaine émotion que sa présence avoit accoutumé de lui donner. Elle ne put la croire trompeuse; & malgré ce que son amant lui avoit écrit d'un voyage supposé, elle le chercha curieusement parmi les masques, & fit si bien qu'elle le découvrit. Cela fit fort éclater leurs affaires; car l'amante, dans la premiere joie de le revoir, ne put dissimuler ses sentiments; & l'amant fut si transporté, qu'il oublia les raisons qu'il avoit de cacher son amour.... J'ai vu une lettre originale du Duc sur cet effet de la sympathie, qui étoit, à mon gré, une des

plus belles lettres qu'on puiſſe écrire. Il s'y plaignoit de l'excès de ſon bonheur, car il avouoit que ç'en étoit un fort grand que d'être ainſi deviné par ſa maîtreſſe; mais il diſoit que cela lui ôtoit le plaiſir de voir ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, ſans qu'elle eût envie de le lui montrer. Ces ſortes de découvertes étoient, à ſon gré, une des plus parfaites joies qu'un amant pût ſentir; & rien ne lui paroiſſoit plus touchant pour une ame délicate, que ces épanchements de tendreſſe & de ſincérité, où l'art & la précaution ne peuvent être ſoupçonnés d'avoir part.

Les Philoſophes qui ont voulu expliquer les effets ſinguliers de cette ſympathie ſi obſcure & ſi myſtérieuſe, n'ont rien dit de ſatisfaiſant. Quelques-uns l'ont attribuée à la conformité d'humeur, de caractere & de ſentiments; mais par quel enchantement deux hommes, qui ne ſe ſont jamais ni vus ni connus, peuvent-ils s'appercevoir de cette reſſemblance qu'il y a entre eux? Pour que l'amour-propre nous détermine en faveur d'une perſonne qui penſe comme nous, il faut abſolument

que nous ayions quelque connoiſſance de ſes opinions ; autrement nous ſommes auſſi incertains de la conformité qui ſe trouve entre elle & nous, que nous le ſommes des ſecrets les plus cachés de la nature.

Pluſieurs Savants, au nombre deſquels il faut ranger la plupart des Anciens, & tous les Modernes qui ont été prévenus en faveur de l'Aſtrologie judiciaire, prétendent que c'eſt dans les aſtres qu'on doit chercher la cauſe de la ſympathie & de l'antipathie. Selon eux, deux hommes qui, lors de leur naiſſance, auront un même ſigne pour aſcendant, s'aimeront naturellement & ſans ſe connoître. Ces Philoſophes forment, ſur ce même plan, un ſyſtême très-long & fort circonſtancié. Ils prétendent que ceux qui ont le ſoleil & la lune en un même ſigne, doivent auſſi ſympathiſer enſemble. " Ce qui aide encore, dit un Philoſophe du quinzieme ſiecle (1), à la conformité, c'eſt avoir la partie de fortune en un même ſigne

[1] Les Diverſes Leçons de Pierre de Meſſie, Gentilhomme de Sevile, &c. miſes en François par Claude Gruget, *Part.* III. *Chap.* V. *pag.* 674.

ou maiſon, & que la maiſon ou ſigne où ſera la lune à la naiſſance de l'un, ſoit en bon reſpect vers l'autre ; car ſelon que plus ou moins ils auront ces conditions, auſſi ſera plus ou moindre l'amour naturel. De là vient que deux hommes ayant à faire une même choſe, cet homme prendra plus étroite & particuliere amitié à l'un qu'à l'autre, ſans qu'il l'ait en rien offenſé ; ce qui pourroit advenir en deux perſonnes qui auroient leurs aſcendants contraires en leur qualité, & de contraire triplicité, & les planettes, ſeigneurs de leur nativité, ennemis & contraires, comme le ſoleil & la lune en oppoſition & ſignes divers, & que ceux d'une naiſſance regardent de mauvais œil ceux de l'autre. Car ces choſes & autres que nous pouvons dire, ſont cauſe qu'un homme, en voyant l'autre à plaiſir ou déplaiſir intérieur, comme il eſt apparent en voyant deux hommes inconnus jouer enſemble, diſputer ou battre.... Ptolomée dit que celui qui, à ſa naiſſance, aura un ſigne aſcendant comme par grace d'exemple, l'un en Orient, & l'autre ſur le Midi, celui-là aura natu-

rellement une maniere de ſubjection & ſeigneurie. Le pareil advient à celui qui, à ſa naiſſance, a le ſigne dominant, & l'autre l'a obéiſſant; & ſi deux ont un même ſigne pour aſcendant, ou pour ſeigneur une même planete, celui en qui la force & ordre de cette planete ſera ſupérieur.... aura la naturelle domination ſur l'autre „.

Voilà ſur quoi les Anciens fondoient les cauſes de la ſympathie & de l'antipathie. Bien des Modernes les ont ſuivis: mais l'erreur des premiers ne ſauroit autoriſer celle des derniers; car enfin, il n'eſt rien de ſi chimérique que la prétendue influence des aſtres (1). D'où vient Mars & Vénus ſont-ils ennemis de Saturne? Par quelle raiſon Jupiter & Mercure haïſſent-ils le Soleil & la Lune? Pourquoi toutes les planetes, excepté Mars, ſont-elles favorables à Jupiter, & pourquoi Mars les hait-il toutes, excepté Vénus, qu'il aime tendrement? Toute cette antipathie & ſympathie entre les aſtres n'a jamais

[1] *Voyez* la Philoſophie du bon-Sens, ou Réflexions Philoſophiques, &c. *Tom.* II. *pag.* 37. *& ſuiv. nouv. Edit.*

exiſté

exiſté que dans la cervelle des Aſtrologues. Les planetes ſont des corps qui n'ont, en eux-mêmes, que les qualités de la matiere. Il eſt auſſi raiſonnable & auſſi probable de ſoutenir que les montagnes des Alpes haïſſent celles des Pyrénées, que de prétendre que Mars & Vénus haïſſent le Soleil. Par conſéquent, toutes les choſes qu'on attribue à l'influence de ces aſtres, ſont fauſſes & chimériques. D'ailleurs, il eſt abſurde de prétendre qu'il y ait certains événements qui dépendent de l'ordre & du gouvernement d'une planete. Si l'influence des aſtres avoit lieu, il faudroit néceſſairement qu'elle agît uniformement, & de la même maniere, ſur tous les hommes; or, l'expérience nous démontre évidemment le contraire. Deux perſonnes qui naiſſent dans le même inſtant, & dans la même ville, ont des inclinations directement oppoſées: par quelle raiſon cela arrive-t-il, puiſqu'elles naiſſent ſous la même planete, & qu'ils doivent, par conſéquent, ſe reſſentir également de ſon influence?

Ces raiſons ſont d'une force à laquelle on ne ſauroit rien oppoſer. Il

faut donc convenir que la ſympathie & l'antipathie, dans les hommes, ne dépendent point des aſtres. L'on doit en chercher la cauſe ailleurs, ainſi que de celle qu'on apperçoit dans les bêtes, car elle n'eſt ni moins ſenſible, ni moins ſinguliere. Les renards aiment les couleuvres, qui ſont haïes de tous les autres animaux ; les cerfs, au contraire, ont une ſi grande antipathie contre elles, qu'ils les perſécutent par-tout. Les trous ne les mettent pas même à l'abri de leur haine, ils poſent leurs naſeaux contre leurs ouvertures, & en retirant avec force la reſpiration, ils les amenent à eux & les tuent enſuite. Les Naturaliſtes prétendent que la haine entre les cerfs & les couleuvres eſt ſi violente & ſi forte, que ſi l'on fait brûler de la corne de ces premiers animaux, toutes les couleuvres qui en ſentiront la fumée, fuiront & abandonneront leur retraite. Il y a une eſpece de faucon qui eſt toujours en guerre avec les renards ; il les bat & les perſécute dès qu'il les rencontre. Le cheval ne peut ſouffrir la compagnie du chameau. A ces premiers exemples j'en

pourrois joindre pluſieurs (1); mais ils ſuffiſent à établir la réalité de la ſympathie & de l'antipathie entre les animaux, dont la cauſe nous eſt auſſi inconnue, que de l'amitié & de la haine qu'il y a entre certains hommes.

[1] *Les Lecteurs ſeront peut-être bien aiſes de voir ici ce que dit Plutarque ſur l'antipathie que pluſieurs animaux ont contre d'autres.*

Le haïr s'étend juſques aux bêtes brutes, comme il y en a qui naturellement haïſſent les chats & les mouches cantharides, les ſerpents & les crapaux. Et Germanicus ne pouvoit ſouffrir ni le chant, ni la vue d'un coq, & les Sages des Perſes, qu'ils appelloient *Magi*, tuoient les rats & les ſouris, tant pour ce qu'ils les haïſſoient eux, comme auſſi pour ce qu'ils diſoient que leur Dieu les avoit en horreur, car tous les Arabes & les Æthiopiens généralement les abominent: là où l'ennuier convient ſeulement à l'homme contre l'homme, & n'y a point d'apparence de dire qu'il s'exprime envie contre les animaux ſauvages des uns contre les autres, d'autant qu'ils n'ont point d'imagination, ni d'appréhenſion, ſi un autre eſt heureux ou malheureux, ni ne ſont point touchés de ſentiment d'honneur ou déshonneur, qui eſt-ce qui plus & principalement aigrit l'envie, là où ils ſe haïſſent les uns les autres, ſe portent inimitié, & s'entre-font la guerre les uns aux autres, comme déloyaux, & auxquels ils n'ont point de défiance, comme les dragons & les aigles ſe guerroient, les chats-huants & les corneilles, les mauvis & les chardonnerets: tellement qu'on dit qu'encore qu'après qu'on les a tués, leur ſang ne ſe peut mêler enſemble, & qui plus eſt, ſi vous en mêlez, encore s'écoulera-t-il à part en ſe ſéparant l'un d'avec l'autre. *Les Oeuv. Mor.* de Plutarq. *Tom. I. p. 337.* Je me ſers de la Traduction d'Amiot.

LETTRE CXLVI.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

QUOIQUE je ſois très-perſuadé, ſage & ſavant Abukibak, que la beauté de l'ame ne dépend point de celle du corps, & qu'un homme laid peut être fort vertueux; cependant je crois que la régularité de la figure eſt une qualité très-eſſentielle à un Prince. L'air noble & majeſtueux accroît l'eſtime & le reſpect qu'on a pour un ſimple particulier; à plus forte raiſon donne-t-il un nouveau relief à la perſonne d'un Souverain. Un Monarque bien fait a un grand avantage pour acquérir l'amour des peuples. Il y a eu pluſieurs Nations qui éliſoient pour leur Roi celui dont la taille étoit la plus avantageuſe. Macrobe fait mention d'un peuple qui habitoit une Iſle du Nil, chez lequel cette coutume étoit exactement pratiquée. Plutarque nous apprend que les Lacédémoniens n'aimoient point les petites

tailles : " Théophraſte, dit-il (1), aſſu-
„ re que les Ephores condamnerent à
„ une amende leur Roi Achidamus,
„ parce qu'il avoit épouſé une femme
„ fort petite, diſant qu'elle ne leur
„ enfanteroit pas des Rois, mais des
„ Roitelets. „

On peut appuyer par l'exemple des Iſraélites le goût des Lacédémoniens, & l'autoriſer par des traits, puiſés dans les Livres ſacrés. Lorſque Dieu voulut donner un Roi à ſon peuple, il choiſit Saül, à cauſe de ſa taille avantageuſe : *Parmi tous les Enfants d'Iſraël, il n'y en avoit aucun de mieux fait que lui. Il les ſurpaſſoit de toutes les épaules* (2). *Vous voyez*, dit Samuel au peuple (3), *qu'aucun de vous ne peut être comparé à celui que Dieu a choiſi.*

La beauté a été regardée par les Eliens comme une choſe ſi avantageuſe, que

[1] Plutarque, Vies des Hommes illuſtres, Vie d'Ageſilas, *Tom. V. pag.* 294. *de la Traduction de* Dacier.

[2] Et non erat de Filiis Iſraël altior illo, ab humero & ſurſum eminebat ſuper omnem Populum. *Samuel.* Lib. I. Cap. XI. verſ. 2.

[3] Certe videtis quem elegit Dominus, quoniam non ſit ſimilis in omni Populo. *Samuel.* Lib. I. Cap. X. verſ. 24.

chez eux les hommes diſputoient, ainſi que les femmes, les prix qu'on donnoit à celles qui étoient les mieux faites.

Il eſt certain que la laideur inſpire un certain mépris, & qu'il faut pour détruire cette prévention, des vertus bien éclatantes. Il y a tel Prince, qui n'a dû qu'à ſa figure la moitié de l'eſtime & de la vénération de ſes ſujets; & ſi l'on examinoit les Souverains qui ont été mépriſés, on trouveroit que ſouvent leur laideur n'a pas peu ſervi à les avilir.

Le défaut de beauté peut rendre un Roi, non-ſeulement mépriſable, mais même haiſſable & inſupportable à ſes ſujets, quoiqu'il ait d'ailleurs d'excellentes qualités; l'Hiſtoire moderne nous en fournit une preuve bien ſinguliere. Ferdinand, Roi d'Eſpagne, ſuivant une Proceſſion ſolemnelle qui ſe faiſoit dans la ville de Barcelone, un Eſpagnol trouva le moyen de ſe gliſſer au milieu des Seigneurs dont ce Prince étoit entouré, & lui donna un coup de poignard dans le cou, qui l'eût renverſé ſur la place, s'il n'avoit été paré &

détourné par une groſſe chaîne d'or qu'il portoit. On arrêta cet aſſaſſin, & comme on craignit qu'il n'eût des complices, on lui fit eſſuyer les plus cruelles tortures pour le forcer à les découvrir; mais tous les ſupplices qu'on mit en uſage furent inutiles, l'Eſpagnol ſoutint fermement qu'il n'avoit eu d'autre motif d'aſſaſſiner le Roi, que celui de ſa laideur qui lui étoit inſupportable. Il ajouta qu'il le haïſſoit ſi fort, que ſi on lui rendoit la liberté, il n'en profiteroit que pour attenter de nouveau à la vie d'un Prince trop laid, pour régner & pour commander aux Eſpagnols. Si tous les Caſtillans avoient penſé de même que ce phrénétique, il eût été plus dangereux à un Roi d'Eſpagne de n'être pas beau, qu'il ne l'eſt à un Juif riche de tomber entre les mains des Inquiſiteurs.

Ce Ferdinand étoit ſujet à eſſuyer des aventures déſagréables par rapport à ſa figure baſſe & ignoble. Etant à Naples dans ſon palais, & ſe promenant ſeul dans une galerie, un pêcheur qui avoit pris un poiſſon fort rare, voulut le préſenter lui-même au Roi. Il paſſa

dans l'appartement où il étoit, & le prenant pour un domeſtique. *Mon ami*, lui dit-il, *je te prie de me faire parler au Roi, voici un poiſſon que je lui apporte.* " C'eſt moi que le ſuis, répon-„ dit Ferdinand.„ Le pêcheur, regardant le Prince avec un ris moqueur, alloit paſſer outre, lorſque deux ou trois Seigneurs arrivant dans le moment, Ferdinand leur dit : *Venez donc certifier à cet homme que je ſuis le Roi ; ſans cela, nous perdrons l'excellent poiſſon qu'il m'apporte.*

Cette ſeconde aventure n'étoit point dangereuſe ; mais elle ne laiſſoit pas que d'être mortifiante. Il eſt toujours diſgracieux à un homme, à plus forte raiſon à un Souverain, accoutumé d'être révéré comme un Dieu, qu'on lui faſſe ſentir qu'il eſt d'une laideur qui paroît incompréhenſible avec la majeſté de ſon rang. Il faut qu'un Prince ait une grande force d'eſprit, pour ſe mettre au-deſſus de ces ſujets de mortification, & pour vaincre les mouvements de l'amour propre.

Agéſilas, Roi de Lacédémone, s'étoit élévé au-deſſus des foibleſſes, ſi ordinaires

ordinaires à ſes pareils; il étoit le premier à plaiſanter ſur ſa difformité. Combien peu de Princes trouve-t-on qui aient jamais imité ſa grandeur d'ame?
„ Le défaut de ſa jambe boiteuſe, dit
„ Plutarque (1), étoit caché.....
„ pendant qu'il fut à la fleur de ſon
„ âge : & la gaieté & la gentilleſſe
„ avec laquelle il le ſupportoit, étant
„ toujours le premier à badiner ſur cela
„ & à en faire des railleries, rendoient
„ moins ſenſible & moins choquante
„ cette imperfection. „

La conduite d'Agéſilas devroit ſervir d'exemple à tous les Souverains, à qui la Nature n'a point accordé une figure brillante; ils feroient bien plus ſagement de plaiſanter ſur les défauts, que d'inventer quelque nouvelle mode pour les cacher. Un Prince eſt-il boſſu, on voit toute ſa Cour en grande perruque, parce que la ſienne eſt d'une vaſte étendue, & dérobe aux yeux une partie de ſa boſſe; a-t-il les jambes tortues, on fait renaître l'uſage d'aller botté & éperonné; eſt-il borgne, on enfonce

(1) Plutarque, Vies des Hommes illuſtres, *Tom. V. pag.* 294.

le chapeau d'un côté juſqu'au milieu du viſage. Avec toutes ces précautions les défauts n'en ſont pas moins réels, & la perruque, la botte & le chapeau ne ſervent qu'à rappeller plus ſouvent dans l'eſprit du peuple la difformité du Souverain. Tout homme qui met le matin ſa perruque, dit en lui-même: *J'en porterois ſans doute une plus courte, ſi le Roi n'étoit pas boſſu.*

C'eſt par les vertus de l'ame qu'il faut réparer les imperfections du corps, & non par de vains ornements extérieurs. Les actions du grand Prince de Condé, & celles du Maréchal de Luxembourg valoient mieux que toutes les modes les plus recherchées, pour faire diſparoître leurs boſſes. Ce dernier Général plaiſantoit ſouvent ſur la ſienne: il imitoit la grandeur d'ame d'Agéſilas, & la ſageſſe de Philopemen Prince des Achéens. Un Auteur Gaulois raconte d'une maniere fort enjouée une aventure fort ſinguliere que la laideur de ce Souverain lui attira. Je rapporterai les termes dont il ſe ſert, qui, dans ſon vieux langage, ont une grace charmante. " Philope-

„ men (1), Duc des Achéens, tant
„ renommé, fut de petite ſtature,
„ laid de viſage, & de regard diffor-
„ me; tellement que quand il ſe veſ-
„ toit d'habits méchaniques (comme
„ il avoit couſtume bien ſouvent) il
„ ſembloit plutôt être de vil & vul-
„ gaire lieu, que digne du Gouver-
„ nement du peuple. Il aimoit fort la
„ chaſſe, & pour ce alloit bien ſou-
„ vent à Mégare: & un jour la gran-
„ de avidité de la chaſſe, le tranſ-
„ porta plus loing qu'il n'eût poſſible
„ voulu; tellement qu'il arriva en la
„ maiſon d'un Citoyen de ce lieu, l'un
„ de ſes ſinguliers amis, & lequel s'é-
„ toit nouvellement marié, & n'avoit
„ qu'un ſerviteur avec ſoi, pour ce
„ qu'il avoit envoyé les autres en au-
„ tres lieux. Quand il fut arrivé à la
„ porte du logis de ſondict ami, il
„ heurta à la porte. Lors, la femme
„ ſe mit à la feneſtre, & leur deman-
„ dant qu'ils cherchoient, ſon ſervi-
„ teur répondit que c'étoit Philope-
„ men, Duc des Achéens, qui venoit

(1) Leçons de Pierre de Meſſie, &c. *Part. IV. Chap. III. pag. 900. & ſuiv.*

„ pour loger léans. La femme, lors
„ étonnée qu'un tel homme ſi à l'im-
„ proviſte devoit être ſon hoſte ; &
„ penſant que tous deux fuſſent ſer-
„ viteurs du Duc, qui les vinſſent
„ avertir de ſa venue, même les voyans
„ tous ſeuls, ſans dire autre choſe leur
„ alla ouvrir la porte. Puis, quand ils
„ furent venus en la ſalle, elle com-
„ manda à un de ſes ſerviteurs, qu'il
„ allât en diligence en avertir ſon mari,
„ qui étoit pour lors en un village : &
„ puis dit à Philopemen & à l'autre
„ qu'ils s'aſſiſſent pendant qu'elle ap-
„ prêteroit le ſouper : & alors com-
„ mença avec ſa chambriere à tracaſſer
„ par la maiſon, bien empêchée &
„ confuſe tout enſemble, commençant
„ une choſe & une autre, & rien ne
„ parachevoit. Peu après, cuidant n'a-
„ voir jamais fait à tems, regardant
„ Philopemen, qui s'étoit enveloppé
„ en ſon manteau, lui dit qu'il lui ai-
„ dât à faire le feu, en attendant que
„ ſon ſerviteur ſeroit de retour, &
„ afin que le ſouper fût prêt à temps
„ pour ſon Seigneur. Lors il print une
„ congnée, & commença à fendre du

„ bois, ayant averti ſon ſerviteur de
„ ne faire ſemblant de rien, à ce que
„ la Dame ne s'apperçût de ſa trom-
„ perie. Et pendant qu'il étoit attentif
„ à ſa beſoigne, le maître du logis
„ ſurvint, qui reconnoiſſant Philope-
„ men, l'embraſſa avec une grande
„ révérence, & lui demanda : *Que*
„ *faites-vous, Monſeigneur, de cette*
„ *congnée* ? Auquel il répondit tout
„ en riant : *Mon ami, laiſſe-moi fai-*
„ *re ; car je paye la peine de ma lai-*
„ *deur*. „

Si l'Hiſtoire nous fournit pluſieurs traits qui prouvent combien il eſt fâcheux aux Princes d'être mal faits, elle nous inſtruit auſſi de pluſieurs avantages qu'ils retirent de la beauté. Alcibiade, Scipion, & pluſieurs autres héros furent autant redevables de l'amour de leurs Concitoyens à leur figure aimable & ſéduiſante, qu'à leurs victoires célebres. Je doute cependant, que ſoit chez les Anciens, ſoit chez les Modernes, on trouve rien de plus frappant, & qui prouve plus l'effet que l'air majeſtueux peut produire, que ce qui arriva à Marius. Ce Géné-

ral Romain étant priſonnier, Sylla (1) ſon ennemi & ſon vainqueur, envoya un Gaulois pour le tuer; mais cet homme fut ſi frappé de la nobleſſe & de la grandeur qui brilloient dans la perſonne de Marius, qu'il demeura comme pétrifié, oubliant même de fermer la porte de la priſon; ce qui donna le moyen au Général de ſe ſauver.

[1] „ Valere Maxime ajoute à ce fait qu'il rapporte, une autre aventure, arrivée au même Marius, qui ne prouve pas moins les avantages de la beauté. Il dit que les habitants d'une ville, malgré ce qu'ils avoient à craindre du courroux de Sylla, ne purent ſe réſoudre à lui livrer Marius, qu'ils renvoyerent ſain & ſauf, ſi frappés ils avoient été de ſon air majeſtueux.

Caius etiam Marius in profundum ultimarum miſeriarum abjectus, ex ipſo vitæ diſcrimine beneficio majeſtatis emerſit. Miſſus enim ad eum occidendum in privata domo Minturnis clauſum ſervus publicus, natione Cimber, & ſenem, & inermem, & ſqualore obſitum, ſtrictum gladium tenens, aggredi non ſuſtinuit; ſed claritate viri occæcatus, abjecto ferro attonitus inde, ac tremens fugit. Cimbrica nimirum calamitas oculos hominis perſtrinxit, devictæque ſuæ gentis interitus, animum comminuit. Etiam Diis immortalibus indignum ratis, ab uno nationis ejus interfici Marium, quam totam deleverat. Minturnenſes autem majeſtate illius capti, compreſſum jam, & conſtrictum dira fati neceſſitate, incolumen præſtiterunt: nec fuit eis timori aſperrima Syllæ victoria, cum præſertim ipſe Marius eos a conſervando Mario abſterrere poſſet. *Valer. Maxim. Dict. Fact. memorabil. Exempl.* Lib. II. Cap. V. Art. de *Mario*.

On assure que Louis XIV. avoit quelque chose de si majestueux dans la physionomie, qu'il étoit impossible de ne point baisser la vue lorsqu'il fixoit ses regards; on sentoit un respect, qu'un Souverain d'une figure médiocre n'eût point inspiré. Il est certain que les hommes n'attachent pas moins leur estime & leur vénération aux perfections du corps, qu'aux grandeurs & aux dignités. Lorsque tous ces objets respectables se trouvent unis ensemble, on est sûr, pour ainsi dire, de faire une impression très-forte sur tous les esprits.

Je te salue. Porte-toi bien; & donnes-moi de tes nouvelles.

LETTRE CXLVII.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

QUELQUE application que j'apporte à l'étude de la Philosophie, je ne puis, sage & savant Abukibak, m'élever au-dessus des foiblesses de l'amour. Au milieu de mes Livres, je m'apperçois à regret que j'ai reçu du

Ciel un cœur tendre; & malgré les réſolutions que je forme tous les jours de m'occuper uniquement des Sciences, & de leur ſacrifier entiérement, & les plaiſirs, & les ſoins du ménage, je me ſouviens que j'ai une femme aimable. J'abandonne ſouvent mon cabinet pour courir auprès d'elle, & j'oublie alors Locke, Newton & Deſcartes. Ce n'eſt que long-temps après, que reconnoiſſant ma faute, je m'arrache malgré moi à tout ce qui me flatte, & retourne à mes Livres. Ces moments perdus dérangent infiniment mes projets Littéraires: à peine puis-je terminer dans un mois ce que je pourrois finir aiſément dans une ſemaine ſi j'étois libre, & que mon cœur, exempt des paſſions, ne rendit pas mon eſprit le jouet de ſes foibleſſes.

Le ſort d'un homme de Lettres, que le Ciel en naiſſant forma d'un tempérament tendre, eſt déplorable. S'il ſe marie, & qu'il épouſe une femme jolie, il ſe ſoumet au joug d'un maître, qui, pour être aimable, n'en eſt pas moins abſolu. S'il reſte garçon, il n'en eſt pas plus libre; un funeſte feu le dé-

vore. Il ſent au fond du cœur des mouvements qu'il ne ſauroit calmer ; l'idée des femmes ſe préſente ſans ceſſe à ſon imagination, les occupations les plus ſérieuſes & les plus abſtraites ne ſauroient l'en effacer. Lit-il les *Méditations de Deſcartes*, il penſe au plaiſir que ce Philoſophe goûta avec ſa maîtreſſe ; le nom de Diogene s'offre-t-il à ſes yeux, auſſi-tôt Laïs eſt préſente à ſa mémoire ; prononce-t-il celui de Tiraqueau, il envie le bonheur qu'a eu ce Savant de faire un Livre & un enfant toutes les années. Il eſt donc impoſſible qu'un homme de Lettres qui a le cœur tendre, ſoit heureux & tranquille, quelque état qu'il choiſiſſe.

Les autres mortels peuvent ſe livrer entiérement aux paſſions qui les flattent. Les Savants, dès qu'ils en ont une, elle eſt ſans ceſſe combattue par la néceſſité de ſe livrer uniquement à l'étude. S'ils veulent acquérir l'eſtime du Public, & ſe faire un nom qui paſſe à la poſtérité, il faut qu'ils ſacrifient leurs deſirs à leur occupation principale.

Quelle obligation ne t'aurois-je point, ſage & ſavant Abukibak, ſi tu pouvois

m'apprendre un moyen pour calmer mon cœur, pour m'élever au-deſſus du commun des hommes, pour oublier les charmes ſéducteurs d'une épouſe qui plaît, & pour me rendre entiérement à mes Livres! Je ſens que ce n'eſt pas ſans peine qu'on peut réuſſir dans une pareille entrepriſe: mais je ſeconderai tes ſoins avec tant de zele, qu'il n'eſt rien que je ne me flatte d'exécuter, dès que tu voudras venir à mon ſecours. Je t'avoue que je ne me ſens point aſſez de force pour vaincre moi ſeul, je trouve dans l'amour un ennemi trop redoutable; & lorſque, pour ſurmonter ma foibleſſe, je m'éloigne de l'objet qui la cauſe,

Je connois que mon ame, en ſecret déchirée,
Revole vers le bien dont elle eſt ſéparée [1].

J'augmente mes maux, ſans diminuer ma tendreſſe; je me mets dans un état moins tranquille que celui où j'étois auparavant, & les moments que

[1] *Racine, Mithridate,* Acte III. Scene IV. dit:
Et je verrois mon ame, en ſecret déchirée,
Revoler vers le bien dont elle eſt ſéparée.

J'aimerois mieux avoir fait ces deux vers, que toutes les pieces de théatre de Mariveaux.

j'ai paſſés loin de ma femme, accroiſſent ma paſſion. Je vole donc vers elle, & perdant dans un inſtant le fruit des réflexions de pluſieurs jours, peu s'en faut que je ne prenne la réſolution de vivre déſormais uniquement en mari, & point en Philoſophe. Je pouſſe même la foibleſſe juſqu'à plaiſanter ſur ma défaite, & mon inclination pour l'étude eſt regardée alors comme une paſſion chimérique.

Le croiras-tu, ſage & ſavant Abukibak? Il eſt des moments où je parle des Sciences d'une maniere auſſi mépriſante qu'un Petit-maître. Je fais plus, je le deviens effectivement. Il n'y a que deux jours que ma femme me félicitant de ce que j'avois été deux heures ſans entrer dans mon cabinet, je lui chantai ſur le champ,

Que j'étois inſenſé de croire,
Qu'un vain Laurier, donné par la Victoire,
De tous les biens fût le plus précieux!
Tout l'éclat, dont brille la gloire,
Vaut-il un regard de vos yeux?
Vous aimer, belle Armide, eſt mon premier devoir.
Je fais ma gloire de vous plaire,
Et tout mon bonheur de vous voir (1).

(1) *Armid.* Acte V. Scene I.

Je ſens, ſage & ſavant Abukibak, tout le ridicule d'une pareille ſaillie; je pourrois cependant la juſtifier par l'exemple de bien d'autres Savants, à qui l'amour a fait commettre pluſieurs impertinences (1). Ariſtote offroit à ſon épouſe Hermias les mêmes Sacrifices que les Athéniens faiſoient à l'honneur de la Déeſſe Cérès. Socrate (2) malgré la mauvaiſe humeur de la ſienne, l'aima toujours avec conſtance, & chercha d'excuſer les maux qu'elle lui faiſoit ſouffrir. La Mothe-le-Vayer ſe remaria à ſoixante-dix-huit ans. Après avoir perdu une femme avec laquelle il n'avoit pas été trop heureux, il en

[1] Porro Ariſtippus in primo de antiquis Delicits Libro, Ariſtotelem ait Hermiæ concubinam adamaſſe, quam ille cum ſibi permiſiſſet, duxiſſe eam, & gaudio elatum immolaſſe mulieri, ut Athenienſes Eleuſinæ Cereri, Hermiæque poema ſcripſiſſe, qui infra ſcriptus eſt. *Diog. Laert.* Lib. V. Segm. IV.

[2] Xantippe, cum in eum prius convicia & male dicta ingeſſiſſet, poſt vero & ſordidis acquis perfudiſſet, *Nonne*, inquit, *dicebam* Xantippen *tonantem quandoque pluituram*? Dicenti Alcibiadi non eſſe tolerabilem Xantippen adeo moroſam, *Atqui* ait, *ego ita hiſce jam pridem aſſuetus ſum, ac ſi jugiter ſonum trochlearum audiam. An vero tu non toleras clamore perſtrepentes anſeres*? Illo dicente, *at mihi ova pulloſque pariunt. Et mihi*, ait *Xantippe filios* parit. Lib. II. Segem. 37.

prit une ſeconde, & crut le mal de n'en point avoir, beaucoup plus ſupportable que celui d'en prendre une qui l'expoſoit à ſouffrir toutes les incommodités attachées au ménage, qu'il connoiſſoit parfaitement. " J'ai toujours pris, dit-il, (1) ce ſommeil dont " Dieu aſſoupit notre premier Pere, " devant que de lui préſenter une femme, non-ſeulement pour un avis de " nous défier de notre vue, comme " d'une très-mauvaiſe conſeillere là-" deſſus, mais encore pour une inſtruction morale, que perſonne vrai-ſemblablement ne s'en chargeroit, ſi " l'on avoit les yeux de l'eſprit aſſez " ouverts, pour voir dans l'avenir à " combien d'infortunes celui-là ſe ſoumet, qui accepte une ſociété ſi périlleuſe. Et je n'ai jamais lu le premier " vers du dixieme Livre des *Métamorphoſes d'Ovide*, où il donne au Dieu " Hymenée une robe de ſaffran: *Croceo velatus amictu*. ſans m'imaginer " que ce Poëte nous a voulu poſſible " faire une leçon de ce qui eſt eſſentiel

[1] La Mothe-le-Vayer, Oeuvres, *Tom.* II. *pag.* 163.

„ au mariage; les ſoucis d'une famille
„ dont vous vous chargez, l'expoſition
„ où vous entrez à tant de coups de
„ fortune, la jalouſie inévitable que
„ vous aurez d'une femme, pour peu
„ qu'elle vous agrée, ou que votre
„ honneur vous touche. Ne ſont-ce pas
„ autant de ſujets de jauniſſe? Et n'eſt-
„ ce pas une merveille, ſi le tempéra-
„ ment le plus ſanguin & le plus en-
„ joué ne tombe pas dans une paſſion
„ hyſtérique (1)? „

Malgré ſes réflexions, la Mothe-le-Vayer octogénaire prit une épouſe. Sans doute qu'il mit à profit la réponſe que fit l'Oracle à Socrate, à qui il dit qu'*indubitablement ſoit qu'il ſe mariât ou non, il s'en repentiroit.* Cet avis doit ſervir à tous les hommes, & ſur-tout aux Savants. Le cœur n'eſt jamais d'accord avec l'eſprit au ſujet du mariage: le premier ſent qu'il eſt fait pour aimer le beau ſexe; le ſecond en connoît les défauts. Dans ce combat, l'humanité eſt violentée par les mouvements de l'amour, & tourmentée par les réfle-

[1] La Mothe-le-Vayer, Oeuvres, *Tom.* II. *pag.* 363. *Edit. in-folio.*

xions & par la raiſon. Quelque parti qu'un homme embraſſe, il eſt toujours perſécuté par celui qu'il abandonne. Fuit-il les femmes, un feu mortel, que rien ne ſauroit éteindre, le conſume inſenſiblement. Se marie-t-il, il eſſuie tous les chagrins & tous les embarras attachés au ménage.

Il vaut cependant encore mieux prendre une épouſe, que de reſter garçon; & les maux qu'entraîne le mariage, ne doivent pas à beaucoup près égaler ceux que cauſe le célibat, puiſque les plus grands Légiſlateurs l'ont défendu par leurs Loix. Licurgue ordonna des peines très-ſéveres contre ceux qui ne ſe marieroient point; Platon dans ſa République oblige les Citoyens à ſubir le joug du l'Hymen. Il me paroît que ces ſtatuts ſont non-ſeulement utiles au bien public, au maintien & à l'aggrandiſſement des ſociétés, mais à la tranquillité des particuliers; car laiſſant à part le retardement que le mariage apporte à la perfection & à l'avancement des connoiſſances des Savants, je crois qu'il exempte les hommes de bien des tourments, & les délivre des peines auxquelles les expoſe le célibat.

Les plus grands perſonnages n'ont jamais pu s'accoutumer à ſe paſſer de femmes; les Saints même, en ſongeant à elles, entroient ſouvent dans une eſpece de fureur. S. Jérôme hurloit ſouvent dans ſa caverne, comme la Sybille de Cumes dans ſon antre; toutes les fois qu'il ſe reſſouvenoit des Dames Romaines, il entroit en fureur (1). Il n'avoit cependant d'autre nourriture que celle des Moines du déſert qu'il habitoit, qui ne buvoient que de l'eau, & ne mangeoient que des herbes crues; il couchoit ſur la terre; il étoit couvert d'un cilice. Malgré toutes ces ma-

[1] O quoties in Eremo conſtitutus, in illa vaſta ſolitudine, quæ exuſta Solis ardoribus horridum Monachis præbebat habitaculum, putavi me Romanis intereſſe delicis! Sedebam ſolus, quia amaritudine repletus eram. Horrèbant ſacco membra deformia. Quótidie lacrymæ, quotidie gemitus. Et ſi quando repugnantem ſomnus imminens oppreſſiſſet, nuda homo vix oſſa hærentia collidebam. Decibis vero & potu taceo, cum etiam languentes Monachi frigida aqua utantur, & coctum aliquid accepiſſe luxuria ſit. Ille igitur ego, qui ob metum Gehennæ tali me carcere damnaveram, ſcorpionum tantum ſocius & ferarum ſæpe choris intereram puellarum. Pallebant ora jejuniis, & mens deſideriis æſtuabat. In frigido corpore & ante hominem ſuam carne præmortua, ſola libidinum incendia buliebant. *Hieronimi Epiſt. ad Euſtochium XXII.*

cérations

cérations, la chair se révoltoit, le cœur s'émouvoit, & dans un corps languissant & à demi-mort l'amour allumoit sans cesse les feux de la concupiscence ; c'étoit après des peines inouies, que S. Jérôme venoit à bout de les calmer. Il nous apprend lui-même qu'il passoit souvent des nuits entieres à crier aux secours, & qu'il frappoit sa poitrine jusqu'à ce qu'il eût vu la tempête passée (1).

Voilà un moyen de dompter les passions, bien dangereux ! On s'expose ainsi à se procurer un crachement de sang ; il vaut mieux employer le mariage pour calmer la concupiscence, que les coups de poing dans l'estomac. Ce premier expédient est plus utile à la Société, & sent moins le fanatique. D'ailleurs, un Savant, sur-tout un homme du monde, ne peut guere avec bienséance se servir du remede de S. Jerôme. Qu'au-

(1) Itaque auxilio destitutus, ad Jesu jacebam pedes, rigabam lachrymis, crine tergebam, & repugnantem carnem hebdomadarum inedia subjugabam. Memini me clamantem diem crebro junxisse cum nocte, nec prius a pectoris cessasse verberibus, quam rediret, Domino imperante tranquillitas. *Id ibid.*

roit-on penſé de Deſcartes, ſi les voiſins de l'appartement qu'il habitoit, l'avoient entendu ſe donnant toutes les nuits de grands coups dans l'eſtomac? Comme il a beaucoup vécu en Hollande, ſi cela lui étoit arrivé dans ce pays, il eût couru riſque d'être enfermé aux Petites-maiſons. Il faut, pour ſe battre à ſon aiſe & ſans ſcandale, avoir l'aiſance & la commodité qu'avoit S. Jérôme. Peu de gens vivent comme lui avec des Moines; on doit chercher par conſéquent d'autres moyens pour appaiſer la concupiſcence, qui ſoient plus humains & plus faciles que les ſiens. Je ne crois pas qu'il y en ait de plus innocent & de plus commode que le mariage. Je ne me repens donc point, ſage & ſavant Abukibak, de m'être marié: je voudrois ſeulement pouvoir faire prendre au Philoſophe le deſſus ſur le mari, & ne donner à mon épouſe que le temps que je ne puis donner à mes Livres. Aides-moi dans cette entrepriſe, & je t'aurai une obligation éternelle.

Je te ſalue, ſage Abukibak.

LETTRE CXLVIII.

Abukibak, *au ſtudieux* Ben Kiber.

TU as eu raiſon, ſtudieux ben Kiber, aimant les femmes, de te marier; tu as prévenu par-là les déſordres dans leſquels tu aurois pu te plonger; & quels que ſoient les embarras que les ſoins du ménage entraînent avec eux, ils ſont bien moins dangereux & bien moins nuiſibles, que les maux que cauſe la concupiſcence. " L'impudicité eſt " la plus déteſtable de toutes les paſ- " ſions (1), elle tue également le corps " & l'ame, elle ſoumet les hommes " au joug de l'amour déshonnête. Sous " des apparences trompeuſes, elle les " précipite dans l'abyme, & ne les flat- " te dans les commencements, que

[1] Impudicitia ſemper eſt deteſtanda, obſcœnum ludibrium reddens miniſtris ſuis, nec corporibus parcens, nec animis. Debellatis propriis moribus, totum hominem ſuum ſub triumphum libidinis mittit, blanda prius, ut plus noceat dum placet. Exhauriens rem cum pudore, cupiditatum infeſta rabies, incendium conſcientiæ bonæ, maceſ impœnitentiæ ruina melioris ætatis. *In Auctor. libri de Bono Pudicitiæ, pag.* 130.

„ pour les perdre dans la ſuite avec
„ plus de facilité quand elle s'eſt ren-
„ due maîtreſſe du cœur. Ce vice ruine
„ la pudeur, épuiſe les biens, enflam-
„ me les paſſions, détruit la bonne
„ conſcience, & conduit enfin à l'im-
„ pénitence finale. „

Lorſqu'on eſt forcé de vivre dans le célibat, & qu'on eſt aſſez malheureux pour ne pouvoir pas trouver dans le mariage un remede pour appaiſer innocemment les deſirs de la chair, on ne ſauroit trop prendre de précautions pour prévenir les attaques de l'impureté, & pour réſiſter à ſes flatteuſes tentations. Un Pere de l'Egliſe, que le ſouvenir des femmes rendoit malheureux, & qui étoit ſans ceſſe en garde contre lui-même, compare le Démon de la concupiſcence à un ſerpent. Si l'on veut empêcher ce reptile d'entrer dans un trou, il faut prendre garde qu'il n'y paſſe la tête; car alors il eſt impoſſible de le retenir (1): de même, pour empêcher l'impureté d'entrer dans

[1] Diabolus ſerpens eſt lubricus, cujus capili, hoc eſt primæ ſuggeſtioni, ſi non reſiſtitur, illabitur: *Hieron. in Cap. IX. Eccleſ.*

notre cœur, il faut fortement réſiſter à ſes premieres attaques; ſans quoi, elle s'en rend la maîtreſſe.

Un jeune homme, qui n'étoit pas auſſi ſévere que S. Jérôme, diſoit que l'amour des femmes étoit un ragoût apprêté par un excellent cuiſinier. Lorſqu'on n'en avoit point goûté, on en ignoroit toute la délicateſſe; dès qu'on en avoit tant ſoit peu tâté, il étoit impoſſible de ſe paſſer d'un mêts auſſi friand. On devenoit ſemblable à ces chats affamés, qui, au riſque d'attraper quelque coup de broche, & d'eſſuyer toute la mauvaiſe humeur des cuiſiniers, volent ſubtilement le rôti; de même un jeune homme, aux dépens de ſa ſanté, de ſa bourſe, & ſouvent de ſa vie, tâche de ſéduire quelque belle, s'il connoît une fois la douceur qu'on goûte dans un tête-à-tête. Le chat ne craint point le courroux des ſervantes, & la colere des cuiſiniers: l'amoureux fortuné mépriſe les injures des duegnes, & les pieges des cocus.

Pour dompter la concupiſcence, il faut la détruire entiérement: ſi l'on ne

fait que l'appaiſer, elle reſſemble à un feu qui couve ſous la cendre, & qui n'en eſt pas moins dangereux. Quoiqu'il ne paroiſſe pas, un rien peut le rallumer; une ſeule étincelle qui s'en échappe, eſt capable de cauſer un grand incendie. Heureux, mon cher ben Kiber, les gens qui ſont mariés! Ils ont toujours un ruiſſeau qui leur fournit abondamment de l'eau pour éteindre les flammes les plus violentes; mais ceux qui vivent dans le célibat, ne ſont jamais aſſuré d'être un inſtant en ſureté. Je m'étonne que les Peres de l'Egliſe, qui ont été convaincus, par l'expérience, de cette triſte vérité, aient donné tant de louanges à ceux qui fuyoient le mariage: Ils convenoient que l'impudicité s'allume dans une ame comme le feu dans la paille, & que comme ſi l'on ne prévient pas cet incendie, il réduit en cendre & conſume tout ce qu'il parcourt; de même auſſi quand on n'éteint point promptement le feu de l'impudicité, il cauſe un embraſement ſans remede (1). Ils con-

[1] Quid eſt libido, niſi ignis? Quid virtutes niſi flores; Quid item turpes cogitationes, niſi pe-

venoient, dis-je, de la néceſſité d'avoir toujours un moyen efficace & certain pour amortir la concupiſcence ; & cependant par une bizarrerie inexprimable, ils ravaloient autant qu'ils pouvoient l'état du mariage, qui eſt le ſeul & unique expédient pour faire ceſſer innocemment le deſir de la chair.

On a beau recourir, mon cher ben Kiber, pour diſſiper les tentations, aux coups de fouet & aux diſciplines : ces remedes ſont bons pour une demi-heure ; mais leur effet ne va pas plus loin. Dès que la douleur de la feſſe ou de l'épaule frappée ceſſe, les mouvements du cœur recommencent ; & pour le tenir toujours dans une ſituation tranquille, il faudroit ſe faire fouetter les trois quarts de la vie. Outre que peu de perſonnes veulent uſer d'un correctif auſſi cuiſant, il eſt preſque impratiquable, ſur-tout à un Savant qui ſeroit détourné entiérement

les ? Quis autem neſciat, quia ſi in paleis ignis negligenter extinguitur, ex parva ſcintilla omnes accenduntur ? Qui ergo virtutum flores in mente non vult exurere, ita debet ibidinis ignem extinguere, ut per tenuem ſcintillam nunquam poſſit ardere. *S. Gregorii Expoſ. in Cap. XV. I. Regum, lib. VI. pag. 176.*

de ſes occupations. En général nous voyons que les Moines, qui ſe diſcipline beaucoup, ſont les plus ignorants. Rarement un Jéſuite & un Bénédictin s'aviſent de ſe meurtrir le derriere, ils laiſſent aux Capucins & aux Chartreux ce pénible exercice.

Félicites-toi donc, ſtudieux ben Kiber, d'être marié; & loin de te plaindre de quelques diſtractions que te cauſe ta femme, & de quelques moments qu'elle te fait perdre, ſonges que c'eſt à elle à qui tu es redevable d'une partie de ton bonheur & de ta tranquillité. Elle te fournit un moyen aſſuré de faire ceſſer la tentation, ſans avoir beſoin de recourir à des remedes, auſſi infructueux qu'indignes d'un Philoſophe (1).

(1) Il n'eſt rien de ſi honteux pour un homme de Lettres que de s'abandonner à la débauche. Quel, qu'un qui fait profeſſion d'être Philoſophe, ne doit-il pas rougir de ſe plonger dans la plus indigne crapule ? Que peut-on penſer de lui, ſi ce n'eſt qu'il ſe moque du Public, & qu'il ne craint point de faire criminellement ce que ceux qui font licitement, enſeveliſſent dans le ſilence & les ténebres ? Un grand génie a eu raiſon de dire qu'il a été plus aiſé à l'impudicité de s'affranchir des regles de la pudeur, que d'en violer les retraites. Ecoutons-le parler lui-même : ſi les leçons n'inſpirent pas l'horreur de l'impudicité à certains Savants, elles la

Fuſſes,

Fuſſes-tu tenté dix fois par jour, dans moins de cinq ou ſix minutes, elle ramèneroit le calme dans ton ame. Ha! mon cher ben Kiber, tu ignores tout le prix du tréſor que tu poſſedes. Ecoutes le Sage, il te dira que *celui qui a rencontré une bonne femme, a trouvé un grand bien, & qu'elle le rendra véritablement heureux* (1). C'eſt-là une des grandes récompenſes que Dieu donne ſur la terre à ceux qui l'ont fidélement ſervi (2).

obligeront peut-être à prendre des précautions pour dérober aux yeux du Public la connoiſſance de leurs vices.

Opus vero ipſum quod libidine tali peragitur, non ſolum in quibuſque ſtupris, ubi latebræ ad ſubterfugienda humana judicia requiruntur; verum etiam in uſu ſcortorum, quam terrena civitas licitam turpitudinem fecit, quamvis id agatur quod ejus civitatis nulla lex vindicat, devitat tamen publicum etiam permiſſa atque impunita libido conſpectum: & verecundi naturali habent proviſum lupanaria ipſa ſecretum, faciliuſque potuit impudicitia non habere vincula prohibitionis, quam impudentia removere latibula illius fœditatis. Sed hanc etiam ipſi turpes turpitudinem vocant: cujus licet ſint amatores, oſtentatores eſſe non audent. *Aug. de Civitate Dei.* Tom. VII. Lib. XIV. Cap. 18. pag. 369.

(1) Qui invenit mulierem bonam, invenit bonum, & hauriet jucunditatem a Domino. *Prover.* XVIII.

(2) Pars bona mulier bona in parte timentium Deum: dabitur viro pro factis bonis. *Eccl. XXVI.*

L'expérience confirme tous les jours l'utilité d'une bonne femme ; les plus grands hommes ont eu quelquefois des obligations infinies aux leurs. Sans rapporter ici un nombre d'Hiſtoires que fournit l'antiquité, je ne ferai mention que d'un fait arrivé dans ces derniers temps. Le Czar Pierre Alexiowitz, qui fit changer de face à toute la Moſcovie, qui créa, pour ainſi dire, de nouveaux hommes dans ce pays, qui vainquit enfin l'intrépide Charles XII. auroit été lui même, non-ſeulement vaincu, mais fait priſonnier, ou tué, ſans ſa derniere épouſe. Cette femme, née dans le rang le plus vil, mais dont la grandeur de courage, & le génie ſurpaſſoient tout ce qu'on a dit des plus grands héros, le tira du péril où il étoit expoſé. Elle l'arracha des mains des Turcs, & profitant habilement de l'avance du Grand-Viſir, elle fit plus dans un ſeul inſtant, que ſon mari n'avoit fait pendant toute ſa vie.

Les femmes ont adouci très-ſouvent les mœurs & le caractere des hommes les plus ſauvages & les plus cruels. Eſther ſauva du courroux d'Aſſuérus tout

le peuple d'Iſraël; Panicatomink, Reine du Tonquin, empêcha ſon mari de faire brûler tous les habitants d'une ville très-conſidérable.

Les Auteurs Romains nous ont conſervé les Hiſtoires de pluſieurs femmes, à qui la République eut de très-grandes obligations. La mere & la femme de Coriolan garantirent Rome des fureurs de ce Général irrité. Livie donna un conſeil à Auguſte, qui, en faiſant ceſſer les proſcriptions, mit auſſi fin aux conjurations qu'on faiſoit contre cet Empereur.

Si nous cherchions chez les Modernes, nous trouverions des exemples auſſi déciſifs de l'utilité des bonnes femmes. Il n'y a pas encore long-temps qu'un Général s'étoit fait haïr des troupes; elles ne pouvoient point le ſouffrir, & évitoient le plus qu'il leur étoit poſſible, de ſervir ſous ſes ordres. Il ſe maria, & le ſort lui donna une femme, qui à la naiſſance la plus illuſtre, joignoit la douceur la plus aimable, & la politeſſe la plus engageante. Elle adoucit bien-tôt l'humeur vive & hautaine de ſon mari, qui regagna la confiance

& l'amitié des ſoldats. Aujourd'hui ce Général eſt un des plus reſpectables qu'il y ait en France, ſoit par ſon mérite, ſoit par ſes lumieres, ſoit enfin par ſon affabilité : vertu qui lui manquoit avant ſon mariage. S'il eût reſté garçon, il eût toujours été haï. Combien d'aimables gens ſeroient ruſtres, brutaux, cruels, inſolents, &c. s'ils n'avoient point été ramenés, ainſi que ce Général, par la douceur & la ſageſſe de leurs épouſes.

Félicites-toi donc, ſtudieux ben Kiber, d'avoir rencontré une femme, qui répare bien par les plaiſirs qu'elle te donne, les peines légeres qu'elle te cauſe quelquefois ; & qui, loin de te détourner de tes occupations ordinaires, ainſi que tu le penſes, te procure un moyen aſſuré pour vivre tranquille, ſoit par les complaiſances qu'elle a pour toi, ſoit par les conſeils ſalutaires qu'elle te donne. Tu te plains qu'elle trouve mauvais que tu reſtes toujours enfermé dans ton cabinet, je crois qu'elle a raiſon. Il faut que l'eſprit ait le temps de ſe repoſer : *Neque ſemper arcum tendit Apollo.* Une application

trop continuelle énerve bien tôt le tempérament le plus fort. Goûtes donc de temps en temps quelque repos, mon cher ben Kiber, & loin de ſonger à *faire prendre totalement le deſſus au Philoſophe ſur le Mari*, tâches d'être heureux, & comme Philoſophe, & comme Mari. N'imites point ces Savants bourrus, qui portent dans le lit nuptial la rudeſſe & la mauvaiſe humeur de l'école, & qui traitent leurs femmes avec autant de brutalité, qu'un Régent Péripatéticien qui diſpute contre un Scotiſte. En ſortant de ton cabinet, oublies Locke, Deſcartes & Gaſſendi; ne te ſouviens plus que de ce qui peut plaire à ton épouſe. Parles-lui de Madame de Villedieu, de Racine & de Segrais; ou plutôt, dis-lui qu'elle eſt aimable, que tu l'aimes, que tu l'adores. S'il eſt jamais permis à un ſage Philoſophe de prendre le ton de Petit-maître, c'eſt lorſque cela peut le rendre heureux dans ſon ménage, & que ſa femme eſt le ſeul témoin de ſes légeres foibleſſes.

Porte-toi bien, je te ſalue.

LETTRE CXLIX.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

LES Savants ont beaucoup parlé autrefois, ſage Abukibak, des effets de certains philtres amoureux, que de prétendus Magiciens donnoient, ſoit pour guérir d'une paſſion, ſoit pour la faire naître. Ils ont agité avec beaucoup de ſoin tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport avec ces boiſſons miraculeuſes; mais dans ces derniers temps les Phiſiciens ont démontré évidemment qu'elles n'étoient que des liqueurs naturelles & dangereuſes, ainſi que tous les breuvages, compoſés de quelques herbes contraires à la ſanté des hommes. Ils ont compris que la volonté humaine étant un mode de l'ame, elle ne pouvoit être déterminée à un ſeul & unique objet, par une matiere qui ne pouvoit agir ſur elle que par la confuſion qu'elle mettoit dans les organes du corps.

De même qu'un homme qui boit exceſſivement d'une liqueur forte, eſt

échauffé & desire l'approche des femmes s'il est luxurieux ; de même aussi une personne, à qui l'on donne un philtre amoureux, étant excessivement ému & enflammé, pour ainsi dire, par cette boisson (1), souhaite de jouir des plai-

[1] Un grand maître dans l'art d'aimer qui se moquoit de tous les sortileges, & qui disoit que tous les charmes magiques de Circée n'avoient pu empêcher Ulisse de l'abandoner ;

Quid tibi profuerunt, Circe, perfeides herbæ,
Cum sua neritias abstulit aura rates ?
Omnia fecisti, ne callidus hospes abiret :
Ille dedit certæ lintea plena fugæ.
Ovid. de Remed. Amor. Lib I.

Ce grand maître d'amour défendoit aux amants qui vouloient guérir de leur passion, de manger certains mêts, non qu'il crût que ces mêts étoient enchantés, & qu'il regardât les truffes & la roquette comme des herbes magiques ; mais c'est qu'il savoit qu'elles échauffoient & provoquoient à l'amour. Il défendoit même l'usage du vin par la même raison, & ne permettoit d'en boire qu'au cas qu'on en prît tant qu'on perdît le souvenir entiérement. Il permettoit de s'enyvrer, mais non pas de se griser.

Ecce cibos etiam, medecinæ fungar ut omni
Munere, quos fugias, quosve sequare, dabo.
Daunius, an Libycis bulbus tibi missus ab oris,
An veniat Megaris, noxius omnis erit.
Nec minus erueas aptum vitare salaces
Et quidquid Veneri corpora nostra parat.
Utilius sumas acuentes lumina rutas :

ſirs de l'amour, il eſt naturel qu'il porte plutôt la vue ſur les gens qu'il voit ordinairement, & avec leſquels il vit, que ſur des étrangers qui lui ſont preſque inconnus. Voilà ce qui fait que ſouvent les breuvages que donnent les prétendus ſorciers, produiſent l'effet qu'ils promettoient. Un homme qui a fait donner une pareille liqueur à ſa maîtreſſe, en eſt aimé plutôt qu'un autre, parce que dans les mouvements que le poiſon produit en elle, ſon imagination eſt frappée du ſouvenir d'une perſonne qui la fréquentoit journaliérement, & dont elle ſavoit être aimée. Mais le philtre n'a aucune part à la détermination de la volonté; il ne ſeroit pas même fort ſurprenant qu'il produiſît un effet tout contraire à celui que

Et quidquid Veneri corpora noſtra negat.
Quid tibi præcipiam de Bacchi munere quæris;
Spe brevius monitis expediere meis.
Vina parant animum Veneri, niſi plurima ſumas;
Ut ſtupeant multo corda ſepulta mero.
Nutritur vento, vento reſtringuitur ignis.
Lenis alit flammam, grandior aura necat.
Aut nulla ebrietas, aut tanta ſit, ut tibi curas
Eripiat: ſi qua eſt inter utramque nocet.
Ovid. de Remed. Amor. Lib. II.

promet le magicien : il ne faudroit pour cela qu'un coup du hazard. Si un homme indifférent ſe préſentoit devant la Belle dans les moments où la force de la boiſſon agit ſur tous ſes ſens, il pourroit bien profiter de l'occaſion, & être l'heureux qui retireroit le fruit du prétendu ſortilege.

L'expérience a démontré ſouvent cette vérité, il eſt même arrivé quelquefois que le tempérament de la perſonne qui prenoit le philtre, ſe trouvant trop foible pour réſiſter à ſa violence, il a produit un effet contraire à celui qu'on eſpéroit, & a rendu furieuſe l'infortunée victime de la fauſſe magie. Loin de reſſentir les mouvements d'une vive tendreſſe, elle étoit livrée aux tranſports d'une affreuſe phrénéſie ; marque ſure & évidente que les philtres n'agiſſent point ſur la volonté, & ne la déterminent pas à un objet marqué. Lucrece, ce Poëte auſſi ſavant qu'ingénieux, fut privé par une de ces boiſſons pernicieuſes, de l'uſage de la raiſon. " Sa maîtreſſe, ou ſa femme Lu-
" cilia, dit l'Hiſtorien de ſa vie (1),

[1] *Vie de Lucrece*, par M. des Coutures, *pag.* 11. dans la Traduction du Poëme de cet Ancien.

„ pour en être plus fortement aimée,
„ lui donna un philtre amoureux, dont
„ la violence lui altéra l'eſprit, & ne
„ lui laiſſa que quelques intervalles de
„ ſanté, qu'il employa à compoſer ſon
„ Poëme; de ſorte qu'ennuyé de ſouf-
„ frir ſon mal, il s'ôta lui-même la
„ vie. „

Voilà un bel effet des philtres amoureux, & une marque de leur puiſſance ſur la volonté! Lucilia vouloit être aimée de Lucrece, elle le rend furieux & inſenſé. Il faut convenir, ſage & ſavant Abukibak, avec les grands Phyſiciens d'aujourd'hui, que les perſonnes auxquelles on donne de ces breuvages pernicieux, & qu'on prétend avoir éprouvé toute l'étendue de leur vertu magique, étoient déja amoureuſes, & qu'elles n'ont été qu'échauffées & incitées à l'acte vénérien; ou bien on doit les regarder comme des gens inſenſés & privés de la raiſon, qui, ſans le ſecours de la Magie, ſeroient également devenus fous. On attribue aux philtres ce qu'il ne faut imputer qu'au hazard & au dérangement du cerveau. Tous les temps nous fourniſſent des exemples de

la bizarrerie & du caprice de l'amour chez les hommes. Pour expliquer la cauſe de ces caprices, il n'eſt bas beſoin de recourir à la ſorcellerie; il ne faut que conſidérer les foibleſſes de l'humanité. En viſitant les Petites-maiſons, on s'inſtruit davantage ſur ce ſujet, qu'en feuilletant tous les livres d'Agrippa.

Si l'on avoit voulu, n'auroit-on pas été en droit d'attribuer dans Athenes à la Magie la manie de ce jeune Grec (1), qui, d'ailleurs très-ſenſé, n'avoit d'autre folie que celle d'aimer une ſtatue? Il en étoit ſi épris, qu'il ne pouvoit s'en éloigner: il l'embraſſoit, il lui parloit, il lui faiſoit même quelquefois des reproches. Sa paſſion alla ſi loin, qu'il

[1] Quis neget hos amores & ridiculos eſſe, & abſurdos? Primum Xerxis quod Platani amore capiebatur. Deinde cujuſdam adoleſcentis Athenienſis, honeſto loco nati, qui ſtatuam bonæ fortunæ, ad Prytaneum ſtantem, deperibat: & ſæpe in complexus ejus ſe inſinuans, oſcula dabat: atque inde raptus in furorem æſtroque percitus, propter cupiditatem, in Senatum venit, & enixe rogavit, ut ſibi eam liceret utcumque magno emere. At quum nihil proficeret, multis redimita tæniis & coronis imagine coronata, oblato ſacrificio, ipſaque precioſo veſtitu exornata, profuſis innumerabilibus lacrymis, ipſe ſibi mortem conſcivit. *Eliani Varia Hiſt.* Lib. IX. Cap. XXXIX.

demanda au Sénat de pouvoir tranſporter chez lui cette ſtatue, offrant d'en faire faire une autre. Les Magiſtrats lui ayant refuſé cette grace, ne trouvant pas qu'ils duſſent vendre une ſtatue publique, il en fut ſi touché, que de déſeſpoir il ſe tua. Si quelque ſorcier eût donné un breuvage à ce Grec, ſa folie auroit d'abord été imputée aux charmes magiques. On dit que Xerxès fut amoureux d'un arbre, qu'il careſſoit comme ſi ç'eût été une belle femme; la vertu des enchantements auroit encore ſervi à expliquer la cauſe d'une manie auſſi ſinguliere.

Je m'étonne qu'à Rome, où la croyance de la Magie eſt ſi fortement établie, & où l'Inquiſition, en dépit du bon ſens, veut qu'on admette, ſous peine d'être brûlé, l'exiſtence des ſorciers, je m'étonne, dis-je, que dans cette Ville ſi ſuperſtitieuſe on n'ait pas attribué à quelque philtre l'extravagance de cet Eſpagnol qui ſe cacha dans l'Egliſe de S. Pierre, & qu'on trouva pendant la nuit jouiſſant d'une ſtatue dont il étoit devenu amoureux. Cette figure exiſte encore, & comme elle

étoit excessivement découverte, de crainte que quelque basané Andalousien ne prît la même fantaisie que son compatriote, on l'a fait couvrir en partie d'une draperie de bronze, qui dérobe aux yeux du Public les charmes qui tenterent l'Espagnol. Si l'on fait attention à toutes les Histoires surprenantes qu'on débite sur les gens qu'on assure avoir été ensorcellés & déterminés de s'abandonner à des passions bizarres, criminelles & monstrueuses, on verra qu'on n'en trouvera aucune qui le soit autant que celles dont je viens de faire mention. Cependant on convient qu'elles n'ont point été produites par aucun sortilege; pourquoi donc ne pas juger de même des autres?

Les remedes, dont certains Auteurs ont parlé pour la guérison des maux causés par les philtres, me paroissent presque tous ridicules. Il faut d'abord poser ce premier principe, que les remedes qu'on doit donner à ceux qui ont bu de ces liqueurs empoisonnées, doivent être pris dans les plantes & dans les minéraux que nous fournit la Nature. Comme le mal est causé par un

dérangement arrivé dans le corps, il faut le guérir en y rappellant l'ordre, & en purifiant le ſang & les parties qui peuvent être gâtées. Tous les charmes & les conjurations ſont des remedes auſſi inutiles que ridicules. Qui peut s'empêcher de rire, en liſant la recette que Pline donne aux amoureux pour éteindre leur paſſion? Il leur ordonne de prendre de la poudre ſur laquelle une mule s'eſt vautrée, & d'en répandre ſur eux. Le ſecret eſt merveilleux, c'eſt dommage qu'il ſoit ſi mal propre, & ſi nuiſible aux habits noirs. Cardan (1) apprend encore un remede auſſi ſin-

[1] *Cardanus, de Subtilit.* Lib. XI. pag. 300. " Dans un autre Ouvrage, le même Cardan débite gravement un grand nombre de ſottiſes & de puérilités; c'eſt dans le troiſieme Livre qu'il a écrit ſur les poiſons & les venins. Il ne manque pas de dire ce qu'ont raconté certains Anciens. Il conſeille, par exemple, avec Apulée, à ceux à qui l'on a fait boire des philtres qui empêchent de connoître des femmes, (c'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui parmi le petit peuple *nouer l'éguillette.*) il conſeille, dis-je, fondé ſur l'avis d'Apulée, à ceux qui ſont enchantés, de ſe faire laver avec une certaine décoction d'herbes au déclin de la Lune, pendant la nuit ſur le ſeuil de leur porte. Il faut auſſi que celui qui lave le maléfice, ſe lave à ſon tour, & qu'il s'en retourne chez lui ſans le regarder, & ſans détourner la tête. A ce premier ſecret Cardan en ajoute pluſieurs autres, puiſés également dans

gulier ; mais il eſt beaucoup plus craſ-
ſeux : c'eſt de mettre ſur ſoi de la ſueur

les Anciens. Pline lui fournit celui de l'uſage de pluſieurs herbes & des plumes de paon. Ceux qui entendront le Latin, ſeront bien aiſes d'entendre parler Cardan lui-même. „

Ad eos qui concumbere nequeunt, Apuleius) ſi qua fides huic viro adhiberi poteſt) ità ſcriptum reliquit : Leontopodii frutices ſeptem abſque radicibus decoque, & Luna decteſcente lavato eum qui frigidus eſt, & teipſum, ante limen ſuæ domus prima nocte, & ſuffumigato herba ariſtolochiæ, & redi domum, illum nequaquam reſpiciens Aliud veriſimilius. Ex pugione quo homo ſit occiſus ; tres facies annulos. Unum geſtabit collo appenſum, ſecundum in digito, tertium cervici ſubdat. Juvat & pugionem ipſum ſupponere cervicali. Plinius mirum in modum commendat abrotonum, adeo ut etiam pulvinari ſubditum, prodeſſe putet. Putant generali er omnes his generibus. prodeſſe centaurium devoratum duplex genus : minus cujus herba in uſu eſt ; majus, cujus radix rhapontici ſub nomine venalis eſt, inde molydeorum, ab Homero appellatum, cujus Plinius deſcribit figuram, medium quaſi inter cyclamen ac ſcyllam : hujus habet folia, illius radicem. Sed & cyclamen ipſum ſi ſeratur in domo, & verbena ſi ſuſpendatur, quam ob id hierobotanen, id eſt ſacram vocant herbam, plurimum prodeſſe creditur. Huic ſuccedit betonicæ ſemen, quod qua die homo deguſtarit, negant poſſe ullo genere veneficii tentari. Inde ſemnion a Plinio colore pennarum paonis : & heliocallis, quibus Perſarum Reges intus priore, extra poſteriore uti referunt. Poſt lotos, id eſt, ſertula campana. Inde ſemen filicis, quod apud me eſt. Decimo loco ſcylla ; hæc averruncant. *Hier. Cardani de Venenis.* Lib. III. Cap. XV. pag. 1004. Num. 50 & ſeq.

" A tant de remedes pris chez les Anciens con-

d'une mule échauffée. Voilà les mules d'une grande utilité ! Je m'étonne que

tre les philtres, Cardan en ajoute pluſieurs autres, dont certains Auteurs modernes, follement antêtés de Magie, font un grand cas. Par exemple, de dormir dans la peau d'un loup, celle d'un lion eſt encore plus efficace ; le front d'un âne a encore une vertu ſurprenante. Ecoutons Cardan lui-même ſur tous ces remedes *anti-magiques*. „

Et dormire in pellibus lupi ſed longe melius ſub calcitra pellis leonis. Et carbunculus granatus magnus, ardenti primæ ſimilis, & quaſi ſoli collo appenſus. Et comedat aſſidue bugloſſum, petroſilium vulgare, & muniat animum Philoſophiæ præceptis, & legat Theonoſton. Et mutatio regionis ad hoc confert, & vincire frontem corio frontis aſini, creditur utiliſſimum ad faſcinum. *Hier. Card. de Venenis*, Lib. III. pag. 1006.

" Il étoit juſte que Cardan fît entrer le Ciel dans la guériſon des maux cauſés par les philtres ; auſſi n'y a-t-il pas manqué. Il eſt vrai qu'il n'ajoute pas tant de foi à ce qu'on en dit, qu'il ne croie qu'il ſoit toujours très-prudent de manger des cœurs de loup, & de coucher ſur des peaux de lion. Il en revient toujours à ces peaux, elles lui tiennent au cœur. „

Auxilium e Supernis fallax non eſt, conſiſtit aut in perfectione ſumma, id eſt triplicata. Et ſenſus, & verborum, & elementorum numerus in hoc convenit. Nunquam amovebis a te, neque mente, neque verbo, neque corpore. Serva cor ſyncerum erga Deum, & illius vita te tuebitur. Pœniteat, cupiat, deliberet, confidat, qui a devotione liberare ſe velit. Quod referunt de Pſalmo illo, *Judica me Deus, & diſcerne cauſam meam* ; credo verum non eſſe *quoniam non juſtificabitur in conſpectu tuo omnis vivens*. Melius ergo ſolum tutis inniti. Et umbra ſapientis ac felicis defendit hominem, non devotum divinis verbis ob ſympathiam. Devotum autem magicis carminibus atque opinione

quelque

quelque Auteur ne ſe ſoit pas aviſé d'attribuer une grande vertu aux endroits où elles ſientent. Pourquoi ne point employer aux grandes choſes, non-ſeulement tout ce qui appartient aux mules; mais encore ce à quoi elles touchent? Il n'eût fallu pour cela que les mêmes raiſons qui ont fait ériger leur ſueur en excellent antidote amoureux; on auroit été également fondé à ſoutenir des extravagances auſſi abſurdes. Les anciens en étoient beaucoup plus entêtés que les Modernes, dès qu'il s'agiſſoit de calmer ou de chaſſer une paſſion, ils recouroient à la Magie, c'eſt-à-dire à des expédients auſſi fautifs que criminels (1).

confirmat adamas geſtatus in brachio ſiniſtro, velut dictum eſt de præſtigiatis. Differunt, quoniam præſtigiati medicamentis moventur a mente, devoti re divina, aut Dæmone, vel aſtrorum vi, aut opinione. Ad devotos plerumque conferunt, quæ ad præſtigiatos. Et hujuſmodi hominibus confert edere corda luporum, & os cordis eorum, ac leonum, & cubare ſub leonis pelle. *Hier. Cardani de Vencnis*, Lib. III. pag. 1007.

" Après tous les raiſonnements de Cardan, je laiſſe à décider aux gens qui ne ſont pas la dupe de de leurs préjugés & des contes de leurs nourrices, de la croyance qu'on doit donner aux Auteurs qui ont écrit gravement au ſujet des philtres, les impertinences les plus ridicules.

[1] *Ovide eſt un des Anciens qui a parlé le plus*

Fauſtine, fille de l'Empereur Antonin, & femme de Marc-Aurele, devint amoureuſe d'un gladiateur; & ſa tendreſſe alla ſi loin, qu'elle penſa lui coûter la vie. Cette Princeſſe languiſſoit, dès qu'elle étoit éloignée de ſon amant. Marc-Aurele, inſtruit d'une paſſion honteuſe, fit aſſembler un grand nombre d'Aſtrologues & de Médecins: tous ces Savants, après avoir bien diſputé, ne trouverent point de meilleur moyen pour guérir l'Impératrice, que de faire mourir le gladiateur ſans

ſenſément ſur les prétendus charmes magiques. Il faut être bien crédule, *dit-il*, pour s'imaginer que l'amour ſe puiſſe guérir par les herbes malignes de *Theſſalie*. Ce ſont-là de vieilles erreurs qui conduiſent aux ſortileges. *Dans un autre endroit ce Poëte dit que* ceux à qui il donne ces remedes, ne doivent plus ajouter foi aux poiſons & aux enchantements.

Viderit, hæ moniæ ſi quis mala pabula terræ,
Et magicas artes poſſe juvare putat.
Iſta veneficii vetus eſt via, noſter Apollo
Innocuam ſacro carmine monſtrat opem.
Meduce non tumulo prodire jubebitur umbra.
Non anus infami carmine rumpet humum.
. . . . . .
. . . . . .
Ergo age quiſquis opem noſtra tibi poſcis abarte.
Deme veneficiis, carminibuſque fidem.
Ovid. Remed. Amor. Lib. I.

qu'elle en eût connoiſſance, & de lui en faire boire le ſang; après quoi, l'Empereur ſon mari coucha avec elle, & la connut. Les hiſtoriens qui nous ont tranſmis cette hiſtoire, ajoutent que Fauſtine fut parfaitement guérie, & qu'elle ne ſe ſouvint plus de ce gladiateur. Quant à moi, je penſe que ce qu'il y eut de plus ſpécifique dans ce remede, fut la mort de cet amant, l'Imperatice l'ayant ſans doute appriſe, & n'y trouvant aucun remede, prit patience, & jugea à propos de ſe conſoler. Elle fut charmée apparemment d'attribuer ſa guériſon à la Magie, pour rendre moins honteuſe ſa foibleſſe, en la faiſant paſſer pour un effet de quelque maléfice, pour une ſuite de l'influence maligne des aſtres. Si l'on conſultoit à Paris toutes les femmes qui font cocus leurs maris, dont le nombre à coup sûr n'eſt pas petit, & qu'on leur proposât d'avouer en public, ou qu'elles ſont forcées par les ſortileges à l'infidélité, ou déterminées ſimplement par leur goût & leur penchant à la galanterie, il n'én eſt aucune, qui, pour garder le *Decorum*, ne prétendît être

cent fois plus obſédée que la Cadiere & Madelaine de la Palu. On ne verroit à Verſailles, à Paris, & dans tout le Royaume, que des femmes qui ſe plaindroient de la méchanceté des ſorciers.

Porte-toi bien, ſage Abukibak.

LETTRE CL.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

PUISQUE le plaiſir que tu prends, ſage & ſavant Abukibak, à faire des expériences chymiques, eſt pour toi ſi grand que tu ne ſaurois t'en paſſer, quelque nuiſible qu'il ſoit à ta ſanté, ſouffres que je te faſſe faire quelques réflexions ſur les précautions que tu dois prendre, & que j'expoſe à tes yeux tout le danger que tu cours dans ton laboratoire.

Les particules vénimeuſes qui ſe détachent ſans ceſſe des minéraux que tu calcines, que tu pulvériſes, ou auxquels tu donnes une nouvelle forme, attaquent inſenſiblement ton eſtomac, ta poitrine & ton cerveau, & te cau-

ſeront tôt ou tard quelque dangereuſe maladie. Preſque tous les maux des Chymiſtes ſont occaſionnés par la nature des matériaux ſur leſquels ils travaillent. Un ſavant Médecin de ces derniers temps prétend que tous ceux qui mettent en uſage les minéraux, ſont ſujets aux mêmes incommodités. Il veut qu'ils ſe reſſentent également des corpuſcules qui s'en détachent; il prouve le mal qu'elles peuvent cauſer, par celui que ſouffrent tous ceux qui travaillent aux mines (1).

Il eſt certain, ſage & ſavant Abukibak, que l'expérience ne démontre que trop que les minéraux renferment preſque tous un poiſon d'autant plus dangereux, qu'il eſt ſubtil & imperceptible. On n'en reſſent les atteintes que lorſqu'il eſt, pour ainſi dire, impoſ-

[1] Primo itaque in cenſum venient ii morbi, qui a prava materiæ indole ortum ducunt, ac inter eos, qui Metallurgos infeſtant, & quotquot alios Artifices qui in ſuis opificiis mineralibus utuntur, ut Aurifices, Alchimiſtæ, quique aquam fortem diſtillant, Figuli, Specularii, Fuſores, Stannarii, Pictores quoque & alii. Qualis vero & quam peſtiferæ noxæ intra venas metallicas recondantur, experiuntur primo mineralium Foſſores, *Bernardini Ramazzini Opera Medica & Phyſiologica*, &c. *de Morbis Artificum*, Cap. I. pag. 477.

ſible de pouvoir y remédier: & quoique tous les Chymiſtes ſe vantent d'avoir des remedes ſpécifiques pour guérir toutes les maladies, la pâleur de leur viſage dément évidemment les vertus de leur élixir (1); quelquefois même il ne peut leur ſervir à rien, & ne ſauroit les ſoulager. Un Auteur, qui eſt entré dans un détail très-circonſtancié des maladies des Chymiſtes, raconte un accident arrivé à *Tachenius*. Cet Artiſte ayant voulu ſublimer de l'arſenic, juſques à ce qu'il pût demeurer fixe dans le fond d'un vaſe, l'ouvrit après pluſieurs *ſublimations*, & fut très-ſurpris de ſentir une odeur ſuave; mais demi-heure après, il fut attaqué d'un grand mal d'eſtomac. Il avoit beaucoup de difficulté à reſpirer, il cracha du ſang, fut attaqué de la colique & d'un tremblement dans tous les membres. Il rétablit médiocrement ſa ſanté par l'uſage du lait & de l'huile: ce remede

[1] Quamvis Artem cuncta mineralia cicurandi tenere ſe jactitent Chymici, non impune tamen ipſi quoque ab illorum vi perniciali evadunt; eaſdem enim perſæpe noxas ac alii Artifices accerſunt, qui circa mineralia exercentur: ac ſi verbis id pernegent, faciei colore ſatis fatentur. *Ramazzini de Chymicor. Morbis*, Cap. IV. pag. 492.

ne l'empêcha cependant point d'être tout un hyver incommodé d'une fievre lente & hectique, dont il ne put entiérement ſe guérir qu'en buvant pendant long-temps des décoctions faites avec des herbes vulnéraires (1).

Voilà un exemple, ſage & ſavant Abukibak, de l'inutilité dans certaines occaſions de l'élixir merveilleux des Chymiſtes. Le même Auteur en fournit encore pluſieurs autres, & entre autres celui de *Carolus Lancillotus*, Artiſte célebre, qu'il aſſure avoir connu particuliérement, & que les travaux Chymiques avoient rendu chaſſieux, tremblant, édenté, aſthmatique, puant, n'ayant enfin d'autre mérite que celui que lui avoient acquis

[1] Satis curioſum eſt quod ſibi accidiſſe fatetur *Tachenius*, in ſuo *Hipocrate Chymico*. Refert enim quod cum arſenicum ſublimare vellet, donec in vaſis fundo fixum permaneret, & poſt multas ſublimationes vas aperuiſſet, ſuavem quemdam odorem multa cum admiratione percipiſſe: ſed poſt ſemi horam ſtomachum dolentem, confractum ſeſiſſe, cum difficultate reſpirandi, ſanguinis miſtu, colico dolore, ac omnium membrorum convulſione. Olei & lactis uſu mediocriter reſtitutum ait; verum per integram hyemen febre lenta hecticæ ſimili mulctatum fuiſſe, à qua decocto ex herbis vulnerariis, & uſu ſummitatum braſſicæ, tandem ſe expedivit. *Ramazzini*, pag. 493.

les remedes & les drogues qu'il faiſoit (1).

En montrant tout le danger que courent les Chymiſtes, je ne prétends point mépriſer abſolument tous leurs remedes ; ce n'eſt pas-là mon deſſein. Je veux ſeulement te mettre devant les yeux combien il eſt néceſſaire, pour conſerver leur ſanté, qu'ils aient de prévoyance. Car d'ailleurs ils font quelquefois des poudres & des liqueurs qui ſont très-bonnes & très-utiles ; mais il faut bien prendre garde à ceux dont on achete ces remedes, & être aſſuré de leur ſcience dans leur métier. „ La moindre variation, dit l'Auteur „ que j'ai déja cité, peut changer en „ poiſon les remedes des Chymiſtes. „ Un Médecin ne peut les employer en „ conſcience, s'il ne les a préparés lui-„ même, ou s'il ne les a vu faire à quel-„ que habile Artiſte (2). „

[1] *Carolum Lancillotum*, Chymicum noſtratem celebrem, ego novi tremulum, lippum, edentulum, anheloſum, putidum, ac ſolo uſu medicamentis ſuis, Coſmeticis præſertim, quæ vendirabat : nomen & famam detrahentem. *Ramazzini*; pag. 493.

[2] Minima ſi quidem variatio & incuria in Chymicis remediis elaborandis, illorum qualita-

La

La précaution que les Chymiſtes ſont obligés d'apporter dans la compoſition de leurs médicaments, s'ils veulent y réuſſir, eſt la principale cauſe de leurs maladies; ils ſont forcés d'être continuellement auprès de leurs fourneaux, d'obſerver ſans ceſſe le degré de violence de leur feu. La fumée du charbon, les corps qui s'exhalent des matieres qu'on diſtille, tout enſemble s'unit pour détruire leur ſanté; il eſt donc preſque impoſſible qu'il ne leur arrive tôt ou tard quelque funeſte accident. L'on ne doit point, à cauſe de cela, mépriſer leur Art; il y auroit autant d'injuſtice à penſer de cette façon, qu'à outrager un habile Ecuyer, parce qu'en domptant un cheval farouche, il en auroit été renverſé, ou en auroit reçu quelque coup de pied (1). Il faut

tes ſic immutare poſſe, ut in venenorum claſſem tranſeant, ait *Renat. Carteſius*. In hanc rem *Juncken* quoque in ſua Præfatione ait Chymica medicamenta, ſalva conſcientia, non poſſe à Medico exhiberi, niſi ejuſdem manu fuerint parata, ſive & perito Chymico illa viderit laborari. *Ramazzini*, p. 494.

(1) Sicuti ergo Equiſoni non imputandum, ſi equum ferocem ac refractarium perdomando, ab eodem aliquando dejiciatur, & calces referat. ſic ridendus non eſt Chymicus, ſi interdum è ſuis la-

ſavoir beaucoup de gré à ceux qui ſe ſacrifient pour le bien public. Les Chymiſtes ruinent leur ſanté pour compoſer des remedes utiles à la guériſon des hommes, on doit leur être obligé de leurs travaux: s'ils ne font point cet élixir univerſel dont ils ſe vantent, ils ont découvert, & découvrent encore tous les jours pluſieurs bons remedes. Je ſuis donc bien éloigné de regarder les Chymiſtes comme des gens peu eſtimables.

Au reſte, quelque cas que je faſſe de leurs talents, je ne voudrois point être leur voiſin; je ne doute pas que le venin des matieres qu'ils purifient, n'influe plus loin que leur laboratoire, & ne s'étende dans les lieux circonvoiſins. Bernardino Ramazzini rapporte une hiſtoire qui appuie fortement mon opinion. " Il y a quelques années, dit-il, „ qu'un homme eut un procès très- „ conſidérable avec un Chymiſte qui „ avoit un fort grand laboratoire, dans „ lequel il faiſoit beaucoup de *ſublimé*. „ Cet homme cita devant les Juges le

boratoriis ſqualidus exèat ac attonitus, tanquam unus ex Orci Familia. *Ramazzini*, pag. 464.

» Chymiſte, & demanda qu'il eût à
» tranſporter ſes fourneaux dans un
» autre endroit qui fût hors de la Ville,
» parce qu'il empoiſonnoit tout ſon
» voiſinage, lorſqu'il calcinoit le *vi-*
» *triol*, & qu'il travailloit au *ſublimé*.
» Il offrit de prouver ſon accuſation, il
» apporta un certificat des Médecins,
» & une atteſtation des Curés, par
» leſquels il conſtatoit qu'il mouroit
» beaucoup plus de gens auprès du la-
» boratoire, que dans les autres quar-
» tiers de la Ville. Les maladies dont
» les perſonnes périſſoient, attaquoient
» ordinairement le cœur : & un Méde-
» cin avoit certifié que la fumée du
» *vitriol* étoit très-dangereuſe, qu'elle
» empeſtoit l'air circonvoiſin, & ren-
» doit pulmoniques les gens qui le reſ-
» piroient. *Bernardino Corrado* plaida
» la Cauſe du Chymiſte, & *Caſinæ*
» *Stave*, Médecin, celle du bourgeois
» plaignant. Ces deux Avocats firent
» pluſieurs Ecrits fort beaux & fort ſa-
» vants, dans leſquels ils diſputerent
» beaucoup ſur le danger où la fumée
» du *vitriol* expoſoit. Le Chymiſte ga-
» gna ſon procès, il fut abſous, lui

„ & ſon Art, de toutes les morts
„ qu'on leur imputoit. Je laiſſe aux
„ habiles Phyſiciens à décider, comme
„ Juges des ſecrets de la Nature, ſi les
„ Juriſconſultes penſerent bien dans
„ cette occaſion (1). „

Ces derniers mots de *Ramazzini*, ſage & ſavant Abukibak, marquent

[1] Paucis ab hinc annis non parva exorta eſt inter Negotiatorem quendam Mutinenſem, qui in oppido hujuſce ditionis, Finali dicto, laboratorium ingens habebat, in quo *ſublimatum* fabricabatur, ac inter civem Finalenſem. In Jus vocavit Finalenſis Negotiatorem hunc, inſtando ut officinam extra oppidum, vel alio transferret. eo quod totam vicinam inficeret dum *vitriolum* in furno operarii calcinaret pro *ſublimati* fabrica. Ut vero accuſationis ſuæ veritatem comprobaret, *Medici* illius oppidi atteſtationem afferebat, ac inſuper Parochi necrologium, quo conſtaret multo plures in illo vico, & locis laboratorii proximioribus, quam in aliis, quotannis interriſſe. Ex tabe autem ac morbis pectoris præcipue, mori ſolere, qui in illa vicinia habitarent, teſtabatur *Medicus*, qui fumum vitrioli exhalantem maxime culpabat, & aërem inquinantem ut pulmonibus infeſtus, & hoſtilis redderetur Nogotiatoris Cauſam ſuſcepit *D. Bernardinus Corradus*, Rei Tormentariæ in Eſtenſi ditione Commiſſarius; Finalenſis vero *D. Caſina Stabe*, illius oppidi tunc Medicus. Variæ propterea ultro citroque editæ ſunt ſcripturæ ſatis elegantes, in quibus acriter de fumi umbra diſputatum eſt. Negotiatori tandem favere Judices, & vitriolum ex capite innocentiæ obſolutum An Juriſperitus hoc in re rite judicavit, Naturæconſultis judicandum relinquo. *Ramazzini*, pag. 494.

qu'il condamne cette déciſion, & qu'il regarde comme très-dangereux, non-ſeulement de demeurer dans un laboratoire, mais même d'habiter auprès. Tâche donc de te précautionner le plus qu'il te ſera poſſible; & puiſqu'il t'eſt impoſſible de te priver du plaiſir de t'appliquer à la Chymie, corrige, le plus qu'il te ſera poſſible, le dangereux venin de cet Art.

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak. Porte-toi bien, & ménage ta ſanté; c'eſt après la raiſon, le don le plus précieux que nous ayions reçu du Ciel.

LETTRE CLI.

Ben Kiber, *au ſage & ſavant* Abukibak.

J'Ai réfléchi ſouvent, ſage & ſavant Abukibak, à l'énorme puiſſance que les Jéſuites ont acquiſe dans la moitié de l'Europe, & j'ai cru devoir juger par bien des circonſtances que ces Religieux auront un jour le même ſort que les Templiers. Leur trop grand pouvoir cauſera leur ruine; leur So-

ciété, ſemblable à ces tours qui s'élevent dans les nues, n'en eſt que plus expoſée aux orages, & en danger d'être frappée de la foudre. Le deſtin qui menace les Jéſuites, accabla les Templiers dans le temps qu'ils paroiſſoient avoir le moins à craindre, & le revers de la fortune de ces Religieux militaires montre évidemment la poſſibilité de celui que peut eſſuyer la poſtériré des Ignaciens.

Il y a entre l'inſtitution, l'agrandiſſement, & l'augmentation de l'ordre des Templiers & de celui des Jéſuites, tant de conformité, qu'il ſemble naturel qu'ils doivent avoir tous les deux la même fin. Permets, ſage & ſavant Abukibak, qu'en parcourant briévement ce que dit un ancien Auteur, je te faſſe ſentir cette parfaite conformité. Voyons d'abord l'inſtitution des Templiers. " Un an après ſon „ couronnement, Godefroi de Bouil„ lon mourut; & fut Roi en ſon lieu, „ ſon frere Baudouin, homme égal au „ mérite du défunt: pendant le regne „ duquel, entre les autres qui paſſe„ rent par-delà, furent neuf Gemils-

„ hommes, fort grands compagnons
„ & amis; deſquels ils ne s'en trouve
„ que deux hommes, qui peut-être
„ étoient les principaux, l'un Hugues
„ de Paganis, l'autre Gaufrede de
„ Saint Acelman; leſquels arrivés en
„ Jéruſalem ..... firent vœu, pour
„ faire agréable ſervice à Dieu, d'em-
„ ployer toute leur vie à rendre le che-
„ min ſeur & facile, ou mourir en
„ cette entrepriſe. ..... Toutes fois,
„ encore qu'ils fuſſent en grand nom-
„ bre, ſi n'avoient-ils Habits ne Regle
„ déſignée; ains vivoient ainſi en com-
„ mun (1). „

Je ne penſe pas, ſage & ſavant Abukibak, qu'on puiſſe rien trouver de plus reſſemblant à l'inſtitution des Jéſuites. Ignace, avec cinq ou ſix compagnons, ſe réunirent enſemble pour fonder une Société, qui aſſurât aux Papes des ſoldats & des défenſeurs auſſi utiles, que les Templiers aux Rois de Jéruſalem. " Ils firent vœu d'em-
„ ployer leur vie à rendre abſolue l'au-
„ torité de la Cour Romaine, & de

[1] Diverſes Leçons de Pierre Meſſie, Part. II. *Chap. IV.* pag. 344.

» mourir en cette entrepriſe, s'il étoit » néceſſaire. » Paſquier ſera mon garant. " Ce qui rend, dit-il, les Jéſuites plus » recommandés dans Rome, eſt l'o- » béiſſance aveugle qu'ils rendent au » Saint Siege, par eux appellée *Obe-* » *dientia cæca*, qui m'étoit inconnue, » quand je plaidai la cauſe contre » eux..... Je ne dis rien, qui ne ſoit » par leur Conſtitution Latine plus » étroitement ordonné; & eſt l'un des » premiers des vœux auxquels ils s'o- » bligent en entrant dans les Religions. » Regle qu'Ignace de Loyola leur ſou- » tenoit devoir être ſi ſtable, comme » j'ai dit en mon plaidoyer, que ſi au » milieu d'un orage le Pape lui eût » commandé d'entrer en un petit eſ- » quif ſans gouvernail, il ſe fût très- » volontiers expoſé; & que le ſembla- » ble devoit être fait par les ſiens » (1). Paſquier me fournit encore une continuation de preuve. " Ils prirent, dit-il » (2), la hardieſſe de ſe tranſporter à » Rome, où ils commencerent de pu-

(1) Paſquier, Recherches de la France, *Liv. III. Chap XLIV. pag.* 342.
(2) *La même*, Liv. III. Chap. XLIII. pag. 319.

„ blier leur ſecte ; combien que la plu-
„ part d'entre eux ne ſuſſent pas, non-
„ ſeulement la Théologie, mais même
„ les premiers éléments de la gram-
„ maire. „ Voilà, ſage & ſavant Abu-kibak, une nouvelle conformité avec les Templiers. Les Jéſuites, ainſi que ces Religieux militaires, *ſans habits ni Regle déſignée, cependant vivoient en commun.*

Pourſuivons notre examen, & venons à l'agrandiſſement & à l'augmentation de ces deux Ordres ; nous continuerons à conſulter nos deux Auteurs.
„ Les Rois & Princes de pluſieurs Pays,
„ dit le plus ancien, (1) donnerent aux
„ Templiers de grands revenus, qu'ils
„ employerent en ces guerres ; .... &
„ par ſucceſſion de temps accrurent tel-
„ lement d'heure à autre en puiſſance
„ & richeſſes, que par toutes contrées
„ & provinces ils avoient de grandes
„ villes & lieux forts, avec force ſu-
„ jets. " Les perſonnes les plus ſimples ſentent d'abord combien cela convient aux Jéſuites. Quels biens immenſes en

(1) Diverſes Leçons de Pierre de Meſſie, &c. *Part. II. Chap. IV. pag.* 347.

Portugal, en Eſpagne, en France, en Italie, en Allemagne, en Pologne, n'ont-ils pas acquis dans peu de temps par l'amitié des Princes qu'ils ont ſéduits? On convient dans tout le monde que les richeſſes de ces Religieux ſont immenſes: ils ont non-ſeulement dans les Indes au Paraguai, mais encore dans l'Europe, *de grandes villes & lieux forts, avec force ſujets.* Ils acquierent tous les jours de nouveaux domaines, & il eſt peu de Souverains qui poſſedent autant de tréſors qu'en a la ſociété. Il ne ſera pas néceſſaire d'appuyer ce fait de l'autorité de Paſquier, pour en conſtater la vérité: mais il n'eſt pas hors de propos de placer ici les moyens dont les Jéſuites ſe ſervent pour s'enrichir: ils ſont les mêmes que ceux des Templiers; & tous ſe ſont ſervis des mêmes prétextes. " L'exercice de leur „ Ordre, dit Paſquier (1), gît entiére- „ ment en deux points. Par le premier, „ ils promettent de traiter le fait de la „ Religion, d'adminiſtrer le Sacrement, „ tant de Pénitence que d'Autel, &

(1) *Recherches de la France*, Liv. III. Chap. XLIII. pag. 323.

„ d'exhorter les Infideles. Le deuxieme
„ c'eſt d'enſeigner les arts libéraux. Par
„ quoi, celui que le premier mit la
„ main à l'établiſſement de cette Secte,
„ trouvant la pauvreté telle qu'il avoit
„ vouée, de trop difficile digeſtion, par
„ un eſprit ſophiſtique s'aviſa de faire
„ une diſtinction, c'eſt à ſavoir que
„ puiſque l'Exercice de ſa profeſſion
„ étoit double, tant pour la Religion
„ que les bonnes Lettres, auſſi devoit
„ ſon Ordre conſiſter tant en Monaſteres
„ que Colleges, & que les Monaſteres
„ ſeroient quelques petites Chapelles
„ ou Cellules, comme étant le moin-
„ dre de ſon opinion, & les Colleges
„ amples & ſpacieux Palais; & qu'en
„ qualité de Religieux, ils ne pou-
„ voient rien poſſéder, ni en général,
„ ni en particulier, mais bien en qua-
„ lité d'Ecoliers; & néanmoins que
„ l'adminiſtration de ce bien appartien-
„ droit aux Religieux profex, pour
„ être diſtribué comme il verroit être
„ bon à faire. Ainſi, tous ceux du petit
„ Vœu, qui ſont les Collégiaux, ſont
„ quelquefois quinze ou vingt ans
„ avant que de franchir le pas de la

„ grande Profeſſion, ſelon qu'il plaît
„ au Général de leur Ordre, pendant
„ lequel temps ils ſe gorgent, & puis
„ quand ils ſe ſont faits riches, ſi le
„ Supérieur les trouve dignes, ils ſont
„ contraints, comme membres, de
„ rapporter au Corps général de leur
„ Ordre tout ce qu'ils ont acquis. „

Après avoir montré, ſage & ſavant Abukibak, la parfaite conformité qu'il y a entre l'établiſſement & l'agrandiſſement des Templiers & des Jéſuites, je crois pouvoir avancer que ſelon toutes les apparences, les Ignaciens doivent avoir la même fin que celle des Religieux militaires. Les raiſons qui cauſerent la perte des premiers, occaſionneront tôt ou tard celle des derniers. Les Templiers furent détruits *par la proſpérité & grandes richeſſes qu'ils avoient, par le moyen deſquelles ils devinrent méchants, & ſe ruinerent eux-mêmes* (1). Les Jéſuites n'imitent que trop pour le malheur de l'Europe, l'inſolence & la fierté des Templiers. Ils ont une ambition démeſurée, ils s'éle-

(1) Diverſes Leçons de Pierre de Meſſie, *Part. II. Chap. IV. pag.* 348.

vent au-deſſus des Souverains, mépriſent les Magiſtrats, & ruinent les libertés & les privileges des Nations. N'eſt-il pas naturel que dans le cours de deux ou trois ſiecles il naiſſe un Prince, auſſi intrépide que Philippe-Auguſte? Ce Monarque purgea la terre des Templiers: ſon imitateur délivrera l'Europe des maux que lui cauſe la Société, & détruira de fond en comble cette dangereuſe Secte. Si le feu Roi de Sardaigne eût été Roi de France, le ſecond Philippe-Auguſte étoit arrivé.

Les crimes, pour leſquels on fit périr les Templiers, ſont les mêmes que ceux dont on accuſe les Jéſuites, & qu'on leur a pluſieurs fois reprochés. Voyons ce qu'on imputoit aux premiers. On diſoit *que leurs Prédéceſſeurs avoient été cauſe de la perte de la Terre Sainte; qu'ils éliſoient leur Grand-Maître en ſecret; qu'ils avoient de mauvaiſes ſuperſtitions; qu'en ſecret ils juroient de s'aider l'un à l'autre, leur attribuant par ce moyen l'abominable péché contre Nature, & qu'ils en étoient tous coupables* (1). Récapitulons ces accuſations,

(1) Diverſes Leçons de Pierre de Meſſie, &c. *Part. II. Chap. IV. pag.* 349.

ſage & ſavant Abukibak, & nous trouverons qu'il n'en eſt aucune que les adverſaires des Jéſuites ne leur imputent. On les accuſe de la ruine de la Religion dans bien des pays; on prétend qu'ils ont détruit dans la Chine (1) tout le fruit qui y avoient produit les autres Miſſionnaires; on les blâme du ſecret impénétrable qu'ils gardent ſur leurs Conſtitutions, & ſur les points principaux de leur Regle; on leur attribue toutes les diviſions qui regnent dans l'Egliſe; on les regarde comme les principaux Auteurs d'un Schiſme pernicieux; on les blâme de ſoutenir pluſieurs propoſitions hérétiques, & pluſieurs dogmes erronés (2); on leur reproche l'affectation qu'ils ont à vouloir juſtifier les actions les plus criminelles de leurs confreres (3); enfin on

(1) Voyez *l'Hiſtoire du Chriſtianiſme des Indes* du célebre M. de la Croze. Voyez auſſi *l'Hiſtoire du Chriſtianiſme d'Ethiopie* du même Auteur. Conſultez encore la *Morale Pratique*, Livre écrit par l'illuſtre M. Arnaud.

[2] Voyez les *Lettres Provinciales*. Ce ſeul Livre eſt plus que ſuffiſant.

(3) On voit la preuve de ces accuſations dans *l'Apologie* que le Pere *Richeome* a faite du Jéſuite *Guignard*, pendu par Arrêt du Parlement de Paris, pour avoir conſpiré contre Henri IV.

les accuſe de *l'abominable péché contre Nature.* Les Poëtes ſe ſont égayés pluſieurs fois ſur ce ſujet; & tu ſais, ſage & ſavant Abukibak, les vers qui furent faits à l'occaſion du feu qui prit à la Maiſon-Profeſſe des Jéſuites, le jour même, à la même heure que l'on puniſſoit un fameux Sod***.

Quand du Chafour l'on brûla,
Pour le péché philoſophique,
Le feu, par vertu ſympathique,
S'étendit juſqu'à Loyola.

Puiſque les ſujets de plainte, qu'on penſe avoir dans toute l'Europe contre les Jéſuites, ſont ſi conformes à ceux qu'on eut autrefois contre les Templiers, n'eſt-il pas apparent que ces deux Ordres, ſi reſſemblants en tout, auront une pareille fin? La grandeur à laquelle les Jéſuites ſe ſont élevés, l'autorité qu'ils ont acquiſe, les biens immenſes qu'ils poſſedent, ne les garantiront point du ſort qui les attend. Les Templiers, avec tous ces avantages, ont péri dans le temps qu'ils ſembloient avoir le moins à craindre, il en ſera ainſi de la Société. L'on ouvrira tôt ou tard les yeux, & on connoîtra combien de

grands maux elle a cauſée; ſa chûte ſera d'autant plus étonnante, qu'elle aura été imprévue. Les Jéſuites n'ont-ils pas été déja bannis & chaſſés de la France, des Etats de la République de Veniſe, &c.? S'ils ont trouvé le moyen de rentrer dans ces pays, ils n'auront pas toujours le même ſort. Plus on va, plus leur ambition, plus leur orgueil & leur mauvaiſe foi s'accroiſſent, & plus auſſi on apprend à les connoître. On viendra un jour à ſentir toute la vérité des reproches de Paſquier. " J'eſ-
„ pere vous montrer, diſoit ce ſage
„ Avocat au Parlement de Paris, que
„ cette Secte, par toutes ſes propoſi-
„ tions, ne produit qu'une diviſion en-
„ tre le Chrétien & le Jéſuite, entre le
„ Pape & les Ordinaires, entre tous
„ les autres Moines & eux: finalement,
„ que les tolérant, il n'y a Prince, ni
„ Potentat qui puiſſe aſſurer ſon Etat
„ contre leurs attentats. Je vous ai dit,
„ & eſt vrai, que cette Secte a été bâ-
„ tie ſur l'ignorance d'Ignace. J'ajou-
„ terai qu'elle a été depuis entretenue
„ par l'orgueil & l'arrogance de ſes
„ Sectateurs

„ Sectateurs (1). „ Si le Parlement de Paris & les Rois n'ont pas profité de ces ſages avis, peut-être un jour en feront ils un meilleur uſage. Que deviendront alors les Jéſuites? Ce que ſont devenus les Templiers.

Je te ſalue, ſavant Abukibak. Porte-toi bien, & ſouviens-toi que Dieu punit enfin les méchants.

LETTRE CLII.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

J'Ai été étonné pluſieurs fois, ſage & ſavant Abukibak, que la plupart des Auteurs modernes, qui ont parlé des devoirs & des obligations des Militaires, ſoit dans ce qui regarde la Religion, ſoit dans ce qui concerne la vie civile, aient dit des choſes auſſi peu utiles & auſſi impratiquables. Les Ecrivains pieux qui ont traité ces matieres, ſont tombés dans un excès très-vicieux; ils ont préſcrit des regles, plus pro-

(1) Paſquier, recherches de la France, Liv. III. Chap. XLIII. pag. 329.

pres à des Capucins, qu'à des Soldats & à des Officiers. Les gens du monde, qui ont donné quelques préceptes aux Militaires, ont échoué contre un autre écueil : ils ont entiérement oublié les Loix de la Nature & de la raiſon, comme ſi un Officier étoit diſpenſé par ſon état de conſulter le bon ſens, ils ont établi pour maximes ſures & conſtantes les ſottiſes les plus grandes. On peut avancer hardiment que juſques ici très-peu de perſonnes ont écrit ſenſément ſur les obligations civiles des Militaires : voyons-en d'abord une preuve dans ce qu'on a dit ſur les duels.

Tous les Théologiens crient ſans ceſſe que ces combats particuliers ſont abſolument défendus, & qu'il faut non-ſeulement les éviter, mais les refuſer, ſi l'on a malheureuſement quelque démêlé. Ils n'apportent aucune reſtriction ſur cet article ; ainſi ils mettent un homme dans la néceſſité d'être déshonoré. Peu de gens ſont aſſez touchés des récompenſes de l'autre vie, pour prendre un parti auſſi dur, il ne reſte aucune reſſource à un homme, qui eſt regardé dans le monde comme un lâche, que

celle de ſe faire Moine. Les Officiers & les Gentilshommes ont rarement de la diſpoſition à chanter *Laudes* & *Matines*. Preſcrire une Loi auſſi ſévere que celle des Théologiens, c'eſt vouloir qu'elle ne ſoit point ſuivie. D'un autre côté la plupart des gens du monde ſe figurent qu'on eſt obligé de ſe prêter ſans reſtriction & ſans ménagement à la fureur, ou à l'étourderie d'un jeune éventé, ou à la folie d'un bretteur, ils veulent qu'on ne puiſſe jamais refuſer un rendez-vous. Cette opinion eſt plus inſoutenable que celle des Théologiens. Eſt-il rien de plus abſurde que d'exiger que pour contenter la paſſion d'un inſenſé, un galant-homme ſoit forcé de perdre la vie, ou de paſſer dans les pays étrangers? Ceux qui penſent de cette maniere, ne font guere uſage de leur raiſon; il eſt aiſé de voir qu'un ancien & funeſte préjugé les aveugle.

Je penſe, ſage & ſavant Abukibak, qu'il eſt aiſé à un Officier de trouver un juſte milieu entre ces deux ſentiments oppoſés, & d'allier les Loix de l'honneur avec celles de la Religion & du bon ſens. Les duels ſont défendus.

de Dieu & par le Prince, il faut abſolument les éviter : mais une juſte défenſe n'eſt point interdite, ni par le Droit divin, ni par le Droit humain ; elle eſt au contraire ordonnée par tous les deux.

Ces premiers principes poſés, j'en établis un autre auſſi certain ; c'eſt qu'il faut être fou ou imbécille, pour avoir des égards pour une perſonne qui en eſt indigne, ſur-tout lorſque ces égards ſouvent nous nuiſent conſidérablement. Or, je ſuppoſe qu'un homme me faſſe une querelle mal-à-propos, & qu'il me propoſe de me couper la gorge avec lui. Je lui réponds que ſa conduite ne mérite point que j'aie pour lui une condeſcendance qui m'eſt défendue par le Roi mon maître. S'il m'attaque dans le moment, ou dans un autre temps, je me défends le mieux qu'il m'eſt poſſible : ſi je le tue, le Ciel ne me demande point compte de ſon ſang ; le Prince me pardonne une action forcée & involontaire. Je le répete, ſage & ſavant Abukibak, ceux qui prétendent qu'on ne peut refuſer un rendez-vous, défendent un ſentiment abſurde. Je ſoutiens

que non-ſeulement un Chrétien, mais qu'un homme de ſens ne doit jamais en donner, ni directement, ni indirectement.

Il y a un cas qui paroît aſſez épineux, c'eſt celui, où étant inſulté le premier, on eſt obligé d'aller chercher ſon ennemi. On peut prévenir cet inconvénient. Un homme porte-t-il la main ſur moi, voilà le cas d'une juſte défenſe; je ne me remets point au lendemain à vuider une affaire, qui, étant pour lors innocente, devient criminelle, ſi elle eſt différée. Je venge dans l'inſtant l'outrage qu'on m'a fait, tout concourt pour lors à ma juſtification, la néceſſité de me défendre, la violence du premier mouvement, la vivacité, enfin la foibleſſe humaine, qui ne peut s'élever que juſqu'à un certain point de perfection.

Je pouſſe les choſes plus avant, & je vais juſqu'au dernier point. Si un homme qui a reçu un ſoufflet, n'a pu dans l'inſtant ſe vanger de ſon ennemi, il ne doit pas cependant lui donner aucune aſſignation. A quoi ſert-il qu'il ſe mette dans le cas d'être puni par le Ciel

& par ſon Prince? Il doit l'attaquer, lorſqu'il le rencontre. Cette action alors eſt graciable chez le Souverain, & moins criminelle devant Dieu, parce qu'elle eſt excuſable par tout ce qui favoriſe les fautes qu'on commet dans un premier mouvement.

Examinons à préſent, ſage & ſavant Abukibak, ſi ſur les autres points on a préſcrit des regles plus ſures & plus néceſſaires que ſur celui des duels. La plupart des Théologiens regardent la profeſſion des armes comme un état ſi dangereux, qu'il eſt preſque impoſſible de s'y ſauver. Ils prétendent que les plus vertueux ſe corrompent tôt ou tard par l'exemple, ou par la perſuaſion des autres. Les gens du monde conſiderent au contraire l'état d'un Officier comme le plus noble, le plus diſtingué, & le plus brillant, à peine accordent-ils aux autres quelque eſtime. Il eſt fort commun d'entendre appeller *Pédants* tous les Eccléſiaſtiques, & *Robins* les plus auguſtes Magiſtrats.

Ces deux excès ſont également vicieux. Toutes les profeſſions, utiles à la Société civile, ſont reſpectables. Quant

à celle des armes, lorſqu'on l'embraſſe parce que la naiſſance ou l'inclination nous y portent, elle n'eſt pas plus dangereuſe qu'une autre. *Ce n'eſt pas*, dit un des plus grands génies du quatrieme ſiecle, *l'état des armes qui eſt criminel; c'eſt la maniere de s'y comporter, & le deſſein de piller en l'embraſſant* (1). Un galant homme, qui prend le parti du Service, ſait bien qu'il doit ſe ſouvenir que le *premier devoir d'un Chrétien, dans quelque ſituation qu'il ſoit, eſt d'être vertueux* (2). Il faut être fou, pour ſe perſuader qu'il eſt un état qui diſpenſe de la probité. Quel eſt l'Officier qui veuille faire uſage de ſa raiſon, qui ne connoiſſe que *les talents qu'il a pour ſon métier, la valeur, le courage; l'intrépidité, ſont des dons du Ciel, qu'il ne doit point employer à lui déplaire* (3)? Mais, dira-t-on, on

(1) Non enim militare delictum eſt, ſed propter prædem militare peccatum eſt. *S. Aug. Serm. XIX. de Verbis Domini.*

(2) Apud omnem Chriſtianum prima honeſtatis debet eſſe Militia. *L. Auguſtin.* ibid.

(3) Hoc primum cogita quando armaris ad pugnam, quia virtus tua etiam ipſa corporalis donum Dei eſt. Sic enim cogitabis de dono Dei non facere contra Deum. *S. Auguſt. Epiſt. CCV, ad Bonifacium.*

en voit beaucoup qui ne penſent pas de même ; cela n'influe en rien ſur l'innocence de leur profeſſion. Dans quel état eſt-ce qu'il n'y a pas plus de méchants que de bons ? Soutiendra-t-on qu'on ne ſauroit être Magiſtrat ſans ſe damner, parce qu'il y en a beaucoup plus d'ignorants, de corruptibles & de partials, que d'habiles & d'integres ? Bannira-t-on tous les Evêques & les Prêtres ? établira-t-on le Quakriſme par tout l'univers, parce que dans toutes les communions différentes le nombre des mauvais Eccléſiaſtiques, l'emporte de beaucoup ſur les bons ? Tel eſt le ſort infortuné de l'homme, depuis la chûte du premier pere, il eſt porté plutôt au mal qu'au bien ; quelque état qu'il embraſſe, il y porte le levain du péché. L'Ecriture nous apprend que le nombre des Elus eſt petit. Qu'on ne prenne aucun état, on ne courra pas moins le riſque de ſuccomber aux tentations ; au contraire on y ſera expoſé davantage. Un homme livré à lui-même eſt en proie à l'oiſiveté & à la pareſſe. Plus une profeſſion eſt pénible & fatiguante, plus elle éloigne les occaſions

ſions de pécher ; ainſi, celle d'un Officier a bien ſouvent, & ſur-tout lorſqu'il eſt à l'armée, un avantage conſidérable ſur les autres. Je conviens qu'il n'en eſt pas de même, lorſqu'il eſt en garniſon ; mais quel eſt l'état qui n'emporte pas avec ſoi ſon bien & ſon mal ?

Convenons donc, ſage & ſavant Abukibak, qu'on a peu de raiſon à vouloir rendre le parti des armes dangereux. Il me ſeroit aiſé de prouver que les deux choſes qu'on cite comme des écueils inévitables, doivent naturellement être plus funeſtes aux Eccléſiaſtiques & aux Magiſtrats, qu'aux Militaires. La premiere eſt l'impureté, la ſeconde l'avidité du gain. Quant à l'impureté, je penſe qu'un Prêtre, renfermé dans un Confeſſionnal, écoutant les péchés les plus ſecrets d'une jeune & aimable perſonne, riſque bien plus d'être ému, qu'un Officier qui voit une Dame dans une aſſemblée nombreuſe, ou qu'un Soldat qui apperçoit une ſervante ſur la porte d'un cabaret. Le Confeſſionnal, ſelon moi, eſt l'endroit le plus funeſte à la chaſteté. Il faut avoir reçu du Ciel une grace ſurnatu-

relle, pour éviter du moins les desirs & les pensées criminelles, entendant journellement le récit des actions les plus lascives. Si les femmes ne se confessoient qu'à soixante ans, je comprendrois comment un Prêtre peut toujours être insensible; mais une pénitente de dix-huit est un sujet bien capable de faire naître des tentations.

Quant à l'avidité du gain, & au desir d'amasser des richesses, ce sont des défauts plus à craindre pour les Magistrats, que pour les Militaires. Un Officier trouvera peut-être dans vingt années une occasion de s'enrichir illicitement; encore parmi cent, un seul est-il dans ce cas: mais un Juge peut tous les jours contenter son avarice. Chaque procès qu'il juge, est une attaque que reçoit sa vertu. Combien voit on de Magistrats qui succombent? On pourroit peindre aujourd'hui la Justice avec une bourse, cet attribut lui conviendroit beaucoup mieux qu'un bandeau.

Je suis fermement persuadé, sage & savant Abukibak, que l'état d'un Officier n'a rien de plus dangereux pour le salut, que celui d'un Prêtre & d'un

Juge. On peut réduire ſes principaux devoirs civils à deux points, qui ſont également eſſentiels à tous les honnêtes gens; les bonnes mœurs, & la généroſité. Pour être convaincu de la néceſſité de ces choſes, un Militaire ſenſé doit réfléchir *qu'il eſt honteux qu'un homme, qui ne ſe laiſſe pas vaincre par les armes, ſuccombe ſous le vin & ſous la débauche* (1). Il faut auſſi qu'il profite de l'avis de S. Auguſtin: *C'eſt la néceſſité*, dit ce Pere, *qui nous fait accabler un ennemi qui ſe défend, & non pas le deſir de le tuer. Il eſt auſſi généreux de pardonner à une perſonne vaincue, que courageux d'uſer de force, lorſqu'elle nous réſiſte* (2). Les Loix de l'honneur & de la probité ſont conformes aux ſages conſeils de ce Pere de l'Egliſe. Je te ſalue &c.

[1] Ornet mores tuos pudicitia conjugalis, ornet ſobrietas & frugalitas; valde enim turpe eſt, ut quem non vincit homo, vincat libido, & obruatur vino qui non vincitur ferro. *Sancti Auguſt. Epiſt. CCV. ad Bonifacium.*

[2] Hoſtem pugnantem neceſſitas perimat, non voluntas. Sicut enim rebellanti & reſiſtenti violentia redditur, ita victo vel capto miſericordia jam debetur, maxime in quo pacis perturbatio non timetur. *S. Auguſt. Epiſt. CCV. ad Bonifacium.*

LETTRE CLIII.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

JE comptois, ſage & ſavant Abukibak, après t'avoir appris ce que je penſois ſur les principaux devoirs des Officiers, te faire part des réflexions que je ferois ſur les Sciences auxquelles il conviendroit qu'ils s'appliquaſſent avec aſſiduité. Pendant que j'étois occupé de ce projet, un Officier de mes amis m'en a communiqué pluſieurs qui m'ont paru excellentes. Je t'avoue que je crois n'avoir rien lu de meilleur ſur ce ſujet : je ſuis perſuadé que tu en jugeras de même; & quoique je n'y aie aucune part, tu me ſauras toujours beaucoup de gré de te les avoir fait connoître (1).

[1] " Je ne ſuis pas moins perſuadé que tous les Lecteurs me ſauront le même gré, & qu'ils ne me reprocheront point d'avoir groſſi mon Ouvrage d'une petite Diſſertation, où je n'ai d'autre part que quelques Notes, qu'on verra au bas de la page, & qui ne m'ont pas paru inutiles. Au reſte, je ſouhaite que les Officiers qui liront les ſages conſeils qu'on leur donne ici, puiſſent en

Réflexions ſur les Sciences convenables aux Gens de Guerre.

Si tout le mérite d'un homme de guerre conſiſtoit dans la force, la vigueur, la bravoure, il ne lui faudroit ni ſoins, ni étude pour ſe perfectionner dans ſa profeſſion ; mais comme ces qualités ſont à peine le mérite du ſimple ſoldat, & que l'Officier doit avoir des connoiſſances à proportion des emplois dont il eſt chargé, il ne ſauroit trop s'appliquer à les acquérir, s'il veut remplir tous les devoirs de ſon état.

Je ſuis perſuadé que ce langage paroîtra nouveau à bien des gens, qui, pour avoir une eſpece d'excuſe, plûtôt que pour juſtifier leurs véritables ſentiments, ſoutiennent que le métier de la guerre ne s'apprend que par l'ex-

profiter. Ils verront que l'homme d'eſprit qui cherche à les inſtruire, connoît parfaitement leurs défauts, & qu'il les leur repréſente véritablement tels qu'ils ſont. Ils ſentiront auſſi que ce n'eſt point un pédant qui parle, mais un maître qui poſſede toute la légéreté du courtiſan le plus délié. Il auroit été fâcheux pour tous les gens qui cherchent à s'inſtruire, que ſes réflexions n'euſſent point été imprimées. „

périence ; que celui qui s'y donne, n'a que faire d'étude, ni de ſcience pour s'y perfectionner. Je ne m'amuſerai point à réfuter ce vain raiſonnement, je tâcherai ſeulement d'établir la vérité contraire, (autant que mon ſujet le demande) pour l'inſtruction de ceux qui voudront en profiter.

Si l'Officier ſe conſidere par rapport à la ſociété, ou par rapport au Service, il ſe trouve également dans l'obligation de s'inſtruire dans la connoiſſance du monde, & d'acquérir les lumieres néceſſaires à ſa profeſſion ; rien ne le diſpenſe de ce double engagement.

Le métier des armes en général, eſt honorable à tous ceux qui l'exercent. Des gens nobles par leur naiſſance, ou qui jouiſſent des mêmes privileges, doivent ſoutenir cette idée avantageuſe, par leurs manieres & par leur conduite. Rien n'eſt moins excuſable dans un Officier, que de vivre ſans principes. La groſſiéreté & l'impoliteſſe ſont les ſuites de l'ignorance : il doit travailler à s'en défaire, & s'appliquer à des études qui puiſſent orner ſon eſ-

prit en adouciſſant ſes mœurs, & pour ne pas ſe livrer à quelque Science bizarre qui lui gâteroit le goût, plutôt que de le former, il n'a qu'à prendre le conſeil de quelque ami éclairé ſur le choix qui lui convient, & ſur-tout ſe faire un plan exact de l'ordre qu'il doit tenir, des choſes qu'il veut apprendre, & ne jamais s'en écarter, ſe contenter de peu à la fois, mais comprendre ce peu avec netteté. L'envie de tout embraſſer, que l'impatience fait naître, eſt une marque de pareſſe, ou de légéreté d'eſprit.

Les éléments ſont toujours difficiles & peu amuſants; cependant ceux qui ont du génie pour les Sciences, ne laiſſent pas d'y entrevoir des beautés, qui commencent à les ſatisfaire. Une ſeule choſe que l'on entend bien, facilite l'intelligence des autres. Une connoiſſance exacte de la Géographie, par exemple, nous met au fait de tout ce qui ſe paſſe dans le monde; la ſituation des Etats nous donne une idée de leurs différents intérêts; une négociation, un mouvement de troupes, la moindre démarche d'un Prince nous

fait juger de ſes vues, & nous avons le plaiſir de démêler par nous-mêmes des choſes qui intéreſſent : au lieu qu'une connoiſſance ſuperficielle jette notre eſprit dans la confuſion, & fait connoître notre foible, lors même que nous cherchons à le couvrir. C'eſt la maniere ordinaire de ceux qui ont de ces ſortes de connoiſſances ſans principes, de vouloir paſſer pour Savants ; le peu qu'ils ſavent, leur fait appercevoir le vuide qui reſte encore dans leur eſprit, & les ſoins qu'ils prennent de le cacher, les jettent quelquefois dans des bévues qui les dévoilent abſolument. On paſſe volontiers ſous ſilence une ignorance modeſte ; mais on ne pardonne pas une fauſſe érudition qui ſe pare de ſuffiſance.

J'ai connu dans une Cour étrangere un Miniſtre étranger, à qui je donne ici place, parce qu'il étoit Officier. Il ſe piquoit de paſſer pour ſavant en Aſtronomie ; il le fit même croire pendant un temps, à la faveur de quelques termes de l'Art, juſqu'à ce qu'il eût une fois le malheur de ſoutenir qu'une étoile du Cancer, qui pour lors paroiſ-

ſoit à l'horizon ſur le minuit, étoit celle de Vénus. Cette déciſion gâta tout, & fit qu'on le crut peut-être plus ignorant qu'il n'étoit.

Ceux qui ont l'entêtement de vouloir paſſer pour Savants, feroient bien mieux de s'appliquer à le devenir; ils y parviendroient par l'étude avec moins de peine, qu'ils n'en prennent pour donner le change; il y a peu de prudence à s'agiter ſi mal à propos.

Un Officier qui néglige de s'inſtruire, donne mauvaiſe opinion de lui, & fait juger qu'il doit avoir un grand fond de nonchalance, ou beaucoup de ſtupidité. Ce n'eſt pas qu'il lui manque du temps, & ſur-tout depuis que dure la paix; il ſe trouve le plus ſouvent déſœuvré du matin au ſoir, & ſi la chaſſe, le jeu, ou la débauche ne l'occupent, il ne ſait que devenir (1). Il s'ennuie continuellement, & ennuie par conſéquent ceux qui tombent ſous ſa main. Eſt-ce donc un travail ſi pénible que de donner à l'étude deux ou

[1] L'Auteur de ces Réflexions auroit dû mettre les Cafés & les cabarets parmi les occupations des Officiers : elles ne ſont pas les moins nuiſibles & les moins dangereuſes.

trois heures par jour ? Outre l'ennui & l'oiſiveté qu'il éviteroit, il pourroit acquérir des connoiſſances néceſſaires à ſa profeſſion, & utiles au commerce de la vie. Il apprendroit à parler d'autres choſes que des chevaux (1), & de leurs maladies dégoûtantes, que de remontes, de recrues & d'habillements. Ces ſortes de détails qui n'intéreſſent perſonne, doivent reſter dans le Service; c'eſt une indiſcrétion que de les porter plus loin.

Rien n'eſt plus agréable que la converſation d'un Officier qui a du monde, du ſavoir & de l'eſprit; il répand ſur ſon entretien ce dégagement, & cette noble aſſurance qu'inſpire le métier des armes. Il ſemble que les autres profeſſions donnent un air plus contraint; cette même aſſurance devient effronterie ou ruſticité, ſi le diſcernement

[1] L'Officier de Cavalerie eſt ici en général fort bien dépeint; celui d'Infanterie ne l'eſt pas moins naturellement. Il n'eſt aucun milieu dans les converſations des repas : ou l'on y médit de quelques femmes, ou l'on y parle du détail du Service. Dans les auberges des Officiers de Cavalerie, les chevaux reviennent régulièrement ſoir & matin; & dans celles des Officiers d'Infanterie, les recrues, les habillements ont le même ſort.

ne la conduit, comme il arrive à quelques indiſcrets, qui ſe ſaiſiſſent d'une converſation, & ſe font écouter malgré qu'on en ait, par le ton de leur voix, qui marque la rudeſſe de leur eſprit, autant que la force de leurs poulmons.

Un Officier général qui ſervoit en Allemagne, entra un jour dans une ſalle. Pluſieurs perſonnes regardoient le plan de Veniſe, il s'approcha d'un air délibéré, ſe fit faire place juſqu'à la table, autour de laquelle on étoit: *Qu'eſt-ce que c'eſt*, dit-il, *cètte grande ville de Veniſe*? Et après avoir conſidéré quelque temps, comme un homme qui cherche des yeux: *Et bien*, ajouta-t il, *où eſt donc le Carnaval* (1)?

[1] J'ai entendu quelque choſe d'auſſi abſurde que la demande de cet Officier général. Nous diſputions pluſieurs Officiers ſur l'invention qui marquoit le plus la pénétration, la ſagacité de l'eſprit humain. Les uns prétendoient que c'étoit l'Imprimerie, les autres la Peinture, &c. Notre Lieutenant-Colonel, prenant la parole, dit gravement: *L'invention la plus ſubtile, & qui prouve le mieux l'étendue de l'eſprit humain, c'eſt l'art de faire des ſauciſſes*. Ne falloit-il pas bien du génie pour aller s'aviſer de hacher de la viande, de ſouffler dans un boyau, & en pouſſant avec les doigts cette viande dans le boyau, produire un des plus ex-

On a peine à ſe perſuader que des gens qui rempliſſent des emplois conſidérables, puiſſent porter l'ignorance juſqu'à confondre un temps de l'année avec un bâtiment, ou une place publique ; cependant l'expérience nous empêche d'en douter. Nous avons vu faire des queſtions auſſi extraordinaires, & c'eſt un défaut conſidérable dont il importe de ſe corriger, en tâchant d'acquérir les premieres notions des choſes les plus générales par quelque lecture utile qui apprendroit au moins à s'énoncer d'une maniere à ſe faire entendre. Il eſt indécent à un Officier de parler en mauvais termes comme le bas peuple, ou d'écrire comme un ſoldat, ſans ſtyle & ſans orthographe.

Il y a quelques années qu'on vouloit établir en France une Académie militaire qui ne s'eſt pas ſoutenue : il ſeroit à ſouhaiter qu'un pareil établiſ-

cellents mêts ? Bien des gens qui liront cette Note, auront connu l'Officier dont je parle ; il eſt mort peu de mois après la priſe de Philisbourg. Il étoit à la tête d'un Régiment, où il y avoit pluſieurs Officiers qui penſoient d'une maniere bien différente de la ſienne.

sement pût subsister. Je suis persuadé qu'il seroit très-utile, & contribueroit beaucoup à polir les Officiers, pourvu qu'on en bannît tout le romanesque, & qu'on n'y reçût que des gens de guerre d'un savoir aisé & compatible avec la politesse & la valeur.

Quelques ignorants prétendent que les Belles-Lettres amolissent le courage, parce qu'ils ne connoissent d'autre valeur qu'une férocité aveugle qui agit sans discernement, & ne considerent la science que dans certains Savants, peu propres aux expéditions militaires. Pour en juger plus sainement, il faut suivre d'autres principes.

L'assurance tranquille au milieu des dangers, qui fait la véritable valeur, tire son fond du naturel, & sa perfection de l'art. C'est une qualité que l'on ne sauroit acquérir; mais qui peut se perfectionner par nos soins. La prudence qui doit lui servir de regle, est une suite de notre application à démêler les événements, & à juger de leurs conséquences; de sorte que la science doit être regardée comme le véritable guide de la valeur. Un homme brave qui ne sait rien, est

ſieges & pluſieurs batailles, & qui s'eſt bien imprimé les remarques qu'un habile homme aura faites ſur ces ſieges, peut dans la premiere action où il ſe trouve, ſe faire une idée juſte des divers faits qu'il a trouvés dans les hiſtoires; au lieu que s'il néglige la lecture, les idées de ce qu'il voit ne paſſent pas plus avant. S'il s'imagine d'autres actions, elles ſont toutes reſſem-

le portoit avec lui dans toutes ſes expéditions militaires, il ſe ſervoit d'une verſion Françoiſe; c'eſt Voſſius qui m'apprend ces particularités *Imperator Carolus V. eum* (Thucydidem) *in expeditionibus, ſed Gallice redditum, ſemper circumgeſtaſſe ſecum dicitur.* G. J. Voſſius de Hiſtoricis Græcis. *Lib. I. Cap. IV.*

Le grand Prince de Condé ne s'étoit pas moins ſervi avantageuſement des Commentaires de Jules-Céſar. On prétend qu'à force de les avoir lus, il les ſavoit preſque par cœur, auſſi avouoit-il ſouvent qu'il leur étoit redevable de pluſieurs choſes dont ils lui avoient donné la premiere idée.

Le Maréchal de Villars faiſoit un cas infini du même Livre. Il diſoit que les ſimples Officiers, ainſi que les Généraux, y trouvoient également de quoi profiter. La vénération que les grands hommes ont eue pour certains Auteurs, devroit bien faire connoître aux militaires combien la lecture leur eſt néceſſaire, & les déſabuſer du préjugé où ſont la plupart que l'expérience tient lieu d'étude. Peut-on douter que Charles-Quint, le grand Prince de Condé, & le Maréchal de Villars n'euſſent tous les avantages que donne l'expérience? Cependant ils empruntoient avec ſoin les ſecours de la lecture.

blantes

blantes à celles qu'il a vues, ou bien les circonſtances qu'il y ajoute ſont chimériques.

Nous avons un Livre ſur la guerre, dont on ne ſauroit trop recommander la lecture aux gens de cette profeſſion ; c'eſt celui du Chevalier Folard, qui a raſſemblé dans ſes Commentaires ſur Polybe tout ce qu'il y a de plus important & de plus inſtructif pour les Officiers. Je ſais que quantité de perſonnes l'ont critiqué, mais leurs objections ſont ſi foibles, qu'elles tombent d'elles-mêmes. On n'a que faire de leurs déciſions pour juger de l'ouvrage, & leur mauvaiſe humeur, ou leur jalouſie, n'empêche pas qu'il ne ſoit excellent. On y voit par-tout une connoiſſance exacte des principes de la guerre, une application juſte & naturelle de ces principes aux divers événements qui peuvent arriver ; d'où l'Auteur tire des préceptes que l'on ne ſauroit trop retenir. Comme je ne me flatte pas que mon jugement ſoit d'un aſſez grand poids, j'y joins celui d'un Officier général au ſervice de Dannemarck, auſſi recommandable par ſes ſervices que par

ſon mérite & par ſon ſavoir. Voici la Lettre qu'il m'a écrite ſur ce ſujet. *Vous ne ſauriez croire la ſatisfaction que me donne la lecture du Chevalier Folard. Je m'étonne qu'un Officier* (1) *de ce mé-*

[1] " Si le mérite du Chevalier Folard n'a pas été récompenſé, ce ſont les folies dans leſquelles il a donné, qui en partie en ont été cauſe. On pourra juger de l'état où ſe trouve aujourd'hui cet Officier, par ce qu'en dit un Auteur qui l'a connu particuliérement. Je crois faire plaiſir à mes Lecteurs, en ne leur abrégeant point ce qu'il raconte du fanatiſme de cet ingénieux Auteur; cela ſervira à montrer dans quels travers les gens qui ont le plus de génie, donnent quelquefois ,,. Quand j'ouis parler des Convulſionnaires .... je n'y fis pas grande attention. Je me contentai d'admirer l'adreſſe des chefs de parti, & de plaindre le peuple qui en eſt facilement la dupe; mais quand on me parla du Chevalier *Folard*, que l'on m'aſſura être lui-même Convulſionnaire, je vous avouerai franchement, Monſieur, que je crus que l'on en impoſoit au docte Commentateur de Polybe. Je voulus moi même voir ce grand homme pour déſabuſer ceux qui me l'avoient préſenté ſous une face ridicule; je fus pour cet effet à la rue Dagueſſeau, au Fauxbourg S. Honoré. Mais quelle fut ma ſurpriſe, quand au lieu de voir un homme d'eſprit, un homme raiſonnable, je trouvai dans ce fameux Chevalier les foibleſſes d'une femmelette & les abſences d'un vieillard, tombé en enfance, dans un corps uſé par les fatigues de la guerre. Un de mes amis m'y introduiſit, en lui portant les *Gémiſſements du Port-Royal*, imprimés en 1714 qu'il cherchoit depuis long temps. Quelque grande que ſoit la vertu prophétique des Convulſionnaires, le Chevalier Folard ne me crut point Proteſtant, encore moins Miniſtre; il me prit bonnement pour un zélé par-

rite ne ſoit pas mieux récompenſé, & qu'on ait permis qu'il ait communiqué

tiſan du parti. *Quantum mutatus ab illis!* Il commença d'abord par nous dire, en jettant les yeux ſur le Livre dont je viens de parler, qu'avant que Dieu lui eût ouvert les yeux, il avoit eu ce Livre & en avoit fait préſent à un de ſes amis. Le ſouvenir de cet Ouvrage, le plaiſir qu'il avoit de le tenir entre ſes mains, l'eſpérance qu'il avoit d'y trouver de quoi ſe confirmer dans le fanatiſme, tout cela l'émeut, le touche, & grave ſur ſon viſage un air d'héraclitiſme, à la vue duquel il eſt comme impoſſible de ne pas faire le Démocrite. Je vous avouerai, Monſieur, que je riois de bon cœur ſous cape. Ce fameux Convulſionnaire nous parla d'un homme de diſtinction, qui lit diſtinctement un Livre en faiſant la pirouette, & cela pendant une heure. Et c'eſt là pour le Chevalier un événement diſtingué, le doigt de Dieu y paroît d'une maniere viſible. Quoi! les enfants deviennent Convulſionnaires, & le nombre en eſt grand! Un enfant de trois ans embraſſe le Chevalier, l'appelle parrein à la premiere vue, ajoute que le Chevalier eſt en grace devant Dieu. Un autre enfant de quatre ans voit un Crucifix à l'oppoſite d'un portrait de *Janſénius*, & cet enfant, montrant avec le doigt ce portrait, dit: *Voilà deux bons amis*, tombe auſſitôt en convulſions, & excite une Dame & le Chevalier à tomber. Ce ſont-là comme autant de miracles parlants, qui animent tellement notre dévot Chevalier, pour ne pas dire plus, que j'avois lieu de craindre de devenir le témoin d'une ſcene tragique... Il fait profeſſion d'une ſainteté auſtere, les péchés véniels ſont même pour lui des écueils qu'il évite, & à l'approche deſquels ce fanatique Officier friſſonne & frémit.... Ce Chevalier ne parle plus de Littérature, ſon unique occupation eſt de prier, de lire des Livres de piété, de fréquenter les maiſons des Convulſionnaires, & d'aller à la piſte des

ſes grandes lumieres à toute l'Europe; quiconque ſuivra ſa méthode, battra

prodiges .... Voici ce qui m'a été communiqué par une perſonne qui a aſſiſté pluſieurs fois à ces accès convulſifs... Le Chevalier Folard qui prie ſans ceſſe, récite par conſéquent les Vêpres chaque jour. Quand il eſt au cantique des Vêpres, c'eſt-à-dire au *Magnificat*, il ne peut jamais le commencer, les convulſions le prennent auſſi-tôt. Tout d'un coup il ſe laiſſe tomber, étend ſes bras en croix ſur le carreau. Là il reſte comme immobile; enſuite il chante, & c'eſt ce qu'il fait fort fréquemment. C'eſt une pſalmodie qui n'eſt point aiſée à définir: s'il prie, c'eſt en chantant: ſi l'on ſe recommende à ſes prieres, auſſi-tôt il ſe met à chanter. D'autre fois il pleure: après avoir pleuré, il ſe met tout-à-coup à parler par monoſyllabes; c'eſt un vrai baragouin où perſonne n'entend goute. Quelques-uns diſent qu'il parle la Langue Eſclavone dans ces moments; mais je crois que perſonne n'y entend rien. Il ſort quelquefois de ſon oreille un ſon qui ſe fait entendre des quatre coins de la chambre; ce fait paroît tout-à-fait ſingulier. Une autre fois, on le verra placé ſur un fauteuil, ſes pieds ſimplement accrochés par un des bras du fauteuil, pendant que tout le reſte du corps eſt dans un mouvement fort rapide. Il fait aller ſon corps comme une carpe qui ſaute; cela paroît bien fort & bien ſurprenant dans un homme âgé, infirme & couvert de bleſſures. Il bat des mains; quand il ouvre les yeux, il déclare qu'il n'y voit pas, qu'il eſt dans les ténebres: mais quand il les ferme, il dit qu'il ſe trouve dans une lumiere éclatante, & on le voit treſſaillir de joie, tant il eſt content. Quand les Dames ſe recommandent à ſes prieres, il prend le bout de leur robe, & s'en frotte par-deſſus ſon habit le tour du cœur. Quand ce ſont des Eccléſiaſtiques, il prend le bout de leur ſoutane, & il s'en frotte le cœur pareillement; mais

certainement (à forces égales) tout ennemi qui s'en tiendra à la maniere, à préſent reçue; & ſoyez sûr que quelqu'un la ſaiſira, & qu'il en fera merveilles, s'il ſait s'en ſervir en habile Général, &c.

Si ce témoignage ne ſuffiſoit pas, je pourrois citer le Roi de Pologne & le Prince Ragoski, ils ont écrit au Che-

par-deſſous la veſte : il s'en frotte auſſi les oreilles & d'autres endroits du corps. Il faut remarquer que tout cela ſe paſſe ſans connoiſſance de ſa part, ſans voir ni entendre. Il s'attache comme une corde au cou ; & après avoir fait ſemblant de ſe ſecouer il devient comme immobile. Il chante beaucoup, il arrive même ſouvent qu'il chante une grande partie de la nuit. Sur la fin de ſa convulſion il chante, & dit en finiſſant. *Il me ſemble que je chante.* C'eſt alors qu'il revient à lui-même, & que les convulſions finiſſent. On dit de lui [mais c'eſt ce que je n'ai point vu] qu'il ne peut pas entrer dans l'Egliſe de la Magdelaine ſa Paroiſſe ; ſi-tôt qu'il s'approche de la porte, il ſe ſent repouſſé par une main inviſible. D'autres m'ont dit qu'il s'imagine voir un ſpectre qui ſe préſente à lui, & qui le fait reculer. *Hiſtoire d'un Voyage Littéraire, fait en 1733. en France, en Angleterre & en Hollande &c.* p. 138. ſeconde Edit. *A la Haye, chez* Adrien Moetjens.

" Un exemple auſſi frappant & auſſi triſte que celui du Chevalier Folard, doit ſervir à garantir tous les hommes, & ſur-tout les Militaires, de s'abandonner à des accès d'une dévotion mal entendue. Le fanatiſme fait ordinairement la bigoterie ; un Officier qui ſe mêle des diſputes Théologiques, riſe à la folie la plus dangereuſe. "

valier Folard, pour lui donner des marques du cas qu'ils font de ſon ſavoir. A qui nous en tiendrons nous? A des Rois, des Princes & des Généraux qui ont fait la guerre toute leur vie, ou à des gens qui n'entendent rien à cette matiere, ou qui n'ont jamais rien vu? Cette diſgreſſion n'eſt pas étrangere à mon ſujet, puiſqu'il s'agit des ſciences convenables aux Officiers. Je ne ſaurois mieux faire que de leur inſpirer du goût pour un ouvrage qui peut leur donner de grandes lumieres.

On ne ſauroit apporter trop de ſoins à déſabuſer les jeunes Officiers des préventions où les jettent les ignorants. Les mauvais principes leur gâtent l'eſprit, & font ſur eux des impreſſions qu'il eſt difficile d'effacer. Ils ſe perſuadent volontiers que l'expérience ſuffit au métier des armes, parce qu'ils ſont charmés de trouver un prétexte à leur ignorance; mais en ce cas-là comment peuvent-ils ſe flatter de mériter la préférence ſur un ſimple ſoldat qui a toujours plus d'expérience qu'eux, & quelquefois plus de genie (1) pour la guerre;

[1] Les Officiers peuvent ſe convaincre par eux-

ce qui paroît aux ſoins que quelques-uns prennent de s'inſtruire? (preuve aſſurée de leur talents) : au lieu que cette répugnance invincible pour l'application à l'étude, eſt toujours la marque d'un eſprit médiocre, ou d'un mauvais naturel. Je demanderois volontiers à ces jeunes gens, s'ils ont la même vertu que ces Chevaliers errants, qui pourroient eux ſeuls mettre en déroute une grande armée? A ce compte, il n'eſt aucun Prince qui ne leur confie la ſienne; mais s'ils n'ont que la valeur & la force d'un homme ordinaire, je ne vois rien qui les mette au-deſſous du mouſquet. Leur naiſſance, s'ils en ont, n'eſt rien ſans le mérite. Ignorent-ils qu'on ne fait cas de la Nobleſſe que parce qu'on lui ſuppoſe plus de penchant aux bonnes choſes, plus d'émulation, & plus d'attachement à ſes devoirs, & qu'un Gentilhomme, qui ne ſe diſtin-

mêmes qu'il y a pluſieurs ſoldats plus attachés à s'inſtruire de leur métier, qu'ils ne le ſont eux-mêmes. Il y a des Régiments, où le ſoldat en général ſe fait un véritable plaiſir d'apprendre ſon métier. Les Officiers ne ſauroient trop ſe donner des ſoins pour perpétuer dans un Corps ce louable deſir de s'inſtruire.

gue pas par ces ces bons endroits, eſt un ſujet très-peu eſtimable ?

Un Officier raiſonnable doit laiſſer aux ignorants un nombre de ſottes & fades préventions, & s'appliquer à tout ce qui peut le conduire à la perfection de ſon état; ne négliger aucune des inſtructions qu'il peut tirer des Auteurs militaires ; les comparer avec l'expérience qu'il peut avoir, & s'en faire un fond pour l'ávenir ; y ajouter toutes les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires, comme celles de la Géométrie & de la Fortification, dont il ne peut ſe paſſer, s'il veut ſe diſtinguer du commun. Il eſt honteux de tout attendre des autres dans l'exercice de ſon emploi, & de ne ſavoir ſe déterminer à rien, lorſqu'on ſe trouve à une tranchée, à une attaque d'un poſte, ou à faire un logement.

Les Officiers chez les Romains, avoient tous une connoiſſance à peu près exacte de l'attaque & de la défenſe des places, & n'avoient beſoin de conſulter perſonne ſur leurs projets. Les choſes vont autrement parmi nous ; la plupart des gens de guerre ignorent cette

cette partie eſſentielle à leur profeſſion. On a fait des Corps ſéparés pour le génie & pour l'artillerie; ceux qui entrent dans ces Corps, ſe chargent du ſoin d'étudier pour les autres. Il y a parmi eux des Officiers très-habiles, & ce n'eſt pas ſans peine qu'ils parviennent à le devenir. Les profeſſions demandent une application & une étude, à laquelle peu de gens s'aſſujettiſſent. Méchanique, Hydraulique, Géométrie, &c. la plus grande partie de la Phyſique, l'Architecture & les diverſes contractions, il n'eſt pas impoſſible de trouver toutes ces connoiſſances raſſemblées en un ſeul homme, parce qu'elles s'entr'aident les unes les autres, & ſe prêtent des lumieres réciproques; ce qui n'empêche pourtant pas qu'elles ne ſoient très-difficiles à acquérir. Un Officier qui les poſſede toutes, & qui joint à cela la valeur & le ſang froid néceſſaires dans l'occaſion, eſt un ſujet bien rare & bien eſtimable.

Les Officiers en Allemagne & dans le Nord ſavent preſque tous le Droit, parce que leurs différents ſe terminent par cette voie. Il y a dans chaque Ré-

giment un Auditeur, qui fait l'office d'Avocat & de Greffier. J'ai remarqué que cette méthode a répandu dans ces troupes un eſprit de chicane, qu'on ne voit point parmi les nôtres (1). Il ne convient pas à des gens de guerre d'employer leur temps à chercher des ſubtilités & des détours. Qu'ils ſachent le droit, à la bonne heure; mais qu'ils ne le détournent point à cet uſage dangereux; qu'ils s'attachent à ſe rendre officieux & ſinceres, & à connoître l'équité pour en faire l'unique regle de leur conduite. C'eſt cette vertu aimable qui doit être l'objet principal des études d'un Officier; elle eſt le fruit & la récompenſe du véritable ſavoir, & fuit l'ignorance farouche qui la méconnoît. La valeur qu'elle adoucit, emprunte d'elle tout ſon luſtre, & la Société dont elle affermit les liens, en reçoit tous ſes agréments. Elle ſeule peut donner une idée juſte de cette véritable gloire,

[1] Si c'eſt un défaut pour un Officier que de vuider par la voie de la chicane les plus légers démêlés qu'il peut avoir, celui de les terminer par le duel, n'eſt pas moins conſidérable. Il faudroit, s'il étoit poſſible, un juſte milieu entre l'uſage des François & celui des Allemands.

qui dans les grands hommes eſt la ſource des belles actions.

LETTRE CLIV.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

IL y a quelque temps, ſage & ſavant Abukibak, que je te parlai d'un excellent Ouvrage, dont la lecture m'avoit paru très-inſtructive. Il vient d'en paroître un autre depuis peu, qui me ſemble encore plus utile & plus néceſſaire. Il eſt intitulé: *Défenſe de la Religion, tant naturelle que révélée, contre les Infideles & les Incrédules, extraite des Ecrits publiés pour la fondation de M.* BOYLE, *par les plus habiles Gens d'Angleterre, & traduite de l'Anglois de M.* GILBERT BRUNET.

Avant de te donner une idée générale de ce Livre, il eſt néceſſaire, ſage Abukibak, que je te diſe un mot de cette Fondation de M. Boyle, dont il eſt parlé dans le titre. Voici ce que nous apprend le Traducteur. " M. „ BOYLE, dit-il (1), un des hommes

(1) Avertiſſement, *pag. vij.*

„ de ſon temps qui ſe mit à la breche
„ avec le plus d'ardeur (*il veut parler*
„ *de l'irréligion*) ne borna pas ſon
„ zele au court eſpace de ſa vie, &
„ trouva le moyen de combattre, mê-
„ me après ſa mort, pour une cauſe à
„ laquelle il prenoit le plus tendre in-
„ térêt. Par ſon teſtament il légua une
„ ſomme annuelle de 50 livres ſterling,
„ pour fixer, diſoit-il, un honoraire
„ qui ſeroit donné tous lès ans à tous
„ les Théologiens ou Prédicateurs qui
„ ſeroient obligés de remplir les de-
„ voirs ſuivants: 1. De prêcher huit
„ Sermons dans le cours d'une année,
„ afin de prouver la Religion Chrétien-
„ ne contre ceux, qui de notoriété ſont
„ Infideles, tels que les Athées, les
„ Déiſtes, les Payens, les Juifs & les
„ Mahométans, ſans deſcendre à au-
„ cune des controverſes qu'il y a entre
„ les Chrétiens eux-mêmes, ces Ser-
„ mons devant être faits en public, le
„ premier Lundi des mois de *Janvier*,
„ de *Février*, de *Mars*, d'*Avril*, de
„ *Septembre*, d'*Octobre* & de *Novem-*
„ *bre*, en telle Egliſe que les Exécu-
„ teurs teſtamentaires nommeroient

„ de temps à autre. 2. D'accorder leurs
„ ſecours à toutes les Sociétés qui au-
„ roient pour but d'étendre la Reli-
„ gion Chrétienne, & d'appuyer tou-
„ tes les entrepriſes de cette nature : &
„ 3. De ſe prêter au ſoin de lever les
„ ſcrupules réels, que qui que ce ſoit
„ pût ſe faire ſur ces ſujets, & de ré-
„ pondre aux objections nouvelles, de
„ même qu'aux difficultés qui ſurvien-
„ dront, & auxquelles on n'a pas en-
„ core donné de bonnes réponſes. „

On ne ſauroit aſſez louer, ſavant Abukibak, l'utile & ſage fondation de M. Boyle. Ce grand homme, après avoir rendu aux hommes de ſon temps le ſervice le plus eſſentiel, en portant les coups les plus ſenſibles à l'Athéïſme, monſtre affreux né de l'irréligion, fortifié par la débauche, & ſoutenu par l'aveuglement de quelques Savants inſenſés, qui, abuſant de leurs foibles lumieres, ne s'en ſont ſervis que pour ſe précipiter dans les ténebres les plus profondes; M. Boyle, dis-je, après avoir ébranlé juſques dans ſes fondements l'édifice qu'élevoit l'eſprit de perverſion & de vertige, a chargé des perſonnes,

dont il connoiſſoit le zele, de le renverſer entiérement. Il n'a pas voulu que ſon Ouvrage reſtât imparfait, il a connu combien il étoit à craindre que dans les ſuites l'Athéïſme ne vînt à prendre de nouvelles forces, & ne ſe relevât après avoir été terraſſé. L'irréligion doit être regardée comme une hydre, dont les têtes multiplient ſans ceſſe; il faut la détruire, la faire périr entiérement: s'il en reſte la moindre trace, il eſt à craindre qu'elle ne regagne bientôt ce qu'elle a perdu. Tel eſt le malheur de la plupart des hommes, il ſemble qu'ils ne ſe ſervent de leur raiſon, de leur eſprit, de leurs connoiſſances, que pour en abuſer. Veut-on les inſtruire, leur montrer la vérité, on a bien de la peine à y réuſſir. Tente-t-on de les ſéduire, de les tromper, de les abuſer, on rencontre mille facilités. Locke a fait avec aſſez de peine un petit nombre de diſciples. Spinoſa trouva le ſecret de faire goûter ſon abſurde & criminel ſyſtême à beaucoup de gens. Il fit recevoir comme des démonſtrations, les raiſonnements les plus faux, & j'oſe dire ſouvent les plus ridicules. Quel

mal ſes opinions n'ont-elles pas cauſé en Europe? L'Athéïſme y auroit fait ſans doute des progrès encore plus conſidérables, ſi le Ciel, touché du malheur & de l'aveuglement des hommes, n'avoit produit, pour les défendre de l'erreur, & pour les en retirer, des perſonnages illuſtres, tels que Boyle, Bentley, Kidder, Williams, Gaſtrell, &c. & pluſieurs autres, qui ont ſecondé le zele de leur Chef par les excellents Ecrits qui compoſent le Livre dont je te parle. Le Traducteur François mérite auſſi de grands éloges, il a donné à la France un préſervatif excellent contre le venin de l'Athéïſme & de l'irréligion. Sa Traduction, en conſervant toute la force de l'Original, offre très-ſouvent aux Lecteurs les choſes d'une maniere beaucoup plus ſimple, plus claire, & plus nette qu'elles ne ſont expliquées dans le Texte. Il falloit un auſſi grand homme que l'eſt ce Traducteur, pour qu'un Ouvrage auſſi philoſophique, quelquefois auſſi abſtrait, pût être mis, comme il l'eſt à la portée de tout le monde, ſans rien perdre du côté du raiſonnement, & gagner beau-

coup cependant du côté de la délicateſſe, de la préciſion & de l'arrangement des matieres.

Actuellement que tu connois, ſage & ſavant Abukibak, ce qui a donné lieu à la compoſition de ce Livre, je vais tâcher de t'en donner une idée la plus juſte qu'il me ſera poſſible. Il contiendra ſix volumes : le premier eſt le ſeul qui ait encore paru, il renferme la *Réfutation de l'Athéïſme*, par le Docteur BENTLEY; *la démonſtration du Meſſie*, par l'Evêque de KIDDER; *l'idée générale de la Révélation* par l'Evêque WILLIAMS, & la *Certitude & la néceſſité d'une Religion*, par l'Evêque GASTRELL. Ces quatre Pieces ſont d'une beauté raviſſante; la force du raiſonnement y brille par-tout. L'étendue de nos Lettres ne me permettant pas d'entrer dans un détail de toutes les choſes excellentes qu'elles contiennent, je me bornerai à rapporter deux morceaux, qui, entre pluſieurs autres, m'ont paru mériter d'être conſidérés comme des Chefs-d'œuvre. Le premier regarde la néceſſité d'un Etre intelligent, qui a donné à l'Univers ſa

forme & ſon arrangement; le ſecond eſt une réponſe excellente à toutes les foibles objections que font les Athées ſur les défauts qu'ils croient appercevoir dans la conſtruction du monde. Ce dernier fera le ſujet d'une autre Lettre, le premier étant plus que ſuffiſant pour remplir l'eſpace qui me reſte.

" Il n'étoit pas poſſible que par le mouvement commun, les particules de la matiere, diſperſées dans le Chaos, ſe joigniſſent pour former des corps d'une conſidérable groſſeur. Quand on conſidere la diſproportion immenſe du vuide dans ce Chaos, à la petiteſſe des atomes qui y étoient répandus, on ne conçoit pas que ces atomes aient pu s'entaſſer ſi près, & ſe reſſerrer ſi fort les uns ſur les autres. On juge au contraire que lorſqu'ils vinrent à ſe choquer, ce choc les dut faire rebondir, ou que s'ils s'attacherent, un ſecond choc les dut ſéparer, & qu'ainſi jamais il ne s'en put accrocher un nombre aſſez grand pour former des maſſes comme des planetes; que ces chocs même durent arriver rarement, rarement dans la nature des choſes, & plus encore, ſi l'on penſe à

l'incroyable quantité d'atomes dont l'aſſemblage étoit néceſſaire. ,,

" Que ſi l'Athée, ſentant cette difficulté, ſe retranche à dire que ce qui ne ſeroit pas poſſible dans un nombre fixe & donné de tentatives, le peut être dans une ſucceſſion infinie de tentatives ſemblables; la réponſe eſt aiſée. L'improbabilté d'une rencontre accidentelle n'eſt jamais diminuée par la réitération des eſſais : & c'eſt toujours également en vain que l'on s'attend à les voir réuſſir, fuſſent-ils réitérés dans une durée éternelle. Mais après tout, quand il ſeroit poſſible que les atomes flottants dans le Chaos, vinſſent enfin à bout par le concours de former des corps d'une auſſi prodigieuſe grandeur que les planetes, il ſeroit toujours impoſſible que ces planetes acquiſſent les révolutions qu'elles font autour du Soleil. Ne parlons ici que de la terre. Sa révolution eſt d'une année ; & quel en eſt le principe, ſi la terre elle-même ne doit ſon origine qu'au concours des atomes ? Cette révolution annuelle doit réſulter, ou des divers mouvements de toutes les particules qui forment ce Globe,

ou de quelque nouvelle impulsion qui vint du dehors après qu'il eut été formé. „

" Ce ne peut être le premier, parce que les particules qui formerent la terre, s'étant rassemblées de tous les points à son centre, elles doivent l'avoir mise dans un parfait équilibre; ou que, si elles y conservent encore quelque mouvement, ce dut être trop peu de chose pour communiquer au corps un mouvement si rapide. „

" Ce ne peut être non plus le dernier, à moins que l'on ne suppose la terre environnée d'une matiere éthérée, qui est emportée comme un tourbillon, autour du Soleil. Or, cette supposition est détruite parce que nous avons établi ci-dessus, que les espaces de l'éther doivent être regardés comme un vuide parfait. Ajoutez à ceci ce que l'on observe du mouvement des cometes. Ces cometes ne nous sont visibles, que lorsqu'elles sont dans la région des planetes; cependant on remarque que les mouvements des premieres sont quelquefois dans un cours contraire à ceux des dernieres, & quelquefois les croisent, ou

les coupent obliquement ; ce qui ne pourroit être, ſi les régions de l'éther n'étoient pas vuides, & par conſéquent telles qu'il n'y ait rien qui aide, ou réſiſte aux révolutions des planetes. „

" Dira-t-on que dans le chaos même il ſe forma des tourbillons qui produiſirent ces planetes, & qui enſuite les firent tourner ? mais cela ſe peut encore moins que le reſte, parce que la matiere inanimée ſe meut toujours en ligne directe, à moins qu'elle n'en ſoit détournée par quelque impulſion du dehors, ou par un principe intrinſeque de gravité. La choſe eſt ſi vraie, que tous les corps qui ſe meuvent en cercle, s'efforcent continuellement de reprendre la ligne directe, & ne manquent point de le faire, s'il n'y a quelque matiere contiguë qui les en empêche. Or, dans le Chaos, tel qu'on l'imagine, il ne put y avoir de pareils obſtacles pour gêner les mouvements : il ne fut donc pas poſſible qu'il s'y fît la moindre révolution, en forme de tourbillon ; & cela d'autant plus, qu'une révolution de cet ordre, demande un plein preſque entier. „

„ Cette même conſidération nous mene encore plus loin, & nous diſons que, quand même les planetes auroient pu acquérir dans le ſein du Chaos le principe de leurs révolutions périodiques autour du Soleil, il ne leur auroit pas été poſſible de s'y maintenir, parce que, pour ne pas ſortir des orbes qu'elles décrivent, il faut qu'elles roulent dans une matiere éthérée, qui ſoit auſſi denſe que le ſont les planetes elles-mêmes; autrement elles s'écarteroient du mouvement circulaire, & décriroient des lignes ſpirales. Mais s'il eſt vrai, comme nous l'avons déja vu, que les immenſes eſpaces de l'éther ne forment qu'une eſpece de vuide, qu'y a-t-il dans cet éther qui puiſſe un ſeul moment retenir les planetes dans leurs orbes? „

„ Il n'étoit donc pas poſſible, dans le mouvement commun de la matiere, que le concours des atomes formât aucun de ces corps. Pour établir cette poſſibilité d'une autre maniere, ce ſeroit vainement que l'on auroit recours au principe de gravitation ou d'attraction mutuelle. „

„ Car ce principe ne peut être dans la

matiere une propriété innée & qui lui appartienne eſſentiellement, puiſque l'attraction n'eſt autre choſe que l'action par laquelle des corps éloignés operent ou influent les uns ſur les autres, à travers un eſpace qui les ſépare, & ſans qu'il y ait aucun écoulement de corpuſcules qui y contribue. Il eſt clair que, ſi cette qualité étoit inhérente dans la matiere, il n'y auroit pu avoir de Chaos, & que le monde devroit avoir été de toute éternité ce qu'il eſt aujourd'hui. A quel temps en effet donnera-t-on le Chaos, s'il eut jamais une exiſtence réelle? Reculez ce temps autant qu'il vous plaira, il faudroit toujours dire que la matiere, bien qu'éternelle, & quoiqu'eſſentiellement douée de la vertu d'attraction, n'auroit jamais fait auparavant aucun uſage de cette vertu; ce qui ſeroit une contradiction dans les termes (1) „.

Que peut-on ajouter, ſage & ſavant Abukibak, je ne dis pas à ces raiſons, mais à ces démonſtrations évidentes? Cet Auteur parcourt les différents ſyſ-

[1] Défenſe de la Religion, tant Naturelle que Révelée, *&c. Réfutation de l'Athéiſme, par le* Docteur Bentley, *Tom. I. pag. 96. & ſuiv.*

têmes des principales ſectes. Il prouve que, ſoit en admettant l'opinion des Atomiſtes, ſoit en ſuivant celle des Cartéſiens, ſoit enfin en ſoutenant l'attraction de Newton, il eſt impoſſible que l'ordre & l'arrangement du monde ſoit l'effet du haſard, ou d'une intelligence aveugle. Il faut être bien prévenu, ou bien inſenſé, pour donner dans un ſentiment auſſi hétéroclite. La plus ſimple montre, la plus petite machine ne peut être réglée, ſi un premier mobile intelligent, ſi un Orfevre, un Machiniſte ne détermine, n'entretient le mouvement de leur reſſort : & l'on veut que celui du monde, ſi beau, ſi régulier, ſoit produit par un pur effet du haſard. Quelle folie, & quelle impertinence!

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak. Honore & crains toujours l'Etre ſuprême.

LETTRE CLV.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

JE t'ai promis dans ma derniere Lettre, ſage & ſavant Abukibak, que je

rapporterois les excellentes réponſes qui ſe trouvent dans la défenſe de la Religion, tant Naturelle que Révélée, &c. aux foibles objections que forment les Athées contre les défauts qu'ils croient appercevoir dans la conſtruction de cet Univers. Je vais dégager ma parole, & je ſuis aſſuré que tu admireras la ſageſſe, les connoiſſances, le bon ſens, & la piété du ſage Philoſophe qui s'eſt chargé du ſoin glorieux de défendre la Divinité contre les attaques des impies & des inſenſés qui oſent lever le tête, & condamner la main toute-puiſſante qui les a formés, & qui ſeul les ſoutient & perpétue leur exiſtence. Je m'enhardirai à mêler quelquefois mes réflexions à celles de ce ſavant Ecrivain. Mon zele pour la bonne cauſe doit me tenir lieu auprès de toi de ce qui manque à mon eſprit & à mes lumieres, pour pouvoir rien dire qui approche de la force & de la préciſion des penſées de l'Auteur, auxquelles j'oſe aſſocier les miennes. Voici ce qu'il répond à ceux, qui, peu touchés de cet arrangement qui brille dans la ſage diſ-

tribution

tribution des fleuves, des rivieres, dans les différents circuits que fait la mer dans les golfes & les lacs qu'elle forme, s'imaginent que tout cela eſt produit par le haſard, que le monde a eſſuyé pluſieurs fois des changements conſidérables, & que nous ne marchons que ſur des ruines, cauſées par des embraſements, par des tremblements, & par des changements ſubits & violents que le ſeul haſard á produits.

„ On oppoſe (1) vainement, dit-il, „ à ces conſidérations un air apparent „ de difformité & de ruine, que l'on „ trouve dans la ſurface du Globe. De „ prodigieuſes montagnes, des préci- „ pices affreux, de vaſtes marais, de „ ſombres forêts, des abymes d'eau qui „ menacent perpétuellement de tout „ engloutir; tout cela, dit-on, eſt ſi „ peu fini, ſi peu régulier, qu'il ſemble „ bien plus venir du haſard, que d'au- „ cune intelligence. C'eſt-à-dire, ſans „ doute, que l'on voudroit que des „ corps d'une auſſi prodigieuſe groſ-

[1] Défenſe de la Religion, tant Naturelle que Révélée, *&c. Tom.* I. *pag.* 133 *Réfutation de l'Athéiſme, par le* Docteur Benteley.

„ ſeur que le ſont les planetes, fuſſent
„ auſſi unis à la vue, que le peuvent
„ être des globes que l'on fait de car-
„ ton. Voyons pourtant en quelque
„ détail ſur quoi porte cette objection.
„ D'abord on dit que, ſi le baſſin
„ de la mer étoit entiérement deſſé-
„ ché, que de quelque région élevée
„ on y jettât les yeux, on ne pour-
„ roit contempler cet objet ſans être
„ ſaiſi d'horreur & d'effroi. Qu'il me
„ ſoit permis de répondre à une ſup-
„ poſition par une autre. Si le baſſin
„ de l'Océan deſſéché étoit rempli de
„ plantes, de fleurs & de verdure qui
„ en couvriſſent le fonds, les bords,
„ les rochers & les golfes, un hom-
„ me qui ſeroit placé au milieu, n'y
„ découvriroit rien que de riant à la
„ vue, & ne diſcerneroit point la mer
„ de la terre. Ou, ſi ce même baſſin
„ deſſéché demeuroit dans ſon état
„ naturel, le même homme, placé
„ dans une élévation ſi haute, qu'il
„ pût découvrir toute la longueur de
„ ce grand canal, n'y verroit tout au
„ plus que des montagnes, que des
„ vallons, & que des précipices, com-

„ me il en voit ſur le Continent. Mais
„ après tout, pourquoi veut-on que
„ toutes les eaux de la mer s'évapo-
„ rent? N'eſt-ce pas déranger la Na-
„ ture, afin de pouvoir la blâmer? „

„ On ajoute qu'au moins les bords
„ de la mer auroient pu être plus unis,
„ & que cela même les auroit fait pa-
„ roître plus beaux. Cela ſeroit mer-
„ veilleux, ſi les beſoins de la navi-
„ gation n'euſſent pas demandé qu'il
„ y eût des endroits où les vaiſſeaux
„ puſſent approcher de la terre, &
„ des enfoncements entre les rochers,
„ ou des élévations, pour y former
„ des ports & havres, & des bayes.
„ D'ailleurs, ces rochers, ces collines,
„ ces chaînes de montagnes, que l'on
„ prend pour des irrégularités ſur les
„ rivages des mers, y ſont des irrégu-
„ larités néceſſaires, entant qu'elles
„ réſultent des Loix du Méchaniſme &
„ du cours même de la Nature. Les
„ grands orages, qui portent ſouvent
„ la fureur de la mer contre ſes bor-
„ nes; les violentes pluies, qui cha-
„ rient ſucceſſivement tant de terre
„ avec elles; les canaux ſouterreins,

„ qui ſe creuſent perpétuellement ; les
„ vagues, les irruptions des volcans, &
„ les tremblements de la terre, qui
„ mettent quelquefois tout à la renver-
„ ſe où ils arrivent ; toutes ces choſes,
„ dis-je, & pluſieurs autres ſembla-
„ bles produiſent à la longue cette
„ face que l'on croit irréguliere. Et
„ cela pourroit-il arriver autrement
„ ſans miracle ? Cependant, dites-vous,
„ cet objet eſt difforme, & choque la
„ vue. Vous le dites : mais ne trouvez
„ pas mauvais que l'on vous repré-
„ ſente que cette difformité n'eſt que
„ dans votre imagination. Le laid &
„ le beau ſont des termes purement
„ relatifs. De quelque maniere que les
„ choſes ſoient faites, quelles qu'en
„ ſoient la figure & les proportions,
„ elles ont toujours une véritable beau-
„ té, lorſqu'elles ont les qualités de
„ leur eſpece, & qu'elles répondent
„ aux fins de leur deſtination. Il ſe peut
„ donc que les rochers qui bordent
„ la mer, ne paroiſſent pas ſi régu-
„ liers que des baſtions travaillés à la
„ main, & qu'une montagne ne ſoit
„ pas auſſi agréable à voir, que ſe-

„ roit une pyramide. Mais auſſi eſt-
„ ce-là que les pyramides, & que les
„ baſtions doivent être placés ? „

J'ajouterai aux ſages réflexions de cet Auteur que l'irrégularité qui paroît ſur la ſurface de la terre, étoit abſolument néceſſaire & pour la ſanté, & pour la commodité de toutes les créatures, ſur-tout des hommes, leſquels il eſt viſible que Dieu a eus le plus en vue dans la conſtruction de cet Univers. Les montagnes rendent l'air plus doux, moins froid & moins humide; elles défendent ceux qui habitent à leurs pieds, du ſouffle dangereux & violent des vents du Nord. Dans les pays chauds, ceux qui font leur ſéjour ſur les lieux élevés, ſont moins incommodés de la chaleur, moins ſujets à des maladies contagieuſes. Voilà pour la ſanté : voyons pour la commodité des choſes qui ſont néceſſaires à la vie. Les vins qui croiſſent ſur les montagnes & ſur les côteaux, ſont infiniment meilleurs que les autres; ils ont plus de force, contiennent beaucoup moins d'acide, riſquent peu de s'aigrir. Les oliviers, les figuiers, bien

d'autres arbres très-utiles aux hommes, exigent des collines & des montagnes. La plupart des plantes, ſi néceſſaires à la conſervation de la vigueur du corps, au rétabliſſement des forces perdues, ne croiſſent que dans des lieux élevés ; c'eſt au milieu de ces rochers qui bleſſent la vue des Athées, qu'ils rencontrent les choſes qui leur ſont les plus utiles. Ils imitent ces inſenſés, qui demandent à quoi ſervent les drogues qu'on leur fait avaler, & qui n'en reconnoiſſent l'avantage que lorſqu'elles leur ont rendu la raiſon ; de même un Spinoſiſte ne ſent l'utilité des choſes qu'il condamne, que, lorſqu'après avoir conſidéré les biens qu'elles lui procurent, il ouvre les yeux & voit tout l'excès de ſa folie. Heureux ceux qui ſont alors aſſez ſenſés pour revenir de leurs erreurs ! Paſſons, ſage & ſavant Abukibak, aux autres réflexions de notre ſage Philoſophe.

„ Enfin, dit-il (1), on trouve à cri-
„ tiquer dans le continent ces mêmes
„ montagnes qui ſont ſtériles, que l'on

[1] Id. *ibid. pag.* 138.

» ne peut cultiver, & qu'environnent
» d'affreux précipices. Cependant eſt-
» il beſoin de le dire? C'eſt ſur ces
» montagnes que les vapeurs ſe con-
» denſent, que ſe forment les pluies,
» que ſe font les réſervoirs pour les
» fontaines, que les rivieres prennent
» leur origine, ſources uniques de l'a-
» bondance des plaines. C'eſt encore
» ſur ces montagnes, ou dans leur ſein
» que naiſſent une infinité de plantes
» très-utiles, ou que s'engendrent les
» métaux de toutes les ſortes; autres
» ſources merveilleuſes des commodi-
» tés de la vie. Voudroit-on renoncer
» à des biens ſi réels, pour avoir le
» ſeul plaiſir imaginaire de ne porter la
» vue que ſur la convexité d'un Globe
» parfaitement uniforme? D'ailleurs,
» cette convexité même peut-elle tom-
» ber toute entiere ſous les yeux d'au-
» cun homme? Une plaine d'environ
» trois milles de tour, eſt tout ce que
» nous pouvons découvrir à la fois,
» lors même qu'il n'y a rien qui la bor-
» ne; cependant dans cette plaine mê-
» me on apperçoit que les extrémités
» s'élevent à la vue, & l'on a encore

„ le chagrin de ſe croire dans un bas,
„ & d'imaginer de loin des montagnes.
„ Enfin, ſi la ſurface de la terre étoit
„ parfaitement unie, les hommes n'au-
„ roient eu ni le moyen, ni l'occaſion
„ de faire un grand nombre d'obſer-
„ vations importantes dans les Mathé-
„ matiques, parce qu'ils ne ſe ſeroient
„ jamais imaginés que la figure de
„ cette terre eſt en rond. Et qu'eſt-ce
„ donc, après tout, qui puiſſe paroître
„ ſi charmant dans une grande & vaſte
„ plaine, où il n'y a ni haut, ni bas,
„ & aucune variété qui réjouiſſe les
„ yeux? Nous en appellons hardiment
„ à tous les hommes du monde : il
„ n'y en a pas un ſeul qui ne trouve
„ un terrein mêlé de collines & de
„ vallées, cent fois plus beau qu'un
„ pays plat & parfaitement uniforme;
„ car ſi ce dernier eſt capable de plaire,
„ ce n'eſt guere que lorſqu'on le con-
„ temple du haut de quelque éléva-
„ tion. Quelque choſe donc que l'on
„ en puiſſe dire, les montagnes, les
„ rochers, les précipices, les abymes
„ de la mer, tous ces objets mêmes
„ que l'on traite d'irréguliers & de
„ difformes

„ difformes, ſont dans la Nature, des „ beautés & des régularités qui pu- „ blient la ſageſſe & la bonté de celui „ qui les a faites, parce qu'il n'y en „ a pas une ſeule qui n'ait ſes fins & „ ſes uſages. „

Je ne ſaurois revenir de ma ſurpriſe, ſage & ſavant Abukibak, lorſque je vois que l'homme eſt aſſez vain & aſſez orgueilleux pour demander compte à la Divinité de ſes Ouvrages, & qu'un être borné, foible, dont les connoiſſances ne ſont que ténebres, veut corriger ce qu'a formé une intelligence auſſi parfaite que puiſſante.

De quelque côté que j'enviſage les opinions des Athées, je les trouve ſi abſurdes, ſi impertinentes, ſi inſoutenables, que je ne puis comprendre, quelque perſuadé que je ſois des foibleſſes & des caprices de l'humanité, qu'il ſe trouve des hommes aſſez fous pour pouvoir les adopter. Si je fais attention au ſentiment de l'aſſemblage fortuit des atomes, je vois la raiſon, le bon ſens, l'eſprit, enfin tout ce qui a été donné à l'homme, qui le diſtingue des bêtes, me montrer clairement

qu'il eſt impoſſible que la confuſion, le déſordre puiſſent produire l'ordre & l'arrangement le plus parfait; qu'il eſt encore plus impoſſible que le haſard puiſſe continuer & conſerver cet ordre & cet arrangement avec autant de prudence, de ſageſſe, de juſteſſe & de régularité, que le ſauroit faire l'Intelligence la plus clairvoyante, la plus parfaite & la plus puiſſante.

Après m'être convaincu de la folie de la premiere opinion des Athées, ſi j'examine la ſeconde, je la trouve auſſi inſenſée. Comment puis-je condamner la ſtructure de cet Univers, en blâmer l'accord & l'aſſemblage des parties, ſi je me ſuis déja démontré évidemment que tout ce que je vois a été produit par un Etre ſouverainement ſage & ſouverainement puiſſant? Ne faut-il pas avoir perdu la raiſon pour chercher des défauts dans l'ouvrage d'un Etre, qui, par ſon eſſence, ne peut rien produire que de bon & de parfait? Dès que je ſuis convaincu de la néceſſité de l'exiſtence de Dieu, cette exiſtence m'eſt un garant certain de la régularité de ſes ouvrages. S'il y a un Dieu, il ne ſauroit rien faire qui ne réponde à la per-

fection de ſa nature : or, il eſt évident qu'il y en a un ; donc il l'eſt auſſi que ſes ouvrages doivent être parfaits.

Concluons donc avec notre Auteur, ſavant Abukibak, que " tant de » traits (1) d'intelligence & de ſageſ- » ſe dans la ſtructure organique des » corps animés, & dans toutes les par- » ties du monde inanimé, ne prouvent » pas ſeulement d'une maniere invinci- » ble que toutes ces choſes ne peuvent » ni s'être faites d'elles-mêmes, ni être » l'ouvrage, ou du haſard, ou de la » matiere ; mais qu'ils prouvent enco- » re de la même maniere qu'il y a un » Etre intelligent & immatériel, qui » y a manifeſté ſa puiſſance éternelle » & ſa Divinité. Quand on conſidere » ſur-tout qu'il n'y a rien dans cet » Univers qui n'ait ſa deſtination, & » les qualités qui y conviennent, qui » peut être aſſez aveugle, pour n'y » pas reconnoître la ſageſſe d'un Créa- » teur ? »

Je te ſalue, ſage Abukibak. Déteſte toujours les Athées, & fuis leur dangereux commerce.

[1] Id. *ibid. pag.* 138.

LETTRE CLVI.

Abukibak, *au ſtudieux* Ben Kiber.

LA lettre que tu m'as écrite, ſtudieux ben Kiber, ſur les maladies auxquelles les Chymiſtes ſont ordinairement ſujets, m'a paru très-utile pour ceux qui cultivent la Chymie; tous les Phyſiciens peuvent y trouver auſſi des choſes qui leur ſont ſouvent très-néceſſaires pour la conſervation de leur ſanté. Je croirois manquer à ce que je te dois, ſi connoiſſant ton tempérament délicat, & l'ardeur avec laquelle tu t'appliques à l'étude des Belles-Lettres, je ne te communiquois point quelques obſervations que j'ai puiſées dans le même Auteur dont tu m'as parlé, & qui regardent les maux auxquels les Savants ſont expoſés.

La plupart des gens de Lettres ſont ſujets à toutes les maladies qui attaquent les perſonnes trop ſédentaires. Elles ſont d'autant plus difficiles à prévenir, qu'on ne s'en apperçoit que lorſ-

qu'elles ſont parvenues à un point dangereux, & qu'on ne ſonge ſouvent à y remédier, que dans le temps qu'elles obligent à garder le lit (1).

Preſque tous les Savants ſont incommodés de maux d'eſtomac. Cette partie du corps languit & ſouffre par la grande diſſipation des eſprits animaux, & par la quantité de ceux qui ſe portent au cerveau. La digeſtion ne peut ſe faire parfaitement : l'attention qu'ils donnent à leurs méditations, & la contention perpétuelle de leur ame empêchent que les eſprits ne ſe répandent en aſſez grande abondance dans les parties qui exigent d'être ranimées par leur moyen; ce qui cauſe une tenſion des fibres & des nerfs (2). Cela occaſionne

[1] Litterati ergo homines, qui, ut ait Ficinus, quantum mente & cerebro negotioſi ſunt, tantum corpore otioſi ſunt, omnes ferè vitæ ſedentariæ incommoda, demptis Medicis Chymicis, ſubeunt. Nihil notius quam hominem ſedendo, Sapientem fieri : totâ ergo die ac nocte ſedentes, inter Litterarum oblectamenta, corporis damna ſentiunt, donec non intellectæ morborum cauſæ ſenſim obrepentes, eos lectis affixerant. *Bernardi Ramazzini Opera omnia Medica & Phiſiologica, &c. de Morbis Artificum Diatriba*, Cap. XLI. pag. 643.

[2] In univerſum porro Litterati omnes ſtomachi imbecillitate laborare ſolent. At imbeciles ſto-

auſſi des crudités : une grande abondance d' vents rend le tein pâle, & procure pluſieurs autres maladies, qui conduiſent inſenſiblement à l'*hypochondriaquerie*, & à la *cacochylie*. Quelque enjoués que ſoient les Savants, ils deviennent peu-à-peu mélancholiques (1).

macho, quo in numero magna pars urbanorum, omneſque pene Litterarum cupidi, &c. aiebat Celſus Nullus enim fere eſt, qui ſerio Litterarum ſtudio det operam, ac de ſtomachi langore non conqueratur; dum enim cèrebrum concoquit ea, quæ ſciendi libido, & Litterarum Orexis ingerit, non niſi male poteſt concoquere ventriculus ea quæ fuerint ingeſta alimenta, diſtractis nempe ſpiritibus animalibus, & circa intellectuale opus occupatis, vel iiſdem ſpiritibus non adeo plene in fluxu uti opus eſſet ad ſtomachum deratis, propter fibrarum, nervorum, ac totius nervoſi ſyſtematis in altioribus ſtudiis validam contentionem. *idem, ibidem.*

[1] Hinc ergo cruditatis, flatuum ingens copia, corporis totius pallor & macies, partibus geniali ſucco defraudatis: ſummatim omnia damna, quæ cacochyliam conſequuntur, ortum ducunt. Sic ſtudioſi paulatim, licet joviali temperamento præditi, ſaturnini ac melancholici fiunt. *idem, ibidem.* pag. 644.

" La maladie, qu'on nomme hypochondrie, attaque aſſez ſouvent les gens de Lettres, à cauſe de la foibleſſe de leur eſtomac, cauſée par la diſſipation des eſprits. Les obſtructions qui ſe forment d'ailleurs dans le ventricule de l'eſtomac, dans les boyaux & en pluſieurs autres endroits par la vie ſédentaire, ſont les principales ſources de cette maladie, peu dangereuſe pour la mort, quoi-

Les Médecins attribuent ce dernier accident au mouvement violent des eſ-

qu'elle ſa cauſe quelquefois lorſqu'elle vient juſqu'à un certain point ; mais elle eſt incommode, troublant tous les plaiſirs, cauſant dans le cours d'une journée mille maux différents. Je n'éprouve que trop depuis deux ans combien ſont cruels les ſymptomes de cette maladie. Les gens de Lettres ne ſauroient trop prendre de précautions pour éviter d'en être atteints, & pour la guérir, ou du moins arrêter ſes progrès, s'il eſt poſſible. Voici ce que dit un des plus grands Médecins qu'il y ait eu chez les Modernes, ſur cette maladie, qu'il diſtingue en deux différentes claſſes. Je crois qu'il eſt inutile que je traduiſe ce paſſage, ce que je rapporte ici, n'étant que pour les gens de Lettres.

Affectio hypochondriaca utriuſque affecti viſceris, maximeque lienis, ſoboles eſt. Hujus enim *ſpecies* duæ, una *mitior*, *deterior* altera.

Illa ex melancholico humore terreno ſanguiniſque fæce ducit originem, qui in liene viciniſque ſedibus ſupra modum cumulatus, tumorem ingenerat, è quo teter vapor ſurſum effertur Lienis tumor interdum *conſpicuus* ingenſque animadvertitur ſine ictero, ſine cachexia, idque quum & mitis eſt humor, & arcte coercetur. At verò quum è propria is ſede prorumpit in venas effuſus, aut icterum, aut cachexiam parit. Quum autem præter naturam incaleſcit, vel *deteriorem* ſubſtantiæ conditionem ſubit, atrum de ſe vaporem exhalat, qui animum mentemque variè conturbans, auctor eſt hypochondriacæ melancholiæ. Hujut *notæ* ſunt, multa fixaque diu cogitatio, rerum commentatio & ſuſpicio malorum, verecandia, ruſticuſve pudor, ſolitudo, mœſtitia, timiditas, & ignavia, animi dejectio, aut deſperatio, mentis atque ſenſuum caligo, turbulentus ſomnus, perverſa rerum exiſtimatio, ac ſæpe præpoſterum judicium. Atque hæc quidem ſunt melancolicorum ſymptomatum miſſima.

prits vitaux, & à leur diſſipation, qui rend le ſang âcre. Les gens de Lettres,

Altera affectio *ferocior* exiſtit. Ea fit ab atra bile, quæ vel ex terrena ſanguinis fæce ſupra modum incaleſcente & exuſta, vel ex bile flava proceſſit. Colligitur hæc nonnunquam in liene, ſæpius in pancreas, & in meſenterium ſpargitur, nullo tumore manifeſto. Quumque ſit humor acer atque pernicioſus, exiguâ portione ſæviſſimorum ſymptomatum auctor exiſtit.

Quæ igitur ab hoc fit melancholia, ſuperiores *notas* præ ſe ferè omnes, & eas quidem multo graviores. Præterea verò præcordia ſæpè ingenti fervore æſtuant, pulſuſque arteriarum in his eſt validus, quum vapor quavis ex cauſa excitatus ſurſum evolat, cor palpitat, aut premitur, anima deficit, pleriſque fauces ſiccitate præcluduntur, ut idcirco difficile poſſit in mulieribus ab uteri ſtrangulatu ſecerni: facies rubore, ardoreque ſuffunditur, oculi quaſi ſuffuſione caligant, mens denique perturbatur, ac interdum tantopere occupatur, ut ſine ullarum expectatione meliorum, ſumma ſit deſperatio vitæ, neque poſſit, ulla orationis ſuavitate, ad ſpem recuperandæ valetudinis erigi. Hoc miſerabile Medicis tormentum: ſumma verò tranquillitas eſt laborantis conſtantia & prudentia. At verò extincto diſſipatoque vapore, ſymptomata miteſcunt, ſubinde tamen reverſura. Hoc malum ſi penetret in cerebrum, eoque figatur, furorem ac tandem febrem accerſet, hecticæ finitimam, & quæ in maraſmum deducet.

His quadantenus ſimilia profert incommoda *bilis ſimplex* circa jecur abundantior coercita, & exæſtuans: nam & æſtus apparet, & animi defectio, & ſuffuſio, atque rubor: & niſi vires jam malo ſuccumbant, animus concitatus exardeſcit, iracundia ſæpe jactatur, ulciſcendi libidine effertur. Hac etiam tandem corpus abſumitur & liqueſcit, niſi in melancholiam tranſitus ſit. *Joan. Fernelii de morbis decoris* Patholog. lib. VI. Cap. VIII. p. 245.

qui ſont nés d'un tempérament ſérieux, ſont encore plus ſujets à ces inconvénients ; mais on peut dire qu'en général ils deviennent tous dans la ſuite mélancholiques, rêveurs & ſolitaires (1). Si j'oſois me mettre au nombre des gens de Lettres, je pourrois autoriſer par mon exemple cette vérité. J'ai perdu plus de la moitié de ma gaieté. Je haïſſois autrefois la ſolitude, je la recherche aujourd'hui avec paſſion. Je ne ris plus que la plume à la main. On pourroit me comparer à un Individu compoſé de celui de deux anciens Philoſophes. Je ſuis toujours chagrin hors de mon cabinet : je ris ſans ceſſe, lorſque j'y ſuis renfermé au milieu de mes livres ; me voilà devenu à demi hypochondre. Qui ſait, cher ben Kiber, ſi mes livres un jour ne m'attriſteront point autant que les trois quarts des

(1) Varias quidem cauſas affert Ficinus..... quæ omnes ad vehementem vitalium ſpirituum motum & diſſipationem referuntur, unde ſanguis ater efficitur. Melancholicis ergo paſſionibus obnoxii ſunt, ut plurimum, Litterarum Profeſſores ; eòque magis, ſi a primordiis tale temperamentum ſortiti fuerint. Sic habitu graciles, lividi, plumbei, moroſi, ac ſolitariæ vitæ cupidi obſervantur, qui verè Litterati ſunt. *Ramazzini ubi. ſup.*

hommes? En ce cas-là je n'aurai plus rien de Démocrite; & peut-être imiterai-je ſi fort Héraclite, que je *larmoyerai* contre lui. Jetterai-je les yeux ſur les Ouvrages de l'Auteur des *Entretiens des Ombres*, ou ſur ceux du Médecin de L***? Je gémirai amérement de voir le Public ennuyé, les Libraires ruinés, & le caractere d'homme de Lettres ravalé. Regarderai-je les Livres divins de Locke, je pleurerai, en penſant combien de ſots préferent des Romans & des rapſodies à des Ouvrages auſſi parfaits. Faiſant réflexion à l'imbécilité, à la folie, & à l'impertinence de preſque tous les hommes, je trouverai un ſujet à ſecher mon cerveau, quelque humide qu'il ſoit. Combien de pleurs un homme du tempérament d'Héraclite ne répandra-t-il pas, en ſongeant aux foibleſſes de l'humanité? Le Ciel, ſtudieux ben Kiber, veuille me préſerver à jamais d'une pareille ſenſibilité; & puiſqu'il eſt preſque impoſſible qu'un homme de Lettres ne devienne mélancholique, que s'il ſe peut, je ne le ſois jamais qu'hors de mon cabinet, & que je conſerve la gaieté qui

me reſte dès que je ſuis avec mes Livres !

Une autre incommodité, à laquelle les Savants ne ſont guere moins ſujets qu'à la mélancholie, c'eſt celle de rendre leur vue foible. Il eſt preſque impoſſible qu'en liſant, ou en écrivant pendant long-temps, les yeux ne ſouffrent beaucoup (1).

L'inconvénient d'être obligé de ſe baiſſer pour écrire, n'eſt pas un des moindres attachés à la profeſſion des gens de Lettres. Ils compriment & preſſent le *ventricule* ; l'eſtomac en eſt fortement incommodé, & le cours des ſucs nourriciers ou *pancréatiques*, en eſt interrompu; cela dérange l'ordre & l'œconomie des viſceres. Doléus prétend avec raiſon que cette interception des ſucs nourriciers, cauſée par cette ſituation, eſt très-contraire aux hypochondriaques (2).

[1] Oculorum imbecillitati præterea obnoxii paulatim redduntur : legentes ſiquidem & ſcribentes, intento obtutu non poſſunt, quin viſionis læſionem perſentiant, quod malum fovent, dum litteras minutas ſcribunt, quod familiare eſt iis, qui prompti ſunt ingenii. *Idem*, *Ibidem*.

[2] Præterea Litterarum ſtudioſi, cum legendo & ſcribendo, capite ac pectore inclinato Libris in-

Parmi les Savants, ceux qui travaillent à donner leurs Ouvrages au Public, & qui ſont ſenſibles au deſir de tranſmettre leur nom à la poſtérité, ſont les plus expoſés aux maladies dont nous venons de parler. Au reſte, en parlant

cumbant, ventriculum & pancreas comprimunt, ex qua compreſſione ſtomachus oblæditur, & ſucci pancreatici, per ſuos ductus curſus inhibetur, unde poſtea viſcerum naturalium æconomia perturbatur. Hanc ſucci pancreatici interceptionem, ob talem corporis ſitum advertit Dolæus in Hypochondriacis affectibus valde noxiam. *Ibid.* pag. 643.

" On ſera peu-être bien aiſe de voir ce que dit Doléus lui-même à ce ſujet. Après avoir recommandé de faire un exercice modéré, il conſeille cependant d'en faire un plus fort qu'à l'ordinaire, lorſqu'on a été quelque temps dans un trop grand repos. Il attribue toutes les maladies des gens de Lettres à leur vie ſédentaire & à la *compreſſion du ventricule de leur eſtomac*, cauſée par la ſituation où ils ſont lorſqu'ils écrivent.

Motus & quies juſtæ ſint moderationis, exceſſus tamen in motu præ quiete admittitur; quies enim nimia præ cæteris apta nata eſt hunc morbum inducere, inde ob hanc vitam ſedentariam mulieres hoc affectu potius quam viri afficiuntur, & ipſis accedit affectio hyſterica. Et ob hanc vitam ſedentariam docti magis quam ruſtici hoc vexantur affectu. Multum etiam confert, quod docti Libris incumbentes incurvati & proni plurimum ſedeant, unde ventriculus & pancreas aliaque comprimuntur ut *primo* ſuccus libere perreptare, neque debite colligi poſſit, ſed ſtagatione aceſcat; vitium enim capiunt, ne moveantur aquæ: *ſecundo* ſpiritibus vix concedatur ad viſcera tranſitus ob complicaturam muſculorum & viſcerum. *Joan. Dolæi* Lib. III. de *Morbis Abdominis*, pag. 394.

des Auteurs, je n'entends point ceux qui ſont ſemblables à ce Poëte d'Horace, qui faiſoit cent vers dans un quard'heure, *ſtans pede in uno*; les productions de leur eſprit ne les fatiguent pas au point d'incommoder la ſanté du corps (1). Les Auteurs de la miſérable *continuation de* l'excellente *Hiſtoire de Rapin-Thoyras* ne couroient aucun riſque d'altérer la leur; il ne faut pas une grande application pour faire une mauvaiſe compilation de ce qu'ont dit quelques Gazetiers ſatyriques contre les plus grands hommes que l'Angleterre ait produits dans ces derniers temps. Il n'en eſt pas de même du ſage & élégant Auteur, qui, parmi pluſieurs Livres excellents qu'il a publiés, vient de nous donner avant ſa mort la ſavante *Hiſtoire du Manichéiſme*. Il y

[1] Nulli porro præ cæteris Litterarum Profeſſoribus, ſtudiorum laboribus magis atteruntur, quam qui Operum editionem in Publicum moliuntur, nominiſque ſui immortalitatem in animo habent inſculptam. De iis tamen loquor qui verè ſapiunt, nam complures ſunt qui ſcribendi caoethe detenti, rerum male conſarcinatarum editionem, ac abortus potius, quam maturos fœtus properant, non ſecus ac Poëtæ quidam qui centum Carmina compingunt ſtantes pede in uno, ut ait Horatius, *Ramazzini ibid.* pag. 645.

a beaucoup d'apparence que le travail trop pénible & trop assidu a été la cause de sa derniere maladie. L'application qu'il avoit apportée à un livre qui demandoit toute la science d'un aussi grand homme que lui, avoit considérablement diminué ses forces, que l'âge avoit déja affoiblies.

Rien n'est si dangereux qu'un épuisement causé par le travail d'esprit. Lorsque l'ame, dit un célebre Philosophe Grec, rappelle à soi toutes ses forces, & en prive le corps, ce dernier devient languissant. Ainsi, quand un Orateur est uniquement occupé de ce qui concerne son art dans lequel il veut exceller, sa santé périclite, & son corps défaillit. D'un autre côté, lorsqu'il débite ses harangues en public, la vivacité avec laquelle il parle, cause une émotion violente qui souvent occasionne d'autres maladies, qui, paroissant opposées aux premieres, trompent les Médecins, & leur font croire qu'il y a dans un même sujet diverses causes contraires les unes aux autres (1).

[1] Quando anima corpore admodum potentior est, exultatque in eo atque effertur, totum ip-

Cette eſpece de ſéparation qui ſe fait entre l'eſprit & le corps, lorſque le premier eſt occupé fortement de quelque matiere abſtraite & difficile, fait que la plupart des Mathématiciens ſont toujours rêveurs, mélancholiques, & paroiſſent preſque étrangers dans le commerce du monde; on diroit qu'ils ſont habitants d'un autre Univers. Il eſt par conſéquent abſolument néceſſaire que leur corps languiſſe, comme s'il n'avoit point d'ame, & qu'il fût condamné à d'éternelles ténebres; car pendant que l'eſprit eſt uniquement attentif à ces études ſérieuſes, toute la lumiere de l'animal eſt, pour ainſi dire, renfermée dans le centre, & il n'en reſte aucune étincelle qui puiſſe s'étendre aux extrémités & les éclairer (1).

ſum intrinſecus quatiens langoribus implet. Quando etiam ad dicendum, inveſtigandumque collectis in unum viribus vehementer incumbit, liquefacit prorſus corpus & labefactat. Denique cum ad dicendum, diſſerendumque privatim, & publicè ambitioſa quadam concertatione contendit, inflammat corpus atque reſolvit. Nonnunquam etiam diſtilationes fluxuſque commovens, Medicorum plurimum decipit, cogitque illos contrarias cauſas judicare. *Plato in Timæo*, pag. 495.

(1) Mathematici porro, quibus animum a ſenſibus & corporis fere commercio ſejunctum eſſe neceſſum eſt, ut res abſtruſiſſimas, & a materialitate

Les Théologiens, les Philoſophes, enfin tous les Savants qui s'appliquent fortement, & dont le genre d'étude demande une grande contention, ſont ſujets à une autre incommodité moins dangereuſe, mais plus à charge à ceux avec qui ils vivent. Ils ſont ſouvent inquiets & peu complaiſants. Les Poëtes ſur-tout tombent ſouvent dans une eſpece de bizarrerie qui leur eſt particuliere; à cauſe des idées plantaſtiques & chimériques dont ils ſont occupés la nuit & le jour (1). On prétend que l'Arioſte étoit d'une humeur très-particuliere. On pourroit joindre à l'exemple de ce Poëte Italien celui des trois quarts

remotas contemplentur ac commonſtrent, omnes fere ſtupidi ſunt, ignavi, veternoſi, ac in humanis rebus ſemper hoſpites. Partes itaque omnes, ac totum corpus neceſſe eſt veluti ſitu quodam ac corpore languere, non ſecus ac perpetuis tenebris damnatum. Deum enim mens ad hujuſmodi ſtudia intenta eſt, tota lux animalis in centro concluſa eſt, neque ad exteriora illum inanda diffunditur. *Bernardi Ramazzini, &c. de Morbis Artificum Diatriba*, Cap. XLI pag. 680.

[1] Haud minus malam morborum ſegetem exſtudiis ſuis referunt Poëtæ, Philologi, Theologi, Scriptores omnes, & cæteri Litterati circa mentis officia occupati. Poëtæ præſertim, ob phantaſticas idæas, quas die ac nocte in mente verſant, attoniti ſunt, moroſi, graciles, uti illorum imagines oſtendunt, *Idem, ibid* pag. 649.

des

des Poëtes qui vivent aujourd'hui. Horace nous eſt un garant de la bizarrerie des Poëtes & des Muſiciens anciens. Nous voyons par nous-mêmes celle de ceux d'aujourd'hui; ainſi, nous pouvons aſſurer hardiment, que c'eſt une maladie qui de tout temps a été commune aux fils d'Appollon.

Il eſt temps de finir ma Lettre, ſtudieux ben-kiber. Dans la premiere que je t'écrirai, je ferai mention des remedes les plus utiles pour les maux dont je viens de te parler.

Je te ſalue, porte-toi bien, & ménages ta ſanté.

LETTRE CLVII.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* Ben Kiber.

JE te promis dans ma derniere Lettre, ſtudieux ben Kiber, de te parler des remedes qui conviennent aux maladies ordinaires aux gens de Lettres. Je tâcherai de m'acquitter le plus ſuccinctement que je pourrai de ma promeſſe, je n'oublierai cependant aucune des

choſes que je croirai eſſentielles à la conſervation de ta ſanté ; elle m'eſt infiniment chere. Je prends auſſi beaucoup de part à celle de tous les véritables Savants, quel que ſoit l'état qu'ils aient embraſſé. Depuis long-temps j'ai déclaré aſſez préciſément qu'un habile Magiſtrat, qu'un Officier expérimenté dans ſon métier, tel que le Chevalier Folard avant que le Janſéniſme & la vieilleſſe l'euſſent rendu fanatique, étoient pour moi des perſonnes plus reſpectables que les Souverains les plus puiſſants, qui n'avoient d'autre mérite que leur trône. Ainſi, je regarde la ſanté des Savants comme quelque choſe de précieux, & dont la conſervation intéreſſe tout l'Univers.

Qu'importe-t-il à l'Univers qu'un Prince, tel que les Rois fainéants dont l'hiſtoire n'a conſervé que le ſeul nom, vive ou meure ? C'eſt un homme inutile de moins dans l'Univers. Un Monarque de ce caractere n'eſt pas à coup ſûr difficile à remplacer, & les hommes ne doivent pas craindre de manquer de maîtres tant qu'ils n'en exigeront que de ſemblables. Il faut dix ſiecles pour

produire un Roi comme Henri IV. Rome, dans moins de quarante ans, vit cinq ou ſix Empereurs, auſſi mépriſables qu'Héliogabale. La mort d'un Souverain ne doit être plainte, qu'autant que ſes ſujets ont lieu de ſe louer de lui. Lorſque les François perdirent un Prince comme Louis XIII. ils eurent raiſon de s'affliger; mais ſi à la place de ce Roi reſpectable, ils avoient perdu un maître du caractere de Charles IX. il faudroit qu'ils euſſent été fous de craindre qu'il leur pût jamais manquer des Princes d'un pareil caractere.

Si l'on meſure la grandeur d'une perte à la difficulté qu'il y a de la réparer, quelle précaution ne doit-on pas apporter à la conſervation des véritables Savants? Un homme tel que le Chevalier Newton, ou tel que le Préſident de Thou, doit plus coûter de pleurs à tous les gens ſenſés, que la perte de huit Souverains, de cent Ducs & Pairs, de mille Marquis, & de trois mille Barons. Lui ſeul étoit plus utile aux hommes, que cette foule de Princes & de Nobles; il les inſtruiſoit & les

éclairoit, il leur montroit la vérité; & les autres les pilloient, les mépriſoient, & qui pis eſt, leur défendoient de faire uſage de leur raiſon.

Quelles obligations ne doit-on point avoir à ceux qui fourniſſent des remedes pour conſerver des perſonnes auſſi néceſſaires à la Société civile, que le ſont les Savants? Sans la ſcience, les plus belles qualités qu'on a reçu de la Nature, ne ſont que ténebres. On doit regarder les gens de Lettres, comme des Médecins excellents qui ſavent rendre la vue aux aveugles; ou ſi l'on veut, comme d'habiles & rares Ouvriers, qui ont le ſecret de changer en or fin des métaux bruts & remplis d'alliage.

Les perſonnes qui s'appliquent beaucoup à l'étude, doivent choiſir une demeure dont l'air ſoit pur, qui ſoit éloignée des étangs, des marais, & à couvert des vents du Nord. Une pareille habitation rend les eſprits animaux plus épurés, & facilite par-là les opérations intellectuelles (1).

[1] Studeant primò, ut in aëre puro, ac ſalubre degant, procul a ſtagnis, ac paludibus, ac ventis auſtralibus. Siquidem hoc facto puriores erunt ſpiritus animales, intellectualium operationum po-

La vie champêtre, interrompue quelquefois par le ſéjour des villes, eſt très-utile aux Savants. Ils goûtent ainſi tous les plaiſirs de la campagne, & ceux qui ſont attachés aux villes. Ils temperent tour à tour le ſilence de la ſolitude & le fracas du grand monde; ils doivent ſur-tout ſe défendre des vents du Nord, ſe garantir contre le froid, & ſe couvrir la tête avec ſoin (1). Quant à la nourriture qui leur eſt convenable (2) ils

tiſſima inſtrumenta. *Bernardi Ramazzini de Morbis Artificum Diatriba.* Cap. XXXI. pag. 650.

(1) Ruſticati propterea, & aura liberiore gaudere, ac vario vitæ genere uti, modò ruri eſſe, modò in urbe, ipſis ſalutare eſt, frequentiam & ſolitudinem ad invicem temperando. Illa enim noſtri hæc hominum deſiderium facit. Cavere quoque debent a validis ventorum afflatibus Auſtri & Boreæ, ab hyberno frigore corpus, ac præcipue caput muniendo. *Idem* ibid. pag. 651.

[2] " Les préceptes que donne Doléus à ce ſujet, " ſont très utiles; on n'y ſauroit faire trop d'atten- " tion, c'eſt pourquoi je les rapporterai ici, pour " qu'on puiſſe en faire uſage.

Exulent & omnia quæ ventriculo ſunt oneroſa, ut dura (quæ tamen nonnulli ferre poſſunt ob acidum intenſum in ſtomachi tunicis latens.) Viſcida, ſalita, nocent & pinguia, nimia repletio & quæcunque inordinata diæta, cum vel cibus non bene maſticatur, vel priori nondum fermentato alius injicitur. Nocet & varietas ciborum, qua nobis plures conciliamus morbos, unde recte cardinem totius vitæ *Helmontius* in *ſobrietate* conſiſtere aſſerit. A cibis enim incongruis non tantum Regea

peuvent regarder comme un oracle le précepte d'Hyppocrate. Ce ſage & ſavant Médecin ordonne à ceux qui deſirent de conſerver leur ſanté, de ne point ſe remplir de viande. Les gens de Lettres ne ſauroient être trop en garde contre la grande replétion, & contre le mêlange de pluſieurs mêts différents; cela regarde ſur-tout, ceux qui ſont incommodés de la *cacochylie*, ou qui ſont ſujets à des coliques. Cette diverſité d'aliments cauſe une fermentation pernicieuſe dans l'eſtomac, ſe change en bile, & donne la pituite. Il eſt très-néceſſaire de ménager beaucoup cette partie, de crainte qu'elle ne puiſſe plus faire ſes fonctions, & que tout le corps ne s'en reſſente (1).

noſtri inquietantur, ſed & ſpiritus animales jam diſſipati & debiles non amplius reſtaurantur, ſed ſenſim ac ſenſim plane pereunt, unde influxus ſpirituum animalium ad viſcera pervertitur, hinc lerna illa malorum nocturna, quæ per quietem objici ſolent menti, viſa illa in formando animi ſtatu ciborum efficaciam demonſtrant. *Joh. Dolæi* Lib. III. *de Morbis abdominis*. pag. 394.

[1] Quod victum ſpectat, Hyppocratis præceptum pro Oraculo habendum; ſanitatis ſtudium eſſe non repleri cibis. A ſatietate igitur, inſuperque à cibotum varietate cavere debent, ut quæ cacochyliam, & turbas in ventre ſolent; ſiquidem ut ait Horatius,

Ficinus approuve beaucoup l'uſage de la canelle & des autres choſes aromatiques, pour conforter l'eſtomac. Le chocolat eſt encore très-bon pour les gens de Lettres, je puis t'aſſurer, ſtudieux ben Kiber, que j'en ai moi-même reſſenti le merveilleux effet, c'eſt une des choſes qui a le plus contribué au retour de ma ſanté. Cette boiſſon balſamique & ſpiritueuſe corrige l'acide qui abonde ordinairement chez les gens de Lettres, purifie leur ſang, & le rend moins âcre (1).

Quant au vin qu'ils doivent boire, je crois que le rouge, pourvu qu'ils

Cum ſemel aſſis.
Miſcueris elixa, ſimul conchylia turdis,
Dulcia ſe in bilem vertent, ſtomachoque tumultum,
Lenta feret pituita.

Ventriculi ergo magna cuſtodia habenda, ne à functionibus ſuis aberet, ac totum corpus plectatur. *Idem, ibid.* pag. 653.

[2] Ad roborandum ſtomachum, laudat Ficinus cinnamomum, & rerum aromaticarum uſum. Noſtra hac ætate in Litteratorum cupedias chocolata, ſtomachi & ſpirituum ſolatium; ac profecto cum ſtudioſorum natura melancholica ſit, ſive nativa, ſive adſcititia, ac multo acido abundet, hujuſmodi potiones balſamicæ & ſpirituoſæ acorem, tum ſtomachi, tum ſanguinis, cicurare poterunt, & ad meliorem craſim perducere. *Idem, ibid.*

n'en prennent que médiocrement, eſt celui qui leur convient le mieux. Les Médecins qui leur permettent l'uſage du blanc, comme plus léger, tombent dans une erreur conſidérable: car ce vin a toujours un acide, ſur-tout pendant les chaleurs de l'été, qui eſt pernicieux aux perſonnes chez qui l'acide domine. Crato prétend qu'il eſt beaucoup meilleur à ceux qui ſont incommodés de l'eſtomac, de boire un peu de vin de Hongrie, ou de la malvoiſie, qu'une plus grande quantité d'un autre léger & foible. Helmontius écrit que tous les vins foibles ont de l'aigreur. Il eſt donc viſible que les Savants, incommodés ordinairement par des douleurs d'eſtomac, par des coliques, & par des affections hypochondriaques, doivent fuir l'uſage du vin blanc, puiſque rien ne leur eſt plus contraire que tout ce qui contient quelque acide (1).

(1) Quoad potum, vinum cæteris potionibus præferendum. Meracum laudatur, ſed modicum. Scio multos Litteratis ſuorum Medicorum conſilio, ut poſſent liberaliter, vina alba, tenuia in uſu habere quo pacto putant, ſibi licere ſine noxa bibere quantum lubeat; quod certè non adeo tutum, ut putant. Uina hæc tenuia, æſtate præcipue, aciditatem quandam, adciſcunt, qua nihil

Je

Je viens actuellement, ſtudieux ben Kiber, à un point très-eſſentiel, & que je ne ſaurois aſſez te recommander d'obſerver exactement; c'eſt de faire tous les jours un exercice modéré. Tu dois cependant éviter de ſortir de ton logis lorſque l'air n'eſt point pur & ſerein, ou que les vents ſoufflent avec violence (1). L'uſage des bains eſt encore fort néceſſaire, il procure une tranſpiration douce & ſalutaire, il tempere l'âcreté des humeurs, & ramollit les duretés qui ſe forment dans les viſceres. L'heure la plus propre pour les bains, c'eſt lors du couché du Soleil; il faut enſuite ſouper, & de-là aller ſe

perniciosius ubi luxuriet acidum. Præstat, aiebat Crato, eos qui ventriculo debili sunt, potius parum vini Ungarici, vel Malvatici bibere, quam tenuia vina copiosa haurire. De hujusmodi vinis scripsit quoque Helmontius, quod parum vini multum aceti contineat. Literarum itaque cultoribus, arthritide, colica affectione hypocondriaca vexari solitis, qui affectus ex acido morboso genesim suam ducunt, neutiquam acidorum usum, sed ea quæ illud infringant, convenire satis perspectum est. *Idem, ibid.*

[1] Quoad cæterarum rerum regimen, ut sedentariæ, ac statariæ vitæ incommoda declinent, moderata corporis exercitatione quotidie erit utendum, si tamen aer purus ac serenus sit, & venti sileant. *Idem, ibid.* pag. 653.

coucher, ainſi que faiſoient les Anciens (1).

La matinée eſt le temps qu'il convient d'employer à l'étude, il faut éviter de s'appliquer pendant la nuit, & ſurtout après le ſouper. C'eſt une choſe monſtrueuſe, dit Ficinus, de veiller bien avant dans la nuit, & de dormir après le lever du Soleil. Lorſque cet aſtre eſt couché, l'air s'épaiſſit, & les humeurs mélancholiques ont plus de force pendant la nuit (2); auſſi eſt-elle

[1] Molles etiam frictiones, ad tranſpirationem tum ſervandam, tum promovendam, in uſum frequentiorem revocandæ. Lavacrum quoque aquæ dulcis, æſtate præſertim, quo tempore atra bilis Litteratos infeſtat, valde ſalutare eſſet; ſic enim humorum acrimonia temperatur, & ſqualida viſcera remolleſcunt. Tempus balneationi magis opportunum erit veſpertinis horis, deinde cibum ſumere, & cubitum ire; hic enim apud Antiquos finis erat ac ordo. Sic Homerus.

Ut lavit, ſumpſit que cibum, dat membra ſopori.

Idem, *ibid.* pag. 654.

[2] Quoad tempus vacandi ſtudiis magis commodum, matutinum præcipue commendari ſolet, non ita vero nocturnum ac præſertim poſt cænam. Monſtrum eſt, inquit Ficinus, ad multam noctem frequentius vigilare, unde etiam poſt ſolis ortum dormire cogaris, & in hoc ait errare ſtudioſos permultos, varias autem rationes affert, quarum *alias* ex planetarum poſitu & configuratione, alias a motu Elementorum deduxit, dum aër, Sole occidente

destinée au sommeil dans l'ordre de la Nature, comme le jour l'est à veiller (1).

Il faut, après avoir soupé, se délas-

se, crassescit necnon ab ipsis humoribus, dum noctu prævalet melancholia, ab ordine Universi, cum dies labori, nox quieti sit destinata, adeo ut hisce omnibus Litterati ad lucernam lucubrantes contrariis motibus repugnent. *Idem, ibid.*

(1) " Tous les Médecins s'accordent à regarder » le travail de l'après-soupé comme mortel. Je » puis dire ici que j'ai profité trop tard de leurs » avis, & que je n'ai reconnu combien ils étoient » utiles, qu'après la perte de ma santé. Que mon » exemple, s'il est possible, puisse servir à mes » Lecteurs, & qu'ils profitent des avis de Dolæus » & de Cardan, qu'ils trouveront ci-dessous !

Quod concernit *somnium* ac *vihilias*, provida mater Natura somnum & vigilias concessit, ut secundum præstitutos alternandi terminos ille intercaletur, sicque se invicem sublevarent, ne scilicet spiritus animales aut plane exolvantur, aut satis iterum refecti, nimium obtorpescant. Somnus enim dulce curarum levamen : si medietatem excedat, ita torpidos reddit spiritus, ut viscera non quævis influant, unde dein cessat ipsorum viscerum tonus, fibrillæ laxiores redduntur, & sic viscus officio suo fungi nequit. *Vigiliæ* quoque nimis protractæ, absumendo spiritus animales, nocent, unde & cessat ille influxus ad partes, hinc & hujus morbi ortus. *Job. Dolæi*, Lib. III. *de Morbis Abdominis*, pag. 394.

Cardan regarde les veilles comme très-nuisibles à toutes sortes de tempéraments. Vigilia enim & fames siccant corpora ; sed fames humidis corporibus (ut infra videbitur) convenit, vigilia nemini. In *Hippocrat.* Aphorism. *H. Cardan.* Commentar. Lib. I. Aphoris. 15. pag. 78.

ſer quelque temps des fatigues de l'étude, avant d'aller ſe mettre au lit, ſans quoi la digeſtion ne ſe fait qu'avec peine. Le ſavant Cardinal Sforcia Pallavicini, après avoir travaillé toute la journée ſans prendre aucun aliment, ſoupoit légérement, ſe délaſſoit pendant toute la nuit pour réparer par le ſommeil la diſſipation des eſprits (1).

La ſaignée (2) eſt ordinairement peu avantageuſe aux gens de Lettres; elle diminue trop leurs forces, qui ſont

[1] Verum in hac re attendenda eſt cujuſque conſuetudo. Cavendum tamen ex Celſi monito ne id poſt cibum ingeſtum fiat, ſed peracta coctione. Eminentiſſimus Cardinalis Sfortia Pallavicinus, vir doctiſſimus, totam diem Litterarum ſtudio ſine cibo largiebatur; mox cæna modica ſumpta, ac ſtudiorum cura ablegata, ſomno, & virium reparationi noctem totam impendebat. *Id. ibid.*

[2] Venæ ſectio autem, ut ut parca illorum vires atterit ac ſpiritus ob vigilias & ſtudiorum labores evanidos, facile exolvit. P. *Gaſſendum*, Philoſophum celeberrimum, ob pluries repetitam phlebotomiam, ut mos eſt apud Gallos, periiſſe, in ejuſdem Vita legimus Obſervatione dignum eſt Religioſorum Ordinum Litteratos homines, macilentos, valetudinarios, familiares habere purgationes & vomitiones, ex pulvere cornacchini, calice emetico, & ſimilibus non ſine euphoria; horrere autem, cum de venæ ſectione agitur, ut quī ſatis norint illud, quod magis illo infeſtat, faburram humorum eſſe in ſtomacho ſtabulantem, ac vitale robur, quod ineſt ſanguini, languidum eſſe ac effetum. *Idem, ibid.* pag. 688.

déja affoiblies par le travail & par les veilles. Gaſſendi fut la victime de la ſaignée & de l'entêtement des Médecins François ; il mourut pour avoir été trop ſaigné. On ne ſauroit aſſez faire attention à la conduite de la plupart des Savants, qui ſont renfermés dans des Monaſteres ; ils prennent ſouvent des purgations, ils ne craignent pas même de ſe ſervir quelquefois de l'émétique ; mais ils abhorrent la ſaignée, parce qu'ils connoiſſent clairement que l'origine de preſque tous leurs maux étant dans l'eſtomac, ils ne ſauroient mieux faire que de ſe décharger des humeurs âcres qui les incommodent ; au lieu que la vie & la force, giſſant également dans le ſang, c'eſt rendre languiſſante la premiere, & diminuer la ſeconde, que de faire uſage de la ſaignée (1).

[1] At qui hos, cenſervo ſuo camelo, qui parce oneris ſublevare cum nolebat ; *Tu vero*, inquit, *& omnia hæc mea brevi portabis*, quod mortuo eo contigit. Haud aliter accidit animo, qui dum paululum laxare & remittere abnuit corpus, quod id requirit, mox febre aliqua, aut vertigine ingruente, dimiſſis Libris, diſputationibus, & ſtudiis ; una cum illo ægrotare, & laborare compellitur. *Plutarc. de Præcept. Salub.*

La principale choſe enfin, à laquelle il faut que les Savants faſſent attention, s'ils veulent conſerver leur ſanté, c'eſt de travailler avec modération, & de n'être pas ſi fort occupés de ce qui concerne l'eſprit, qu'ils oublient tout ce qui regarde le corps. L'ame & le corps doivent ſe rendre mutuellement de bons offices; cela eſt néceſſaire pour leur conſervation mutuelle. Plutarque les compare au bœuf & au chameau. Il dit que ce dernier, n'ayant pas voulu partager dans un certain temps une partie de la charge du premier, & l'aider lorſqu'il l'en prioit, fut dans la ſuite obligé de la porter toute entiere. La même choſe arrive à l'eſprit, lorſqu'il ne veut donner aucun repos au corps: une fievre violente, ou quelque maladie ſurvient, qui porte un grand préjudice à tous les deux.

Tâches donc, ſtudieux ben Kiber, de te modérer dans tes études: prends tous les jours quelques heures de récréation.

Je te ſalue.

LETTRE CLVIII.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

LES hommes, ſage & ſavant Abukibak, ſont en général ſi portés au fanatiſme, qu'il eſt ſurprenant qu'il s'en trouve un nombre auſſi conſidérable parmi eux, qui ne tombe point dans cette dangereuſe phrénéſie.

Lorſqu'on voit les progrès que certaines Sectes ont faites dans les pays les plus polis & les plus éclairés, on eſt étonné de la foibleſſe & de la bizarrerie de l'eſprit humain. On croiroit preſque que ce que l'on appelle raiſon, lumiere naturelle, bon ſens, n'a été accordé par le Ciel qu'à très-peu de mortels, & que les autres n'ont qu'une eſpece d'inſtinct qui eſt déterminé au bien ou au mal, ſuivant les impreſſions qu'il reçoit par quelque cauſe étrangere.

Les perſonnes qu'on regarde dans le monde comme les plus reſpectables, ſoit par leur rang, ſoit par leur conduite

te, ſont ſouvent les plus folles & les plus ridicules. Les choſes ſont pouſſées ſi loin aujourd'hui, qu'il faut chercher la raiſon chez quelques Philoſophes, dont le nombre eſt bien petit. Vouloir le rencontrer par-tout ailleurs, c'eſt tenter l'impoſſible; c'eſt courir après ce qu'on eſt sûr de ne point trouver. On peut juſtement appliquer à ce ſiecle ce que diſoit du ſien un ancien Evêque de Lyon (1). Il ſe plaignoit que les hommes cruſſent & fiſſent des choſes auxquelles les Payens les plus inſenſés & les plus ſuperſtitieux n'auroient point ajouté foi, & qu'ils auroient rougi d'exécuter. Ne faut-il pas avoir perdu la raiſon; mais même toute honte, pour donner dans les folies des Convulſionnaires Janſéniſtes? Eſt-il quelqu'un à qui il reſte encore l'uſage du bon ſens, qui puiſſe ne pas déplorer l'extravagance de M. de Mongeron? Ce Magiſtrat, deſtiné par ſon état à juger les hommes, à protéger la veuve

[1] Tanta jam ſtultitia oppreſſit miſerum mundum, ut nunc ſic abſurde res credantur a Chriſtianis, quales antea ad credendum non poterat quiſquam ſuadere Paganis *Agobard, cité dans la Philoſophie du bon-Sens, &c.* pag. 60.

& l'orphélin, à réprimer le coupable, à punir le méchant, à ſoutenir les droits & les privileges de ſa patrie, va ſe faire le Chef d'une troupe de fanatiques, & met au jour un gros Livre pour autoriſer ſa folie. Qui pis eſt, c'eſt que quelque ridicule, quelque grande qu'elle ſoit, elle trouve beaucoup de partiſans, & de zélés imitateurs. Le penchant que les miſérables mortels ont au fanatiſme, eſt ſi dangereux, que des gens, ennemis de leur perſonne & des opinions de M. de Mongeron, deviennent tout à coup auſſi inſenſés que lui.

Après avoir vu deux Jéſuites amenés ſubitement au parti des convulſionnaires, par les diſcours d'un Magiſtrat enthouſiaſte, un Philoſophe ne ſera-t-il pas bien fondé à ſoutenir que le fanatiſme (1) eſt une maladie épidémique,

(1) "La ſuperſtition, dit Seneque, eſt une erreur qui tient de la folie. Elle appréhende & craint ceux qu'elle devroit aimer; elle outrage ceux qu'elle honore, & il voudroit autant nier qu'il y a des Dieux, que de les déshonorer par les idées qu'on s'en forge. „ *Superſtitio error inſanus eſt: amandos timet; quos colit violat. Quid enim intereſt utrum Deos neges, an infames?* L. Annæi Senecæ *Epiſtol. CXXIV. ſub fin.*

qui ſe communique plus aiſément que la peſte, & que les perſonnes qui ſemblent devoir en appréhender le moins les atteintes, ſont celles qui ſouvent en ſont les premieres victimes ? Je le répete encore, ſage & ſavant Abukibak, deux Jéſuites rendus ſerviteurs très-humbles de S. Paris, & cela par M. de Mongeron, le viſionnaire le plus avéré du Royaume, c'eſt-là une preuve ſi démonſtrative des funeſtes effets que peut produire le fanatiſme (1), qu'il

(1) " Je placerai le ſuperbe & magnifique portrait qu'a fait du fanatiſme un de nos meilleurs Poëtes, on verra en abrégé les principaux événements qu'il a cauſés dans les ſiecles paſſés & dans ces derniers temps. "

Le fanatiſme eſt ſon horrible nom,
Enfant dénaturé de la Religion.
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans ſon ſein, l'embraſſe & la déchire.
C'eſt lui, qui dans Raba, ſur les bords de l'Arnon,
Guidoit les deſcendants du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu, des meres gémiſſantes
Offroient de leurs enfants les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le ſerment inhumain,
Dans le cœur de ſa fille il conduiſit ſa main.
C'eſt lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie,
Demanda par ſa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-temps.

ne doit plus paroître ſurprenant que les trois quarts de Paris aient donné dans toutes les folies qu'on a faites pendant long-temps ſur le Tombeau du Diacre.

A l'affreux Teutates il offrit ton encens.
Tu n'as pas oublié ces ſacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux préſentoient les Druïdes.
Du haut du Capitole il crioit aux payens :
Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens.
Mais lorſqu'au Fils de Dieu Rome enfin fut ſoumiſe,
Du Capitole en cendre il paſſa dans l'Egliſe,
Et dans les cœurs Chrétiens inſpirant ſes fureurs,
De Martyrs qu'ils étoient, les fit perſécuteurs.
Dans Londres il a formé la Secte turbulente,
Qui ſur un Roi trop foible a mis ſa main ſanglante ;
Dans Madrid, dans Lisbonne il allume ces feux,
Ces bûchers ſolemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des Prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs Ancêtres.
Voltair. Henriad. Chant. V. 84.

" Ajoutez à tous ces faits l'aſſaſſinat des Rois Henri III. & Henri IV. l'empoiſonnement d'un Empereur, le maſſacre de la journée de S. Barthelemi, les guerres de Religion qui ont déchiré pendant ſi long-temps l'Allemagne & la France. Conſidérez tous ces funeſtes événements, cauſés par le faux prétexte de ſoutenir la Relgion, & vous ne pourrez vous empêcher de dire avec Lucrece. "

Religio peperit ſceleroſa atque impia facta.

Lucret. de Rer. Nat. Lib. I.

Dans tous les temps les peuples ont toujours été naturellement portés au fanatiſme, & les enthouſiaſtes les ont ſéduits, dès qu'ils ont ſu flatter quelque peu leurs paſſions, ou ſe prévaloir de leur amour pour le merveilleux & pour la nouveauté. Les Egyptiens, les Grecs & les Romains ſe diſputerent à l'envi l'honneur de faire les plus grandes extravagances. Leur Religion étoit un fanatiſme exceſſif, & leurs fêtes montroient juſqu'où peut aller la croyance des hommes, ſéduits par l'autorité d'un culte ſuperſtitieux.

Lorſqu'on lit le ramas des cérémonies anniverſaires, qu'on obſervoit le jour de la célébration de celle d'Adonis, on eſt honteux des foibleſſes des hommes, on rougit d'avoir eu de ſemblables ancêtres; & cependant l'on n'eſt pas plus ſage aujourd'hui, qu'on l'étoit il y a deux mille ans. Le fanatiſme ne regne pas moins, & les progrès qu'il fait, doivent augmenter les alarmes des Philoſophes par les maux qui menacent nos deſcendants.

Il me ſeroit aiſé de prouver, ſage & ſavant Abukibak, que les folies

qu'un faux zele religieux fait faire de nos jours, ne ſont pas moindres que les plus grandes qu'ont faites les anciens Egyptiens, Grecs & Romains. Cette fête d'Adonis, contre laquelle je me récriois ſeulement, étoit moins ridicule, & peut-être moins criminelle que la plupart de celles qu'on célebre aujourd'hui à Rome & à Paris. Examinons un moment l'opinion que je ſoutiens, & voyons ſans prévention ſi je ne ſuis pas dans l'erreur. On promenoit dans les rues l'image d'Adonis & celle de Vénus. On dreſſoit enſuite deux lits, dans l'un deſquels on couchoit celle d'Adonis, & dans l'autre celle de Vénus. Après ces préparatifs, on paſſoit à des choſes moins gayes; on pleuroit, on s'affligeoit. Beaucoup de gens ne bornoient pas-là leur triſteſſe, ils ſe fouettoient, & ſe fouettoient vivement. Tout cela ſe faiſoit pour temoigner la douleur qu'on avoit de la mort d'Adonis, qu'on regardoit cependant comme un Dieu. Eſt-il rien de ſi fou, rien de ſi inſenſé, rien enfin de ſi fanatique que de placer un homme au rang de la Divinité, &

de s'affliger enſuite des maux qu'il peut avoir ſoufferts ſur la terre? Ces maux avoient-ils rien de commun avec le nouveau Dieu? Ou il falloit le laiſſer dans le nombre des mortels, ou ſe réjouir toujours dès qu'on en faiſoit un Dieu.

Voilà les extravagances des Anciens, miſes dans leur plus grand jour; parcourons celles des Modernes avec la même impartialité. Elles ſont d'autant plus condamnables, qu'elles tombent ſur les ſujets les plus reſpectables. Les Payens, en rendant leur Religion ridicule, ne faiſoient que ſe jouer d'une choſe qui méritoit d'être mépriſée par tous les gens de bon ſens; mais les Chrétiens, en manquant à ce qu'ils doivent à la leur, aviliſſent un Culte établi par la Divinité même. Le fanatiſme chrétien eſt donc néceſſairement plus criminel que le Payen, & n'eſt pas moins extravagant. On couchoit dans des lits différents Adonis & Vénus chez les Grecs; ne met-on pas dans des niches chez les Chrétiens S. Maximin à côté de la Magdelaine? Ne s'afflige-t-on pas, ne jeûne-t-on pas,

ne pleure-t-on pas la veille de leur fête? Et le jour de la célébration ne promene-t-on pas leurs images dans les rues? Les Prêtres qui deſſervent les Autels de ces Saints, ne ſe fouettent-ils pas dans certains jours réglés, à leur honneur & gloire? Etoit-il plus fou de ſe battre les épaules & les feſſes autrefois, qu'il ne l'eſt aujourd'hui? Et les Bienheureux canoniſés ſont-ils ſujets à des incommodités, dont les Divinités Payennes étoient exemptes?

Le fanatiſme Monacal va ſi loin, que le ſouvenir des Myſteres les plus auguſtes de la Religion, ſert ſouvent de prétexte à fomenter l'Idolâtrie & la ſuperſtition la plus criminelle. J'ai lu dans un Auteur moderne un fait, qui montre bien juſqu'où l'abus des choſes les plus ſaintes eſt porté. " Je me trouvai, dit-il (1), un jour à Mayence, dans la Sacriſtie des Peres Jéſuites, avec cinq ou ſix de ces bons Peres. Nous prenions plaiſir à voir les préſents qu'on venoit faire à la Crêche.

[1] Hiſtoire des Tromperies des Prêtres & des Moines, par Gabriel de Miliane, *Tom.* II. *pag.* 219. & 220.

„ Un pauvre payſan entre autres ap-
„ porta avec une grande ſimplicité &
„ dévotion, une botte de foin, & la
„ mit dans la ſainte étable entre le
„ bœuf & l'âne. Les Jéſuites, qui s'en
„ apperçurent, ſe dirent les uns aux
„ autres : *Fi, fi, il faut ôter cela*
„ *vîtement ; cela ruineroit tout, ils*
„ *n'apporteroient plus que de l'herbe.*
„ *Il vaut mieux qu'ils apportent de*
„ *bons jambons, & des langues de*
„ *bœuf pour S. Joſeph.* Le Sacriſtain
„ accourut pour l'ôter ; mais le payſan
„ s'y oppoſa, diſant qu'il ne vouloit
„ pas que l'âne & le bœuf mouruſſent
„ de faim. On lui dit, pour l'appaiſer,
„ que l'Enfant Jeſus feroit un mira-
„ cle, & les ſoutiendroit par ſa vertu
„ divine. „

Dans ce paſſage ſingulier, ſage & ſavant Abukibak, on découvre non-ſeulement une parfaite reſſemblance entre le fanatiſme ancien & moderne : mais on voit une égale mauvaiſe foi entre les Prêtres qui vivoient il y a deux mille ans, & pluſieurs de ceux qui vivent aujourd'hui ; car ce ſeroit outrer les choſes, que de les ranger tous

tous dans la même claſſe. Mais enfin, il ſuffit, pour le malheur des peuples, que le nombre de ceux dont les avares impoſtures & les fourbes pieuſes fomentent la ſuperſtition, eſt beaucoup plus conſidérable que ne l'eſt celui de ceux qui voudroient en arrêter le cours. Un enthouſiaſte, ou un homme, qui par avarice ſait adroitement le contrefaire, peut cauſer lui ſeul plus de mal que mille Théologiens, tels que Baillet & Launoi, ne ſauroient faire de bien. On ne peut voir qu'avec une ſurpriſe dont on ne revient point, les progrès qu'ont faits les Sectes commencées, ou protégées dans la ſuite par des fanatiques, ſoit qu'ils l'aient été réellement, ſoit qu'ils aient ſeulement affecté de l'être.

Le Mahométiſme a ſéduit plus de la moitié de l'Univers; ſon Auteur a acquis ſa plus grande réputation en ſe diſant inſpiré, & ſes grimaces fanatiques ont été plus utiles à ſes opinions, que tous les combats qu'il livra pour les établir dans l'Arabie.

Ignace de Loyola (1), peut-être

[1] Pour être perſuadé que ce que je dis ici d'I-

auſſi fin, auſſi fourbe, & auſſi délié que Mahomet, ſut ſe ſervir encore mieux que lui, du penchant que les peuples ont au fanatiſme. Il courut l'Eſpagne un pied nud & l'autre chauſſé, il fit la veille des armes comme Dom Quichotte, il prétendit avoir ſouvent des viſions céleſtes, & il trouva un grand nombre de gens qui ajouterent foi à ſes diſcours. On l'eût enfermé aux Petites Maiſons, ſi l'on eût agi ſenſément; mais on l'a canoniſé après ſa mort, & ſes diſciples ſont auſſi riches que les Monarques les plus puiſſants. Quel exemple du progrès que fait le fanatiſme, & quel ſujet de déplorer la foibleſſe de l'eſprit humain!

L'Hiſtoire du Fondateur des Quakres eſt preſque auſſi ſinguliere que celle du Patriarche des Jéſuites. A la vérité ce premier étoit entiérement fou, & agiſſoit ſans aucun déguiſement; mais les choſes dont il vint à bout, prouvent encore mieux par cette raiſon les effets

gnace de Loyola, n'eſt point outré, il faut conſulter Paſquier, & lire la vie du même Ignace, écrite ſous le nom de l'*Hiſtoire de Don Inigno de Quipuſcoa*. Voyez auſſi dans les *Lettres Juives*, & la Table au mot *Ignace*.

prodigieux de l'esprit fanatique. " Geor-
» ge Fox, *dit un agréable Auteur* (1),
» étoit un jeune homme de vingt-cinq
» ans, de mœurs irréprochables, & sain-
» tement fol. Il étoit vêtu de cuir,
» depuis la tête jusqu'aux pieds. Il alloit
» de village en village criant contre
» la guerre & le Clergé. S'il n'avoit
» prêché que contre les gens de guerre,
» il n'avoit rien à craindre; mais il at-
» taquoit les gens d'Eglise, & il fut
» bientôt mis en prison. On le mena à
» Darby devant le Juge de paix. Fox
» se présenta au Juge avec son bonnet
» de cuir sur la tête. Un Sergent lui
» donna un soufflet, en lui disant: *Ne*
» *sais-tu pas qu'il faut paroître tête*
» *nue devant M. le Juge*? Fox tendit
» l'autre joue, & pria le Sergent de
» vouloir bien lui donner un autre sou-
» flet pour l'amour de Dieu.... Le
» Juge voyant que cet homme le tu-
» toyoit, l'envoya aux Petites-Maisons
» de Darby pour y être fouetté. George
» Fox alla à l'Hôpital des fols en

(1) Lettres écrites de Londres sur les Anglois & autres sujets, par M. de Voltaire, *Lettre* III. pag. 47.

„ louant Dieu, où l'on ne manqua pas
„ d'exécuter à la rigueur la ſentence
„ du Juge. Ceux qui lui infligerent la
„ pénitence du fouet, furent bien ſur-
„ pris quand il les pria de lui appliquer
„ encore quelques coups de verge pour
„ le bien de ſon ame. Ces Meſſieurs ne
„ ſe firent pas prier; Fox eut ſa double
„ doſe, dont il les remercia très cor-
„ dialement. Il ſe mit à les prêcher.
„ D'abord on rit; enſuite on l'écouta:
„ & comme l'enthouſiaſme eſt une ma-
„ ladie qui ſe gagne, pluſieurs furent
„ perſuadés, & ceux qui l'avoient
„ fouetté devinrent ſes premiers Diſci-
„ ples. Délivré de ſa priſon, il courut
„ les champs avec une douzaine de
„ proſélytes, prêchant toujours contre
„ le Clergé, & fouetté de temps en
„ temps. Un jour étant au Pilori, il
„ harangua tout le peuple avec tant
„ de force, qu'il convertit une cin-
„ quantaine d'auditeurs, & mit le reſte
„ tellement dans ſes intérêts, qu'on le
„ tira en tumulte du trou où il étoit.
„ On alla chercher le Curé Anglican,
„ dont le crédit avoit fait condamner
„ Fox à ce ſupplice, & on le piloria à
„ ſa place „.

Après des aventures auſſi ſurprenantes que celles de George Fox, doit-on s'étonner que l'Abbé Bécheran ait ſi fort augmenté le nombre des convulſionnaires, & que ſes cabrioles aient fait ſur l'eſprit des Pariſiens le même effet, que ſur les Anglois les coups de fouet qu'en recevoit tranquillement George Fox? Malgré les précautions de la Cour, les folies qu'on a faites à S. Médart, & celles qu'on pratique encore dans la plupart des villes du Royaume, iront ſans doute en augmentant, & le fanatiſme des convulſionnaires croîtra, juſqu'à ce qu'une autre folie d'une eſpece différente remplace la premiere. Car il en eſt du fanatiſme, ainſi que des autres choſes; il eſt ſujet aux modes & aux changements. Il prend de temps en temps une forme nouvelle; mais au fond il eſt toujours également condamnable & pernicieux.

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak. Porte-toi bien, & gardes-toi toujours des préjugés populaires, ſource féconde du fanatiſme.

LETTRE CLIX.

Ben Kiber, *au ſage* Abukibak.

J'AI étudié avec ſoin, ſage & ſavant Abukibak, les opinions des anciens Peres de l'Egliſe ſur le mariage; je me ſuis fait un plaiſir de ſavoir ce qu'avoient penſé ſur une choſe auſſi utile à la Société civile, à la tranquilite des familles, à la grandeur des Etats, au bonheur des humains, des gens qui paſſent pour ſi éclairés & ſi ſavants. Quel a été mon étonnement, lorſque j'ai été convaincu que ces Peres de l'Egliſe, ſi vantés, ont preſque tous raiſonné, ou comme des viſionnaires, ou comme des fanatiques, ſur une matiere qui étoit ſi aiſée à traiter, en faiſant uſage de la raiſon! Il ne falloit que le ſens commun pour éclaircir certains points que les Peres ont obſcurcis, que doit-on en conclure, ſi ce n'eſt que les plus ſaints perſonnages ſe trompent quelquefois très lourdement, & que la ſuperſtition qui ſe cache ſi bien & ſi facilement ſous le voile de la Religion, trompe & ſéduit les per-

ſonnes les plus pieuſes, lorſqu'elles négligent de s'éclairer du flambeau de la raiſon ?

Les Savants qui vivent aujourd'hui, & qui ſont partiſans des Peres, ne répondent rien de bon aux critiques qu'en font quelques autres Savants. Après avoir battu long-temps la campagne pour excuſer les défauts, les erreurs & les opinions dangereuſes qui ſe trouvent dans les Ouvrages de bien des Peres, ils ſont obligés de convenir qu'ils ont ſoutenu quelquefois des ſentiments qu'on ne ſauroit approuver. Pourquoi ne point avouer cela naturellement, & ſans chercher tant de détours inutiles ? L'affectation de vouloir juſtifier les erreurs des Peres leur a plus nui, qu'elle ne leur a ſervi. Si on les avoit loués dans ce qu'ils ont eu de bon, condamnés dans ce qu'ils ont eu de mauvais, on auroit abrégé bien des diſputes & des diſcuſſions qui ne leur ont point été honorables. Plus on a examiné leurs Ecrits, & plus on y a trouvé de quoi critiquer. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait eu des Peres qui ont été de grands hommes. Qui pourroit nier que S. Baſyle

n'ait écrit avec toute la pureté poſſible, que S. Chriſoſtôme n'ait été très éloquent, que S. Auguſtin n'ait eu une vaſte & profonde érudition? Les Proteſtants, & quelques autres Auteurs qui ont refuſé aux excellentes qualités de ces Peres les louanges qu'elles méritent, ſe ſont rendu ridicules; mais un homme peut écrire purement & avec élégance, être ſavant, & cependant avancer pluſieurs opinions fauſſes, & quelques autres dangereuſes au bien de la Société. Les plus célebres Peres ſont préciſément dans ce cas lorſqu'ils ont parlé du mariage. Ils ſe ſont figuré que les plaiſirs les plus naturels & les plus innocents avoient quelque choſe de mauvais en eux-mêmes, & que Dieu n'avoit permis aux hommes de les goûter, que par une eſpece de tolérance & d'indulgence, & pour les empêcher de commettre un plus grand mal. Ces idées fauſſes, & directement oppoſées à la raiſon, qui nous montre que Dieu a inſpiré lui même aux hommes un amour naturel, qui eſt inné avec eux, pour certaines choſes, afin que cet amour ſoit le nœud & le lien éternel de la Société; ces fauſ-

ſes

ſes idées, dis-je, entiérement oppoſées à ce que nous montre clairement la lumiere naturelle, ont conduit les Peres à regarder l'uſage du mariage, comme ayant de lui-même quelque choſe de honteux & de criminel. Ils ont dit à ce ſujet cent impertinences plus ridicules les unes que les autres, & ils ont traité les matieres qui concernent le mariage, comme auroient pu le faire de vrais fanatiques, ou des entouſiaſtes, auſſi viſionnaires que l'étoit Origene lorſqu'il ſe fit faire eunuque par un zele également fou & dangereux.

Les Théologiens modernes, qui ſoutiennent aujourd'hui tous les Ecrits des Peres, & qui, ſoit par prévention, ſoit par politique, veulent ne point diſtinguer les excellentes choſes qui s'y trouvent, des mauvaiſes, ſont cependant forcés d'avouer que ſur ce qui regarde le mariage, ces *anciens Docteurs ne ſont point entiérement exempts de blâme.* Cet aveu ne doit-il pas être regardé comme une conviction authentique des erreurs qu'on leur reproche? S'il y avoit eu quelque moyen de les juſtifier, à coup ſûr leurs partiſans outrés ne l'auroient

pas négligé. On ſait aſſez dans quel ſens il faut prendre ces confeſſions que la force de la vérité arrache d'un Avocat attentif à cacher la foibleſſe de la cauſe qu'il défend. Il ſeroit abſurde de prétendre qu'un homme, tel que le Pere du Cellier, s'expliquât comme Barbeirac ſur une erreur qu'il reconnoîtroit être dans les Ouvrages d'un Pere; ce ſeroit exiger qu'un Avocat parlât de ſa Partie du même ton qu'il parle de celui contre lequel il la défend. Je ne voudrois pas auſſi qu'on s'en tînt aveuglément à ce qu'ont dit ceux qui ont attaqué directement les Peres, quoique la plupart du temps il les croient condamnés avec raiſon. Ils leur ont quelquefois imputé des défauts qu'ils n'avoient pas; ils ont voulu leur faire un crime de certaines opinions aſſez indifférentes, ils ont groſſi les fautes qu'ils leur reprochoient. Je pourrois en citer ici vingt exemples, pris dans les Ecrits de le Clerc & dans ceux de Barbeirac. Ces deux Savants, ſur-tout le dernier, n'ont pas toujours jugé aſſez équitablement. Le grand nombre des fautes qu'ils ont trouvé dans les Peres, les a perſuadés

que leurs Ecrits étoient abſolument mauvais, & preſque indignes d'être lus: ils ſe trompoient, & peut-être qu'un peu de paſſion les conduiſoit. Scaliger étoit plus retenu qu'eux. *Les Peres*, diſoit ce grand homme, *ſont bonnes gens; mais ils ne ſont pas ſavants.* En ôtant la ſcience aux Peres, Scaliger laiſſoit à quelques-uns l'éloquence, & à preſque tous le bon ſens. Voſſius penſoit à peu près de même; mais ce n'eſt point encore aſſez, & les ſentiments de Scaliger & de Voſſius me paroiſſent moins bons que celui d'Eraſme. De tous les Savants qui ont parlé avec liberté ſur les Ouvrages des anciens Théologiens, perſonne ne me paroît en avoir jugé auſſi ſainement que cet habile Hollandois. Il n'a point la foibleſſe d'applaudir aux erreurs & aux fautes des Peres, il ne cherche point à les juſtifier; mais il releve auſſi très-ſoigneuſement les bons & beaux endroits de ces Auteurs, & il en trouve abondamment dans quelques-uns. On n'a qu'à voir ce qu'il penſoit de S. Baſile (1), de S. Chryſoſtô-

[1] Divus Baſilius, vir optimo jure dictus magnus, ſed maximi cognomine dignior, cujus ſa-

me (1), de S. Grégoire de Nicée, de S. Athanaſe, on ſera bientôt convaincu qu'il étoit très-éloigné du ſentiment de Barbeirac.

cundiam contumeliam eſſe judico cum quoquam eorum comparere; quorum eloquentiam ſupra modum admirata eſt Græcia juxta modum æmulata Italia. Quis enim inter illos ſic omnibus dicendi virtutibus excelluit, ut in eo non aliquid deſideretur vel offendat; Tonat ac fulgurat Pericles, ſed ſine arte: Attica ſubtilitate propemodum friget Lyſias Phalereo ſuavitatem tribuunt, gravitatem adimunt. Iſocrates umbratilis Orator, affectatis ſtructuræ numeris, ac periodis orationis; perdidit illam nativæ dictionis gratiam. Demoſtheni, quem velut omnibus numeris abſolutum eloquentiæ exemplum producit M. Tullius, objectum eſt quod orationes illius olerent lucernam, nec deſunt qui in eo affectus & urbanitatem requirunt. Sed ut maxime aliquis extiterit, in quo neque naturam, neque artem, neque exercitationem deſideres, quem mihi dabis, qui Divi Baſilii pectus numine plenum, non dicam æquarit, ſed vel mediocri conſequatur intervallo? Quem qui tantum Philoſophiæ, qui omnium diſciplinarum circulum cum ſumma dicendi facultate conjunxerit? Sed ut dixi, contumeliæ genus eſt virum divinitus afflatum cum prophanis, ac nihil aliud, quam hominibus confere. *S. Baſilii Encomium ex Epiſtola Des. Eraſmi, Roterd.* ad D. Jacobum Adoletum, Epiſcopum Carpentoratenſem, primæ Edit. Græcæ Baſilii præmiſſa.

[1] Tulit eadem fermè ætas aliquot ſumma facundia parique doctrina ac pietate viros. Athanaſium Alexandrinum Epiſcopum, Gregorium Nazianzenum Baſilii Piladem, ac ſtudiorum ſodalem, Joannem Chryſoſtomum & ipſum Baſilio familiarem, ac fratrem Gregorium Nyſſenum Epiſcopum. Horum ſuis quiſque dotibus ſummus erat. *Idem, ibid.*

Peut-être écrirai-je quelque jour, ſage & ſavant Abukibak, l'hiſtoire critique de la Vie & des Ouvrages des plus grands hommes anciens & modernes; ſi cela eſt, je t'enverrai cet Ouvrage dès qu'il ſera achevé. Tu verras alors ſi j'ai bien ſu diſtinguer ce qu'on doit louer, ou ce qu'on doit blâmer dans les Ouvrages des Peres. Quant à préſent, je vais te rapporter le plus ſuccintement qu'il me ſera poſſible, & avec cette liberté qui eſt le partage des Philoſophes, les erreurs, & même les ſottiſes qu'ont dites preſque tous les Peres au ſujet du mariage, qu'il n'a pas tenu à eux qu'on ne ſupprimât entiérement, puiſqu'ils ne l'ont regardé que comme un mal qu'on permettoit pour éviter un plus grand mal. Ce que je dis te paroîtra étonnant, tu ne pourras croire que des gens, à qui l'on donne journellement le titre de *Saint*, de grand *Saint*, de *Lumiere de l'Egliſe*, *d'Homme incomparable*, de *Génie ſublime*, aient pu ſoutenir une pareille erreur, qui eſt auſſi nuiſible au bien public, qu'elle eſt impertinente & ridicule; rien n'eſt cependant plus véritable. Je

vais te faire entendre les Peres, ils parleront eux-mêmes, & tu verras que je ne leur prête rien.

S. Juſtin regarde le mariage comme un *uſage illégitime, par lequel on ſatisfait le deſir de la chair* (1). Il donne de grandes louanges à ceux qui ſe privent & s'abſtiennent de cet uſage, & qui étant mariés, vivent comme s'ils ne l'étoient point. Une opinion auſſi ridicule, qui tend manifeſtement à la deſtruction totale de la Société civile & à la ruine des familles, te paroîtra beaucoup plus digne d'un enthouſiaſte que d'un ſage Ecrivain; mais tu trouveras encore bien plus de fanatiſme dans le ſentiment de ce Pere, lorſque tu conſidéreras l'idée qu'il s'étoit faite de la génération. Il ſe figuroit qu'il étoit très-poſſible que le genre humain fût continué ſans le ſecours des femmes; voici ſes propres paroles dans un fragment conſidérable, qui nous reſte d'un Ouvrage qu'il avoit écrit ſur la Réſurrection (2). *La ſeule raiſon pourquoi Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt eſt né d'une Vier-*

[1] *Spicileg. Tom. II. pag.* 180.
[2] *Ibid. p.* 180. 181.

ge, a été pour abolir la génération qui se fait par un desir illégitime, & pour montrer que Dieu peut former un homme sans aucun commerce charnel. Ces imaginations chimériques ne méritent-elles pas d'être condamnées très-sévérement, & n'est-ce pas rendre un service essentiel au Public, que de montrer le ridicule d'une pareille opinion, d'autant plus dangereuse, qu'elle se trouve dans les écrits d'un homme qui d'ailleurs a du mérite, & qui est estimé par la pureté de ses mœurs?

L'idée folle de S. Justin me rappelle celle du Médecin dont tu m'as parlé dans tes premieres Lettres, qui trouvoit si peu de dignité dans l'acte Vénérien (1), qu'il regrettoit toujours que les Philosophes n'eussent pas le privilege de faire des enfants sans le secours des femmes. Tertullien raisonnoit aussi ridiculement sur cet article que le Médecin moderne; la différence qu'il y a entre ces deux Auteurs, c'est que le Médecin vouloit plaisanter, & que le Théologien parloit très-sérieusement. Il n'est rien de si peu sensé, & en même-

[1] *Voy. le* I. Vol. *de ces Lettres* Cabalistiques.

temps de ſi plaiſant que ce que Tertullien écrit à ſa femme : *Si nous liſons*, dit-il (1), *dans les Ecritures qu'il vaut mieux ſe marier que brûler, quel cas doit-on faire, je vous demande, d'un bien qui n'eſt bien qu'eu égard au mal? S'il eſt permis de ſe marier, ce n'eſt qu'autant que cela eſt moins mauvais que de brûler; mais combien n'eſt-il pas ſalutaire & plus heureux de ne point ſe marier & de ne point brûler?* Voilà un diſcours fort tendre pour un époux, & un modele ſingulier d'un billet doux pour un mari qui écrit à ſa femme. N'y a-t-il pas dans la conduite de Tertullien de quoi détruire de fond en comble les Sociétés les plus tranquilles, & les Etats les plus floriſſants, ſi cette conduite étoit imitée, & ſi beaucoup de maris étoient auſſi fanatiques au ſujet de leur mariage, que l'étoit cet ancien Docteur ſur le ſien? Belle maniere d'inſpirer à une femme de l'amour

[1] quod denique ſcriptum eſt, *melius eſt nubere quam uri*; quale hoc bonum eſt, oro te, quod mali comparatio commendat? ut ideo melius ſit nubere, quia deterius eſt uri. At enim quanto melius eſt, neque nubere, neque uri? *Tertull. ad Uxorem*, Lib. I. Cap. III. pag. 162.

pour ſon époux, que celle de lui vouloir perſuader qu'elle ne doit le regarder que comme une choſe qui eſt moins mauvaiſe que le ſupplice du feu, mais qui au demeurant ne vaut guere mieux!

S. Jérôme n'étoit guere plus retenu dans les déclamations qu'il faiſoit contre le mariage, que Tertullien. Il traitoit les maris de Diables, & toute la grace qu'il leur faiſoit, c'étoit de leur donner la préférence ſur Belſébuth & Aſtaroth. Selon lui, une femme qui ſe remarioit, devoit être privée pour toujours du Sacrement de la Communion. Ces opinions ne ſauroient être aſſez ſévérement condamnées. Un fanatique qui prêcheroit aujourd'hui une pareille doctrine, ſeroit renfermé par Arrêt du Parlement aux Petites Maiſons; c'eſt ce qui pourroit lui arriver de plus heureux; car ſi on ne lui faiſoit grace, à cauſe de la folie, dont on le jugeroit atteint, il ſeroit peut-être puni comme un perturbateur dangereux du repos public. Je te demande, cher Abukibak, ſi l'on pourroit traiter trop rigoureuſement un Théologien qui écriroit, qui parleroit

& penſeroit comme S. Jérôme? Voici mot à mot comment s'explique ce Pere (1). *Si une jeune veuve ne* peut, *ou* ne veut pas *garder la continence, qu'elle prenne un mari plutôt que le Diable. La belle choſe, & bien à ſouhaiter, où il s'agit de choiſir entre cette choſe & Satan* ! Tu vois que je ne fais dire à S. Jérôme que ce qu'il a dit expreſſément, lorſque je l'accuſe d'avoir comparé les maris aux Diables: je rapporterai un autre paſſage de ce Pere ſur le ſentiment que je lui ai attribué, que les femmes qui ſe marient une ſeconde fois, devroient être exclues à jamais de la Communion. *Si une veuve*, dit-il (2), *qui a eu deux maris, quelque vieille & quelque indi-*

[1] Ideo adoleſcentula vidua, quæ ſi non poteſt continere, vel non vult, maritum potius accipiat quam Diabolum. Pulchra nimirum, & adpetenda res, quæ Satanæ comparatione ſuſcipitur! *Hieron. ad Salvinam*, de ſervando viduit. Tom. I. pag. 77. Ed. Baſil. 1537.

[2] Simulque conſidera, quod quæ duos habuit viros, etiamſi anus eſt, & decrepita & egens, Eccleſiæ ſtipes non meretur accipere. Si autem panis illi tollitur elemoſynæ, quanto magis illè *panis qui de cælo deſcendit*? quem qui indignè comederit, reus erit violati corporis & ſanguinis Chriſti. *Hieronim. contra Jovinian.* Tom. II. Liv. I. pag. 28.

gente qu'elle ſoit, ne mérite point d'être aſſiſtée des charités de l'Egliſe. Si elle eſt privée du pain de l'aumône, ne devroit-elle pas l'être à plus forte raiſon du pain du Ciel, qui fait la condamnation de ceux qui le mangent indignement ? Peut-on, ſage & ſavant Abukibak, avancer des erreurs plus groſſieres & plus condamnables? Quoi! parce qu'une femme a été deux fois utile à ſa patrie, qu'elle a deux fois donné des Citoyens à la République, qu'elle a voulu ſuivre le conſeil & le précepte de l'Apôtre, ſe mettre à l'abri des tentations, s'empêcher d'y ſuccomber, qu'elle a enfin voulu vivre comme une ſage & honnête femme, elle doit être non-ſeulement privée du ſecours de l'aumône, mais encore être ſéparée en quelque maniere du Corps de ſon Egliſe! Il n'y a que le fanatiſme le plus outré, qui puiſſe dicter de pareils diſcours, il eſt facile de connoître qu'ils partent d'un ſolitaire hypocondriaque, chez qui les accès de la mélancholie faiſoient quelquefois diſparoître entiérement la raiſon.

Ce n'eſt pas ſeulement contre les

ſecondes nôces que s'élevoit auſſi fortement S. Jérôme, il étoit auſſi peu partiſan des premieres; mais il n'oſoit ſans doute, à cauſe des Magiſtrats, ou des autres perſonnes qui n'auroient pu ſouffrir une pareille opinion, la ſoutenir clairement. Il s'expliquoit cependant aſſez pour être entendu de bien des gens. Un Juriſconſulte moderne a dit avec raiſon (1): *Je vous ai parfaitement entendu Jérôme, & ne vous attribue aucun ſentiment que vous n'ayiez eu véritablement. Vous vous récriez en vain, vous condamnez les premieres nôces, & les ſecondes encore plus. Vous blâmez en général toute ſorte de mariage; mais vous diſputez à la maniere de Socrate; vous ſemblez croire les choſes que vous condamnez, par les raiſons qui vous paroiſſent les plus fortes.*

Il eſt certain, ſage & ſavant Abukibak, que S. Jérôme a penſé ſur la

[1] Aperui aures, *Hieronime*. Non tibi obtrector. Proclames quantum voles, & primas damnas, & magis ſecundas. Nam ſic diſputas contra nuptias, & more Socratico, concedis quidem verbo, quas rationibus negas. *Alberic. Gentil. De Nuptiis*, Lib. VI. Cap. XXII. pag. 564.

poſſibilité de la génération ſans le ſecours des femmes, preſque auſſi extraordinairement que S. Juſtin. Il ne dit pas tout-à-fait comme ce Pere, que Dieu ait eu l'intention d'abolir dans la nouvelle Loi la génération qui ſe fait par l'union des mariés; mais il n'oſe décider (1) ſi, ſuppoſé qu'Adam & Eve n'euſſent jamais péché, ils ſe ſeroient rendus le devoir conjugal: il regarde cela comme fort incertain. Apparemment qu'il ſe figuroit que les hommes ſeroient venus comme des choux, & que Dieu auroit donné une graine à Adam & à Eve, qu'ils euſſent ſemée dans une certaine ſaiſon.

Minutius Felix, qui vivoit plus d'un ſiecle avant S. Jérôme, avoit eu la même délicateſſe que lui ſur le mariage. Sans doute qu'il devoit croire que ce ſaint nœud conſervoit toujours quelque choſe de déshonnête & de criminel, puiſqu'il loue non-ſeulement ceux qui s'en privoient, mais ceux

[1] Quod ſi objeceris, antequam peccarent, ſexum viri & fœminæ fuiſſe diviſum, & abſque peccato eos potuiſſe conjungi: quid futurum fuerit incertum eſt. *Hier. contr. Jov.* T. II. L. I. p. 37.

qui rougiſſoient quand ils en rempliſſoient les devoirs. *Pluſieurs*, dit-il (1), *auſſi chaſtes dans leurs actions que dans leurs paroles, gardent une perpétuelle virginité, ſans en tirer vanité. Les autres, bien loin de former des deſirs criminels & inceſtueux, rougiſſent même, & ont honte de rendre le devoir conjugal.*

Je ne finirois jamais, ſage & ſavant Abukibak, ſi je voulois rapporter ici tous les faux raiſonnements que les Peres ont faits au ſujet du mariage. Les plus modeſtes ſur cet article, ou pour mieux dire, les plus ſenſés, ſont ceux qui n'ont déclamé que contre les ſecondes nôces; mais ils ont preſque tous penché à regarder le mariage, c'eſt-à-dire, la ſeule choſe qui maintienne la Société, & faſſe fleurir les Etats, comme une eſpece de mal qu'on ne devoit tolérer que le moins qu'on pouvoit, & qu'il falloit empêcher autant qu'il étoit poſſible. Surement perſonne ne ſe ſeroit

[1] Caſto ſermone, corpore caſtiore plerique inviolati corporis virginitate perpetua fruuntur potius quam gloriantur: tantum autem abeſt inceſti cupido, ut nonnullis etiam rubori ſit pudica conjunctio.

marié, ſi cela avoit dépendu de S. Ambroiſe; il n'y a qu'à l'écouter pour en être perſuadé. *J'enſeigne*, dit-il (1), *à garder la virginité, & je viens à bout de perſuader pluſieurs perſonnes. Plût à Dieu que je fuſſe aſſez heureux pour que cela fût vrai! J'empêche que les filles qui s'étoient dévouées pour un temps au ſervice des Autels, ne viennent enſuite à ſe marier; que ne puis-je encore empêcher toutes les autres de ſe marier! Que ne puis-je arracher au mariage toutes celles qui y ſont deſtinées, & changer leur voile de nôces en un voile de virginité!* Suis-je mal fondé, ſage & ſavant Abukibak, à ſoutenir que s'il avoit dépendu de S. Ambroiſe, le genre humain auroit fini? Si ſes ſouhaits avoient été accomplis, l'affaire auroit bien-tôt été faite.

Lorſque je conſidere la fureur qu'ont eue certains Théologiens qui paſſent

[1] Virginitatem, inquis, doces & perſuades plurimis. Utinam convincerer, utinam tanti criminis probaretur effectus.... Initiatas, inquis, ſacris Miſteriis, & conſecratas integritati puellas, nubere prohibes. Utinam poſſem revocare nupturas! Utinam poſſem flammeum nuptiale pio integritatis velamine mutare! *Ambroſ. de Virginib.* Lib. III. col. 101.

pour les plus célebres & les plus éclairés, d'établir une opinion directement oppoſée à la raiſon, à la Nature, au bonheur des hommes, à la gloire des Princes, au bien des Etats, je ne puis m'empêcher de réfléchir ſérieuſement combien il eſt dangereux d'ajouter aveuglément confiance à des Auteurs, parce que pendant pluſieurs ſiecles conſécutifs, des Théologiens & des Moines, bien moins ſavants que ces Auteurs, & bien plus portés au fanatiſme, ont dit qu'on devoit recevoir ſans examen tout ce qui ſe trouvoit dans leurs Ecrits, & ont honoré également les bonnes & ſages opinions, comme les ridicules & les impertinentes, du nom pompeux de Tradition.

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

LETTRE CLX.

Ben Kiber, *au ſage* Abukibak.

LEs anciens Peres, ſage & ſavant Abukibak, ne pouvant & n'oſant interdire ouvertement l'uſage du mariage, qu'ils regardoient comme ayant quelque

quelque choſe de mauvais, qui n'étoit tolérable que pour éviter un plus grand mal, en bornoient exceſſivement les plaiſirs & les droits. Il ne tenoit pas à eux qu'on n'établit (1) un calendrier, plus incommode pour les jeunes mariées, que celui dont parle l'ingénieux la Fontaine. Ils inſpiroient, comme je te l'ai montré par leurs propres paroles, de la honte & du mépris pour le devoir conjugal, autant qu'il leur étoit poſſible.

Montaigne, qui avoit bien autant de ſcience qu'aucun Pere de l'Egliſe, & peut-être plus de juſteſſe dans le raiſonnement, a eu raiſon de dire: *Ne ſommes-nous pas bien brutes de nommer brutale l'opération qui nous fait?* Il y a plus de ſel & de vérité dans ces paroles, que dans toutes les vaines déclamations que les Peres de l'Egliſe ont écrites contre le mariage. Le même Philoſophe fait encore pluſieurs réfle-

[1] Sic enim cauſa liberorum procreandorum ducitur uxor, non multum tempus conceſſum videtur ad ipſum uſum, quia & dies feſti, & dies purgationis, & ipſa ratio conceptus & partus, juxta Legem ceſſari temporibus ſuis debere demonſtrant. *Autor. Commentar*, quæ tribuuntur, *D. Ambroſ.* ſup. Epiſt ad Corinth. Cap. VII.

xions excellentes ſur les préjugés ridicules où l'on eſt au ſujet de la honte qu'on prétend être attachée à remplir les devoirs du mariage. " Chacun fuit, „ dit-il (1), en parlant de l'homme, „ à le voir naître; chacun court à le „ voir mourir. Pour le détruire, on „ cherche un champ ſpacieux en pleine „ lumiere; pour le conſtruire, on ſe „ muſſe dans un creux ténébreux, & „ le plus contraint qu'il ſe peut. C'eſt „ le devoir de ſe cacher pour le faire, „ & c'eſt gloire, & naiſſent pluſieurs „ vertus de le ſavoir défaire. „

Les Peres de l'Egliſe n'ont pas été les ſeuls qui aient peu approuvé l'uſage du mariage, & qui l'aient voulu réduire à un point bien modique, quelques anciens Philoſophes ont penſé auſſi ridiculement, & je croirois aſſez volontiers que les premiers Peres, grands Platoniciens, avoient pris de quelques-uns de ces Philoſophes la prétendue idée d'immodeſtie qu'ils attachoient à l'accompliſſement du mariage. Ces Philoſophes pouvoient bien à leur tour

(1) *Eſſais de Michel de Montaigne*, Liv. III. Chap. V. pag. 119. Edit. de Londres.

avoir reçu cette opinion des anciens Pytagoriciens, dont ils en avoient adopté pluſieurs autres. Nous apprenons dans un fragment de l'Hiſtoire de Diodore de Sicile, que Pythagore approuvoit fort peu le fréquent uſage des plaiſirs permis dans le mariage. „ Pythagore, „ dit cet Hiſtorien, ne conſidéroit dans „ l'union de l'homme & de la femme „ que la ſeule utilité; ainſi il conſeil„ loit de s'abſtenir abſolument pendant „ l'été de tout acte vénérien. Dans „ l'hiver il permettoit qu'on l'accom„ plît quelquefois; mais cependant il „ ordonnoit que ce fût rarement & „ avec modération: car il eſtimoit en „ général que toute action, tendante à „ la génération, étoit une choſe nuiſi„ ble, & il diſoit que l'uſage journa„ lier de l'acte vénérien affoibliſſoit „ beaucoup, & cauſoit enfin un mal „ irréparable (1). Voilà le texte origi-

[1] Pythagoras in rebus Venereis utilitatem ſpectans, conſulebat ut æſtate quidem a coïtu abſtinerent, hyeme vero parcè ac moderatè ad coïtum accederent. Etenim concubitum in univerſum, rem noxiam eſſe exiſtimabat: continuum autem veneris uſum, penitus vires labefactare, ac perniciem afferrere aiebat. *Diodorus Siculus in Excerptis.*

nal que les anciens Peres ont commenté à leur façon. Ils y ont ajouté leurs idées particulieres, & ont tâché d'accommoder au Chriſtianiſme les idées du Pythogoriſme ſur la génération, comme ils avoient amené à la Religion toutes les rêveries de Platon ſur la nature des eſprits & des Dieux ſubalternes. S. Clément, pour arrêter les effets de l'amour mutuel qui doit ſe trouver entre deux jeunes époux, prétend (1) que c'eſt *une choſe oppoſée à la Loi, & une action injuſte & contraire à la raiſon, de ne ſe propoſer que le ſimple plaiſir dans le mariage*; de ſorte qu'il s'enſuit néceſſairement de ce Principe, qu'un homme ne peut ni ſelon la Loi, ni ſelon la raiſon, connoître ſa femme dès qu'elle eſt enceinte. Voilà un jeûne de neuf mois, bien plus conſidérable que celui de Pythagore, qui ne duroit que pendant l'été.

S. Ambroiſe a adopté l'étrange opinion de S. Clément. Cela n'eſt pas ſurprenant, puiſque s'il avoit été le maî-

(1) Sola enim voluptas, ſi quis ea etiam utatur in conjugio, eſt præter Leges, & injuſta, & a ratione aliena *Pedagog.* Lib. II. Chap. X. pag. 225 Edit. Oxon.

tre du ſort des humains, le mariage auroit été défendu, ainſi que l'eſt la fornication, & Dieu auroit conſervé, s'il lui avoit plu, les hommes par un autre moyen que la génération. Tu as vu, ſage & ſavant Abukibak, dans ma derniere Lettre, combien ce Pere ſe félicite de ce qu'il avoit empêché pluſieurs filles de ſe marier, & avec quelle paſſion il ſouhaite de pouvoir perſuader toutes les autres à fuir le mariage. Un ennemi, ſi déclaré du lien conjugal, ne pouvoit manquer, ne pouvant l'anéantir abſolument, d'en reſſerrer les droits le plus qu'il lui ſeroit poſſible. Il n'eſt rien de ſi pitoyable que les fauſſes & abſurdes comparaiſons que ce Pere fait pour autoriſer ſon opinion. " Que ne doit-on pas » penſer, dit-il (1), de la cupidité des

(1) Quid mirum de hominibus, ſi pecudes quoque muto quodam opere loquuntur generandi ſibi ſtudium, non deſiderium eſſe coeundi. Siquidem ubi ſemel ſenſerint genitali alvo ſemen receptum, jam nec concubitu indulgent, nec laſciviam amantis, ſed curam parentis aſſumunt. At vero homines nec conceptis ipſis, nec Deo parcunt; illos contaminant, hunc exaſperant. In vulva matris ſanctificavi te; ad cohibendam petulantiam tuam, manus quaſdam tui autoris in utero hominem formantis advertis, ille operatus, & tu ſacri uteri ſecre-

„ hommes, lorſqu'on voit les bêtes,
„ qui par une eſpece de langage muet,
„ montrent qu'elles s'accouplent, non
„ pas pour ſatisfaire leurs deſirs, mais
„ pour engendrer d'autres animaux?
„ Dès qu'elles ſentent qu'elles ont con-
„ nu, elles ne ſouffrent plus l'approche
„ des mâles, elles ont alors la ten-
„ dreſſe d'une mere, & non pas l'em-
„ portement & les deſirs d'une amante.
„ Mais les hommes ne pardonnent ni à
„ Dieu, ni aux hommes; ils flétriſſent
„ les derniers, & offenſent le premier.
„ Dieu a ſanctifié quelques enfants dans
„ le ventre de leur mere, pour appren-
„ dre aux hommes à réprimer leurs
„ deſirs, & à vivre chaſtement avec
„ leurs femmes dès qu'elles ſont en-
„ ceintes. N'eſt-il pas affreux qu'il y ait
„ des gens aſſez criminels pour aller
„ fouiller dans un endroit où ſe trouve
„ un Saint, & profaner un lieu qui eſt

eum inceſtas. Vel pecudes imitare, vel Deum reverere. Quid de pecudibus loquor? Terra ipſa a generandi opere ſæpe requieſcit, & ſi impatienti hominum ſtudio jactis frequenter ſeminibus occupetur, impudentiam mulctat agricolæ, & ſterilitatem fæcunditate commutat. *D. Ambroſ. Comment. in Cap. I. Evangel. Luc.*

„ devenu ſacré ? Si l'on ne veut pas
„ craindre Dieu, du moins qu'on imi-
„ te les bêtes. Mais que dis-je ? La terre
„ même inſtruit les hommes de leur
„ devoir, elle a beſoin, pour produire,
„ de ſe repoſer quelquefois. Si on l'en-
„ ſemence trop fréquemment, elle reſ-
„ te & devient ſtérile. „

Cette déclaration puérile, eſt priſe preſque mot à mot d'une pareille de S. Clément d'Alexandrie (1). L'exemple des bêtes qui ne s'accouplent que dans un certain temps, y eſt auſſi rapporté ; cet exemple devoit paroître d'une grande importance aux Peres de l'Egliſe. Avant que nous examinions combien elle eſt abſurde, je remarquerai que S. Jérôme n'a pas manqué de s'en ſervir (2) : il n'avoit garde d'ou-

(1) Aliquod tempus ad ſeminandum opportunum habent quoque rationis expertia animalia. Coire autem non ad liberorum procreationem eſt facere injuriam Naturæ, quam quidem oportet magiſtram aſciſcere, & diligenter obſervare quas illa introducit temporis conſiderationes, ſenectutem inquam & puerilem ætatem ; his enim nondum conceſſit, illos autem non vult amplius uxores ducere. *Pedagog.* Lib. II. Cap. X. pag. 225. Edit. Oxon.

(2) Liberorum ergo, ut diximus, in matrimonio opera conceſſa ſunt, voluptates autem quæ de

blier ce mauvais raiſonnement ; tout ce qui pouvoit flétrir le mariage, & en interdire les plaiſirs innocents, lui paroiſſoit trop eſſentiel pour le négliger.

Je ne ſais à quoi penſoient les Peres, lorſque pour montrer qu'un mari ne pouvoit connoître ſa femme dès qu'elle étoit enceinte, ils citoient à ce mari l'exemple d'une chienne ou d'une jument. Ce mari ne devoit-il pas leur répondre ? " Un animal ne connoît ſa „ femelle que dans un certain temps, „ parce que c'eſt un animal ; c'eſt-à-dire, „ une créature qui n'agit que par inſ- „ tinct, & comme une eſpece de machi- „ ne. L'Auteur de la Nature a jugé à pro- „ pos de ne donner des deſirs aux bêtes „ que dans une certaine ſaiſon, il a ac- „ cordé au contraire la raiſon aux hom-

meretricum capiuntur amplexibus in uxore damnatæ Hoc legens omnis vir & uxor, intelligat ſibi poſt conceptum magis orationi quam conubio ſerviendum, & quod in animalibus & beſtiis ipſo Naturæ jure præſcriptum eſt, ut prægnantes ad partum uſque non coëant ; hoc in hominibus ſciant arbitrio derelictum ut merces eſſet ea abſtinentia voluptatum. Imitentur ſaltem pecudes, & poſtquam uxorum venter intumuerit, non perdant filios, nec amatores uxoribus ſe adhibeant ſed maritos. *Hyeronim* Tom. I. pag. 140.

„ mes

„ mes & aux femmes, leur a formé
„ un tempérament qui leur occaſionne
„ des deſirs dans tous les temps; ainſi
„ de l'aſſemblage de ces deſirs & de
„ celui de la raiſon, il s'en ſuit une
„ choſe très-naturelle, qui eſt le con-
„ tentement & la ſatisfaction d'une
„ paſſion innocente. Loin que l'exem-
„ ple des bêtes prouve que les hommes
„ ne doivent connoître leurs femmes
„ que dans un certain temps, il mon-
„ tre au contraire que Dieu a voulu
„ qu'ils puſſent toujours en jouir, puiſ-
„ qu'il leur a donné un deſir continuel,
„ qui n'eſt que momentané dans les
„ bêtes, & ce deſir eſt une des plus
„ grandes marques de la ſageſſe & de la
„ Providence divine „. Elle a voulu former entre le mari & la femme, entre deux créatures douées de raiſon, un lien qui conſervât toujours leur union & leur tendreſſe réciproque, qui ſervît à entretenir & à renouveller leur amitié mutuelle. On voit bien que les Peres qui écrivoient ſur le mariage, en parloient comme les aveugles des couleurs, & ne connoiſſoient guere l'intérieur des ménages. Tout homme marié ſait aſſez

par expérience combien le desir dont Dieu a favorisé les hommes de rendre le devoir conjugal à leurs femmes dans tous les temps, est utile à la paix, au bonheur, & à la prospérité des familles. Je citerai encore ici Montaigne au sujet de ces contraintes, & de ces rigidités inutiles & pernicieuses. Un Auteur qui raisonne toujours très-sensément, vaut bien, chez les véritables Philosophes, un Pere de l'Eglise (1). " Hé! pauvre „ homme, tu as assez d'incommodités „ nécessaires, sans les augmenter par „ ton invention: & es assez misérable „ de condition, sans l'être par article: „ tu as des laideurs réelles & essen- „ tielles à suffisance., sans en forger „ d'imaginaires. Trouves-tu que tu sois „ trop à l'aise, si la moitié de ton aise „ ne te fâche? Trouves-tu que tu aies „ rempli tous les offices nécessaires, à „ quoi nature t'engage, & qu'elle soit „ oisive chez toi, si tu ne t'obliges à „ nouveaux offices? Tu ne crains point „ d'offenser ses loix universelles, indu- „ bitables, & te piques aux tiennes par-

(1) *Essais de Michel de Montaigne*, Liv. III. pag. 111. Edit. de Londres.

„ tiſanes & fantaſtiques. Et d'autant „ plus qu'elles ſont particulieres, in- „ certaines & plus contredictes, d'au- „ tant plus tu fais là ton effort. Les or- „ donnances poſitives de ta Paroiſſe „ t'attachent, celles du monde ne te „ touchent point. Cours un peu par les „ exemples de cette conſidération, ta „ vie en eſt toute „.

Les autres raiſons, ſage & ſavant Abukibak, ſur leſquelles ſe fonde S. Ambroiſe, ſont encore plus pitoyables que celles qu'il prétend tirer de l'exemple des animaux. Un enfant dans le ventre de ſa mere, quelque ſaint qu'il doive être un jour, n'eſt pas ſouillé davantage par l'accompliſſement de l'acte vénérien, qu'il l'eſt par les aliments, ou par les autres choſes qui peuvent entrer dans le corps de ſa mere. Et depuis quand eſt-ce que Dieu a attribué quelque impureté à la ſemence humaine, qui ne ſe trouve point dans le reſte de la matiere? Du ſang un peu plus, ou un peu moins purifié, peut-il profaner un enfant qui ne vit & ne ſe nourrit que de la nourriture qui ſe forme dans l'eſtomac de celle qui le porte?

Le raiſonnement de S. Ambroiſe eſt celui d'un véritable déclamateur. Ce qu'il ajoute *ſur la terre qui ne porte point, lorſqu'elle n'a pas le temps de ſe repoſer*, eſt pitoyable. Quelle comparaiſon y a-t-il entre une choſe inanimée & une animée, entre une ſubſtance inſenſible à toute ſortes de ſenſations & un être ſuſceptible de deſir ? Si l'intention de S. Ambroiſe a été de dire que de même que la terre trop fatiguée devient ſtérile, de même un mari qui connoît ſa femme lorſqu'elle eſt enceinte, la rend moins féconde, il s'eſt trompé étrangement ; car tous les grands Médecins ſoutiennent le contraire, & il eſt certain que lorſque les femmes ſont enceintes de cinq ou ſix mois, elles ont plus de deſirs qu'auparavant. Or, c'eſt nuire conſidérablement à leur ſanté, que de s'oppoſer à ces deſirs.

Les Peres n'entendoient guere mieux la Médecine que la politique. Deux raiſons eſſentielles doivent non-ſeulement permettre aux maris, mais même les obliger de rendre à leurs femmes le devoir conjugal lorſqu'elles ſont encein-

tes. La premiere, c'eſt la néceſſité de contenter leurs deſirs, auxquels on ne peut ſe refuſer ſans s'expoſer également à des dangers éminents, & les meres & les enfants qu'elles portent. La ſeconde, c'eſt que la nature demande dans les groſſeſſes, pendant un certain temps, l'accompliſſement de l'acte vénérien. Il ſeroit inutile de dire que les femmes doivent ne point former les deſirs que les Peres de l'Egliſe condamnent : car non-ſeulement elles ne ſont pas maîtreſſes de ne pas les avoir, mais ces deſirs ſont des accidents attachés néceſſairement à leur groſſeſſe, & qui ſont ſi naturels à leur état, qu'on juge qu'elles ſont enceintes parce qu'elles les ont ; c'eſt une des marques eſſentielles qu'Hyppocrate preſcrit (1) dans ſes *Aphoriſmes*. Cardan remarque fort à propos (2) que l'état d'une femme en-

(1) Si mulieri menſtruæ purgationes non prodeunt, neque horror, neque febris ſuccedit, & ſibi faſtidia accidunt, hanc prægnantem eſſe æſtimato. *Hippocrat. Aphoriſm.* Lib. V. Aphoriſm. LXI.

(2) Apparet igitur faſtidium hoc cibi, quod Græci *Picam* vocant, & ab Hippocrate ut ſignum commemoratum conceptionis, & experimentum id ita eſſe docet. Nam aliæ quidem ut conceperunt, prorſus cibos omnes abominantur : aliæ vero car-

ceinte eſt celui d'une perſonne qui a malgré elle les envies les plus fortes, & quelquefois même les plus déraiſonnables & les plus déſordonnées. On voit des femmes manger avec une avidité étonnante des charbons, de la cendre, de la chair crue. Si elles ne contentoient point leurs envies, elles courroient riſques de ſe bleſſer, & l'enfant qu'elles portent, pourroit ſe reſſentir du chagrin qu'elles auroient de ne pouvoir ſe ſatisfaire. Ce ne ſont point des Médecins ordinaires qui prétendent que les envies des meres ſont ſouvent imprimées ſur le corps de leurs enfants, preſque tous les plus grands en conviennent; Fernel (1), ce reſtaurateur

bones, calcem & carnes crudas appetunt. Ergo id contingit, quod in his quæ uterum gerunt, tria fiunt, quæ non in aliis, in quibus menſes aliter retinentur. *Hyeronim. Cardani Mediolanenſis* in ſeptem Aphoriſmorum Hippocratis particulas Commentaria, &c. pag. 178. Edit. in-folio Baſſleæ. 1564.

[1] Si gravida eo cujus flagrat deſiderio minime potiatur, infans illius ſignum geret. Veterum etiam literis proditum eſt mulierem albam, prolem nigram genuiſſe, hic duntaxat, quod fixi oculis intentoque animo diu Æthiopis imaginem comprehendiſſet. Si pavo, dum ovis ſuis incubat, linteis albis circum tegatur, albos omnino pullos, non gemmantis coloris edet; quem admodum etiam

de la Médecine, eſt précis ſur ce ſujet. Mais enfin, quand il ſeroit vrai, (comme il n'eſt pas impoſſible qu'il le ſoit) que le fœtus ſeroit inſenſible aux mouvements de l'ame de la mere, il ne le ſeroit pas aux coups & aux mouvements auxquels il eſt expoſé par le dérangement & la ſecouſſe qui ſe fait dans le corps d'une femme qui eſt agitée d'une paſſion violente. De quelque maniere qu'on penſe donc ſur les envies des femmes enceintes, il eſt toujours certain qu'il eſt très-dangereux pour le fruit qu'elles portent, qu'elles ne puiſſent pas les contenter.

Une femme, qui pendant ſa groſſeſſe ſouhaite l'accompliſſement du mariage avec ardeur, & à qui l'on refuſe ce devoir, devient mélancholique : ſa paſſion s'irrite par l'obſtacle qu'on y oppoſe, il lui eſt impoſſible de vaincre un deſir qui eſt une cauſe néceſſaire de l'état où elle ſe trouve. Peu à peu ſa triſteſſe ſe change en chagrin, & ce chagrin à la premiere occaſion devient une

gallina colore varios emittet, ſi varie picta ova foveat. *Joan. Fernelii Univerſa Medecina, &c.* Phyſiologia Lib. VII. Cap. XII. pag. 335.

eſpece de fureur, à laquelle on donne communément le nom de vapeur hyſtérique. Rien n'eſt ſi dangereux que ce mal pour une femme enceinte, cauſé ordinairement par la mélancholie ou la colere. Lazarus Riverius, un des plus illuſtres Médecins de Montpellier, rapporte dans les excellents Ouvrages qu'il a publiés, pluſieurs exemples du danger où cette maladie expoſe les femmes enceintes. Parmi ces exemples, celui (1) d'une Dame appellée Daumelas, qui mourut dans le ſeptieme mois de ſa groſſeſſe, d'un accès de vapeur qu'elle s'étoit cauſé par une colere, eſt des plus inſtructif, & prouve bien le danger qu'il y a de refuſer de contenter la volonté d'une femme en-

[1] Clariſſima uxor Du Daumelas, Franciæ Quæſtoris generalis, circa finem ſeptimi graviditatis menſis, occaſione quadam domeſticâ in iram vehementiſſimam concitata eſt, a qua vomitum mane patiebatur cum dolore ſtomachi, & icterica facta eſt... His poſtremis de cauſis noluit Ranchinus phlebotomiæ aſſentiri, ſed decretum fuit rhab. in ſubſtantia exhibere ad unc. 1. ut bilis illa per alvum ſenſim educeretur, quod factum fuit. Parum præſtitit rhabarbarum, ægraque poſt quinque vel ſex dies, aborſum paſſa eſt. *Lazarii Riverii &c. Obſervationes medicæ & curationes inſignes.* Edit. Hagæ Comitum, Centuria, II. Obſervat. IX. pag. 106.

ceinte. Au reſte, il eſt certain que rien ne procure plus les vapeurs hyſtériques que le chagrin qu'on reſſent de ne pouvoir ſatisfaire ſes deſirs. On peut aſſurer hardiment qu'en établiſſant qu'il doit être défendu de rendre le devoir conjugal aux femmes enceintes, on les expoſe à toutes les paſſions qui cauſent cette dangereuſe maladie. Parmi celles dont font mention les habiles Médecins, ils placent au premier rang le chagrin & la triſteſſe (1). Ce qu'il y a de plus triſte pour les femmes, qui, dans leur groſſeſſe, ſont attaquées de vapeurs hyſteriques, c'eſt qu'on ne peut guere employer de remedes pour leur rendre la ſanté, qui ne ſoient contraires à l'état où elles ſont, & qui par leur violence (2) n'ébranlent la machine, &

(1) Somnus & vigiliæ etiam in mediocritatis cancellos contineantur, nocent enim ſomnus & vigiliæ nimis protractæ, cum varias cumulent crudi-tates; animus ſit hilaris, mœrores autem graves & animus meticuloſus, conſternatio ex inopinatis caſibus, & ſi qui ſunt ſimiles affectus, hunc morbum facile inferre poſſunt. *Johannis Dolæi, &c. Encyclopædia Medecinæ Theoretico-Practicæ*, Lib. V. de Morbis Mulierum, pag. 629. Edit. Amſtelod.

(2) Si ergo fœmina in paroxiſmo graviari conſtituta eſt, clamores, pilorum in pudendis, præcipue aurium vellicationes, ligaturas & frictiones dolorificos commendant, præ omibus tamen noſtris

ne cauſent quelque dommage au fœtus, qui ſe reſſent des mouvements que reçoit le corps de ſa mere.

Je viens actuellement à l'autre raiſon, qui doit obliger les maris à rendre de temps en temps le devoir conjugal à leurs femmes pendant leur groſſeſſe, du moins juſques vers la fin du ſeptieme mois. Les femmes enceintes ont beſoin de ſe purger de temps en temps de cette quantité d'humeurs que la ſuppreſſion de leurs régles laiſſe croupir dans leur corps. Il eſt bien vrai que le fœtus abſorbe en quelque maniere une partie de ces humeurs, la matiere menſtrueuſe (1)

obſervatione titillationes in plantis pedum paroxyſm. diſcutiunt; ſæpe etiam concurbitulas cum multa flamma ſuis & femoribus applicandas volunt. Naribus graveolentia & fœtida, ut pote caſtor. Aſſa fœtida, fumus ex pennis perdicum, unguibus cornubus, &c. ut vapores illi maligni diſcutiantur, adhibenda volunt, in quem finem etiam arcani inſtar verrucas [quæ tibiis equorum adnaſcuntur] comburunt, fumumque naribus excipere inſtituunt. *Id. ibid.*

[1] Uterus in non gravidis, pugno facile comprehenderetur; at in gravidis in quantum fœtus creſcit, in tantum ſeſe expandit uterus, & quidem dum ita ſe extendit [victu mirabile] corporis ſui membranæ non redduntur tenuiores, ſed multo corpulentiorem acquirunt craſſitiem. Quod ideo contingit, quia in venis & arteriis ſuis, & etiam in reliquo ſubſtantiæ ſuæ, menſtruoſa materia,

ſervant à imbiber les parties qui l'enveloppent, & qui, par un prodige de la Nature, grandiſſent & s'étendent à meſure qu'il devient plus grand & plus conſidérable ; mais il reſte encore une grande quantité d'humeurs, qui ſont augmentées par la conſervation de la ſemence. Or, c'eſt rendre un ſervice conſidérable à une femme enceinte, que de lui faire évacuer en quelque maniere une partie de cette ſemence ; & c'eſt n'avoir pas la moindre idée de la Médecine, que de ſe figurer qu'un *coït modéré* puiſſe nuire au *fœtus*, tandis qu'Hyppocrate (1) conſeille de purger les femmes enceintes depuis le troiſieme juſqu'au ſeptieme mois. Combien n'y a-t-il pas de différence entre le mouvement interne que cauſe une purgation, & celui que fait l'action du coït, ſur-tout dans une femme ? Au

iſtic reſtagnante, imbibitur uterus. *Ludovici Cardani Midicinæ Doctoris, &c. Manuductio per omnes Medicinæ partes, ſeu Inſtitutiones Medicinæ*, Lib. I. pag. 253.

[1] Uterum gerentes mulieres medicamentis purgare convenit, ſi materia turget, quadrimeſtres & ad ſeptimum menſem uſque, ſed eas minus. Junioges vero & ſeniores cavere oportet. *Hippocrat. Aphoriſm.* Lib. IV. Aphoriſm. I.

reſte, ſi Hyppocrate ne permet de purger les femmes que depuis le troiſieme juſqu'au ſeptieme mois, c'eſt par des raiſons (1) qui n'ont rien de commun avec le prétendu empêchement de rendre le devoir conjugal, les liens par leſquels le *fœtus* eſt attaché, quelque nouveaux & quelque vieux qu'ils ſoient, ne pouvant jamais être endommagés par la ſimple éjaculation de la ſemence.

Il reſte encore un prétexte aux Peres de l'Egliſe, c'eſt de dire que dans l'action du coït la preſſion mutuelle des deux époux & le choc des ventres peut endommager le *fœtus*. Le Cardinal Damien (2) a attribué à cela la plupart

[1] Cur autem menſibus iis qui inter tertium & ſeptimum medii ſunt, uterum ferentes magis purgare conveniat, nulla alia eſt ratio, niſi quod hoc tempore ligamenta quibus fœtus utero connectitur, robuſtiora & craſſiora ſunt, adeoque non facile a medicamenti purgantis commotione rumpuntur, quemadmodum in commentariis ſuis Galenus fuſius docet. *Comment. in Hippocrat. Aphoriſm.* per *Leonhart. Fuchſium*, *pag.* 137

[2] Vide, ô homo! canem ſi caniculam poſtquam concepit, aggreditur; aſpice buculam, vel certe equam, ſi poſt conceptum a ſuis maribus inſectantur : ignorant quippe coeundi libidinem, cum deeſſe, ſibi gignendi conſpiciunt facultatem. Cum ergo tauri, canes, & cætera beſtiarum genera fæ-

des avortements ; mais il eſt aiſé d'éviter un pareil inconvénient, & ſans entrer dans une matiere qui ne peut être traitée avec trop de retenue, & qui par elle-même engage néceſſairement à des diſcours difficiles à accommoder avec la délicateſſe du langage François, tous les gens mariés connoiſſent bien eux-mêmes qu'il leur eſt facile d'éviter cet inconvénient, & les moyens qu'ils peuvent prendre, leur ſont permis non-ſeulement par les Loix de la nature & de la raiſon, mais par les regles des plus habiles gens qui ont écrit ſur les devoirs du mariage.

Il te ſera facile à préſent de juger

tibus ſuis reverentiam præbeant, ſoli homines, quorum Doctor de Virgine natus eſt, ut vota ſuæ libidinis expleant parvulos ſuos, qui ad Dei formantur imaginem, necantes, obterere non formidant. Hinc eſt quod nonnullæ mulieres ante pariendi tempus abortiunt, aut certe mutilata vel læſa eorumdem parvuloram tenera adhuc membella reperiunt, & hoc modo dum ad libidinis feruntur incentiva præcipites, ante parricidæ ſunt quam parentes, & quod valde periculoſum eſt dum hæc vitio naturæ peccantis adſcribunt, ſeſe tam flagitoſi reatus obnoxios non agnoſcunt. Verum tamen & hoc aliquando non ignorant, ſed dum lucrantur ignorantiam populi, diſſimulant hoc Sacerdotibus confiteri. *Pet. Damian. Epiſt. IV. ad Alexandrum ſecundum.*

du peu de ſolidité de l'explication que donne S. Jérôme, d'un des plus beaux & des plus ſages préceptes de S. Paul. Ce grand Apôtre écrit aux Theſſaliens, *que chacun de vous ſache poſſéder le vaſe de ſon corps ſaintement & honnêtement, & non pas en vous abandonnant au mal de la concupiſcence, comme les Payens qui ne connoiſſent pas Dieu.* S. Jérôme prétend (1) que le ſens qu'il faut donner aux paroles de l'Apôtre, c'eſt l'obligation où ſont les perſonnes mariées de vivre en continence avec leurs femmes dès qu'elles ont conçu. Il avertit les uns & les autres d'éviter ſoigneuſement de ſe rendre

[1] Noverit unuſquiſque poſſidere vas ſuum in ſanctitate & pudicitiâ. Præcipitur ergo viris ut non ſolum in alienis mulieribus, ſed in ſuis quoque quibus videntur lege conjuncti, Scriptura dicente, *Creſcite & multiplicamini, & replete terram*, certa concubitus norint tempora, quando coëundum, quando ab uxoribus abſtinendum ſit, quod quidem & Apoſtolus & Eccleſiaſtes ſonant, tempus amplexandi, tempus fieri longe ab amplexibus. Caveat ergo uxor ne forte victa deſiderio coëundi, illiciat virum, & maritus ne vim faciat uxori, putans omni tempore ſubjectam ſibi eſſe debere conjugii voluptatem. Unde & Paulus ut noverit, inquit, unuſquiſque poſſidere vas ſuum in ſanctificatione & pudicitiâ. *Hieronim. Comment. Epiſt. Epheſ.* Lib. III. Cap. III.

en pareil cas le devoir du mariage, & recommande aux femmes de ne rien demander à leurs maris, & aux maris de ne rien donner à leurs femmes. On ſent d'abord combien l'explication de S. Jérôme eſt forcée & éloignée du véritable ſens des paroles de l'Apôtre, qui ſe préſente naturellement à l'eſprit; il n'eſt rien de ſi aiſé que de l'entendre. S. Paul ordonne aux gens mariés de poſſéder ſaintement le vaſe de leur corps, & de ne point s'abandonner à la concupiſcence comme les Payens, c'eſt-à-dire; qu'il preſcrit aux Chrétiens, de ne point ſe ſouiller par l'adultere & par la fornication comme les gentils, mais de conſerver au ſaint lien du mariage le reſpect & l'attachement qui lui eſt dû. Le verſet qui précede celui qu'interprete ſi mal S. Jérôme, met dans tout ſon jour la penſée de S. Paul. " La volonté de Dieu, „ dit cet Apôtre (1), par laquelle „ vous êtes ſanctifiés, veut que vous „ vous abſteniez de la fornication &

[1] Ut ſciat unuſquiſque veſtrum vas ſuum poſſidere in ſanctificatione & honore, non in paſſione deſiderii, ſicut Gentes quæ ignorant Deum. *Paul. I. Teſſal.* C. IV.

„ du concubinage. Qu'un chacun de „ vous poſſede donc ſaintement le vaſe „ de ſon corps, &c. „ Rien n'eſt ſi clair que ce paſſage; mais S. Jérôme vouloit autoriſer ſon opinion abſurde & chimérique, il tordoit un paſſage de l'Ecriture, & le faiſoit ſervir à appuyer un ſentiment auquel S. Paul n'avoit jamais penſé. Je remarquerai au reſte, que la traduction de S. Jérôme dans cet endroit, n'eſt rien moins qu'exacte & littérale. Celle de Théodore de Beze, quant à ce paſſage, l'eſt infiniment plus; car il y a proprement dans le Grec, *que chacun poſſede le vaſe de ſon corps ſaintement & honnêtement, & non point avec la maladie de la cupidité, comme les Payens qui ne connoiſſent pas Dieu*, ce qui exprime beaucoup mieux les deſirs de l'adultere & de la fornication, que les termes dont ſe ſert S. Jérôme. " Que chacun, dit „ ce Pere (1), poſſede ſaintement & „ honnêtement le vaſe de ſon corps,

[1] " Voici les trois verſets dont il s'agit. Il „ eſt aiſé de voir combien l'explication de S. Jérô„ me eſt fauſſe, & éloignée du véritable ſens de „ l'Apôtre; il ne faut pour cela que ſavoir lire :

„ honnête

„ & non point en ſuivant les mouve-
„ ments de la concupiſcence. „ Ces dernieres paroles rendent mal le ſens du précepte de l'Apôtre, & font louche la penſée la plus claire, parce qu'on peut entendre cette concupiſcence innocente, dont le mariage fait un ſaint uſage. Mais c'étoit juſtement ce que vouloit défendre S. Jérôme: il ſe pourroit bien que par la même raiſon qu'il a mal expliqué ce paſſage, il l'eût mal traduit. Tu entends le Grec, ſage & ſavant Abukibak, conſultes le texte original, & tu trouveras que j'ai raiſon de donner la préférence à la traduction de Beze ſur celle de S. Jérôme quant à cet endroit; car je n'entre point

Τῦτο γὰρ ἐςι θέλημα τῦ Θεῦ, ὁ ἁγιασμὸς ὑμῶν, ἀπέχεσθαι ὑμᾶς ἀπὸ τῆς πορνείας.
Εἰδέναι ἕκαςον ὑμῶν τὸ ἑαυτῦ σκεῦος κτᾶσθαι ἐν ἁγιασμῷ καὶ τιμῇ.
Μὴ ἐν πάθει ἐπιθυμίας, καθάπερ καὶ τὰ ἔθνη τὰ μὴ εἰδότα τὸν Θεόν.

Nam hæc eſt volontas Dei, nempe ſanctificatio veſtra, id eſt ut abſtineatis à fornicatione: & ſciat veſtrum unuſquiſque ſuum vas poſſidere cum ſanctificatione & honore: non cum morbo cupiditatis, ſicut Gentes quæ non noverunt Deum.

ici dans aucune diſcuſſion ſur le mérite des différentes traductions des Ecritures.

S. Auguſtin a été un peu plus modéré que les Peres qui l'avoient précédé, ſur les devoirs du mariage. Il n'oſe pas dire nettement, comme S. Jérôme, qu'un mari peche lorſqu'il rend le devoir à ſa femme ſi elle eſt enceinte; mais il établit directement (1) ce qu'il n'oſe avancer ſans retour.

Ces idées ſur le mariage, ſi contraires au repos des familles, ſi oppoſées au bonheur des humains, ſi peu utiles à la gloire de Dieu, ſi propres à jetter les gens les plus ſenſés dans une eſpece de fanatiſme, avoient été peu-à-peu abandonnées. Pluſieurs Savants, parmi

[1] Qui uxoris carnem amplius appetit quam præſcrivit limes, ille liberorum procreandorum cauſa, contra ipſas tabulas facit, quibus eam duxit uxorem, recitantur tabulæ, & recitantur in conſpectu omnium atteſtantium, & recitantur liberorum procreandorum cauſâ, & vocantur tabulæ matrimoniales; niſi ad hoc dentur, ad hoc accipiantur uxores. Quis ſana fronte det filiam ſuam libidini alienæ; ſed ut non erubeſcant parentes cum dant, recitantur tabulæ, ut ſint ſoceri, non lenones. Quid ergo de tabulis recitantur? liberorum procreandorum cauſâ. *Auguſt. Serm.* LXIII. *de Diverſis*, Cap. XIII.

lesquels on trouvoit même de grands Théologiens Catholiques, les avoient fortement réfutées : on croyoit qu'elles seroient entiérement décréditées ; mais les Jansénistes ont tâché de les remettre à la mode. Cela est bien digne des protecteurs, que dis-je des protecteurs, des Auteurs du plus ridicule fanatisme qu'il y ait jamais eu en Europe. Ce que les Jansénistes ont enfin exécuté depuis dix ou douze ans, montre assez que leurs ennemis n'avoient pas tort de les donner pour des gens qui avoient de la disposition à devenir enthousiastes ; ce qu'on avoit prédit n'est que trop arrivé : après les folies journalieres que l'on voit faire aux Jansénistes, peut-on s'étonner qu'ils aient eu des idées bizarres sur le mariage, & qu'ils aient tâché de renouveller les visions chimériques de quelques Théologiens anciens ? ho ! le grand homme que Zénon ! Il doit être au gré de ces zélés dévots modernes (1), Ce Philosophe ne connut qu'une seule

(1) Semel fere aut his usus est ancillula quadam, ne sexum odisse videretur. *Diogen. Laert. de Vit. & Dogmat. clar. Philosoph.* Lib. VII Segm. 63.

fois en ſa vie une femme, *encore*, dit Montaigne après Diogene Laerce, *ce fut par civilité, pour ne ſembler trop obſtinément dédaigner le Sexe.* Je ſuis perſuadé que ſi Nicole avoit vécu du temps de Zénon, il l'eût diſſuadé d'une pareille civilité. Ce fameux Janſéniſte prétendoit (1) *qu'encore que le mariage faſſe un bon uſage de la concupiſcence, elle eſt néanmoins en ſoi toujours mauvaiſe & déréglée.* Quel pitoyable raiſonnement! Auſſi voit-on que les diſciples de ceux qui l'ont fait, ſont les danſeurs de S. Medard, & les principaux Convulſionnaires; cela eſt dans l'ordre.

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

LETTRE CLXI.

Ben Kiber, *au ſage & ſavant* Abukibak.

IL étoit naturel, ſage & ſavant Abukibak, que les Peres de l'Egliſe, étant ſi peu favorables aux premieres nôces,

(1) *Eſſai de Morale*, Tom. III. *Traité de la Comédie*, Chap. III. pag. 206.

le fuſſent encore moins aux ſecondes ; auſſi ont-ils dit à ce ſujet les choſes les plus étonnantes & les plus pernicieuſes au bien de la Société. Si quelque Théologien moderne ſoutenoit aujourd'hui de pareilles erreurs, les Juges civils & les Souverains le puniroient ſévérement ; les Eccléſiaſtiques mêmes, j'entends les Eccléſiaſtiques véritablement ſavants, condamneroient eux-mêmes ces opinions, comme S. Auguſtin les condamna autrefois, ainſi que nous verrons bien-tôt.

S. Irenée traite la Samaritaine de fornicatrice, pour avoir eu pluſieurs maris. " Le Seigneur, dit-il (1), vou-
„ lut bien pardonner à la Samaritaine
„ qui avoit péché, & s'étoit rendue
„ coupable du crime de fornication,
„ pour n'avoir pas reſté veuve après la
„ mort de ſon mari, & en avoir épouſé
„ pluſieurs autres. „ C'eſt-là s'exprimer en termes nets & clairs ſur l'idée qu'on a des ſecondes nôces. Selon S. Clément d'Alexandrie (2), un Chrétien n'a le

[1] Miſerente Domino Samaritanæ illi prævaricatrici, quæ in uno viro non manſit, ſed fornicata eſt in multis nuptiis. *Iren.* Lib. III. Cap. 19.

[2] Clem Stron. *lib. III. cap. XI. p.* 544.

pouvoir par la Loi que d'épouſer une femme en premieres nôces. Minutius Felix (1) compare les ſecondes nôces à un adultere. S. Baſile les appelle (2) une polygamie, ou une fornication mitigée. S. Gregoire de Nazianze dit (3), " que le premier mariage eſt légitime; „ que le ſecond n'eſt accordé que par „ indulgence; que le troiſieme eſt un „ crime; & que le quatrieme ne peut „ être contracté que par des pour„ ceaux. „ Voilà bien des ſottiſes & des erreurs en peu de mots. Quant à S. Jérôme (4), il ne regarde les ſecondes

[1] Alia ſacra coronat univira, alia multivira, & magna religione conquiritur quæ plura poſſit adulteria numerare. *Min. Fel. Octav.* Cap. XXIV.

[2] Baſil. ad Amphiloch. *Can.* IV.

[3] Greg. Naz. *Orat.* XXXI. *pag.* 501. *tom. I. Ed. Bolon.*

[4] Ita ſecundum indulgens (Apoſtolus) maritum, ut & tertium, ſi liberet, etiam viceſimum, ut ſcirent ſibi non tam viros datos, quam adulteros amputatos *Hier. ad Salvin. de ſervand. Viduit.* pag. 77. Tom. I. Ed. Baſil. 1537. *Dans un autre endroit ce Pere s'exprime encore plus fortement; il veut qu'on peſe à la même balance la fornication & l'adultere, comme deux choſes également permiſes.* Non damno digamos, immo nec trigamos, & ſi dici poteſt, octogamos. Plus aliquid inferam, etiam ſcortatorem recipio pœnitentem. Quidquid æqualiter licet, æquali lance penſandum eſt. *Hier. contra Jovinian.* Lib. I. pag. 29. Tom. II.

nôces que comme un mal permis, & toléré pour en éviter un plus grand. " L'Apôtre, dit-il, n'accorde aux veuves un ſecond mari, un troiſieme ſi elles veulent, & même un vingtieme que pour leur enſeigner que cette permiſſion leur eſt moins accordée pour qu'elles prennent des maris, que pour qu'elles évitent des adulteres. "

Pour réfuter ces idées folles & ridicules de preſque tous les anciens Peres ſur les ſecondes nôces, il n'eſt pas beſoin de recourir aux raiſons que fourniſſent en abondance le bien public (1),

[1] " Les Légiſlateurs Payens ont raiſonné bien plus ſenſément ſur le mariage que pluſieurs Peres de l'Egliſe. Solon avoit aboli l'uſage des dots pour rendre les mariages plus aiſés & plus fréquents. Il ordonnoit auſſi qu'un mari rendît tous les mois un certain nombre de fois le devoir conjugal à ſa femme, cela étant néceſſaire pour entretenir l'union entre les époux & la paix dans les familles. Plutarque nous apprend les ſages loix que ce Légiſlateur établit à ce ſujet. " Solon veut, dit-il, qu'un mari ſoit tenu de voir ſa femme au moins trois fois le mois; car quoiqu'il n'en vienne point d'enfants, c'eſt toujours un honneur qu'il rend à la chaſteté de ſa femme, & cette marque d'amour qu'il lui donne, éteint beaucoup de ſujets de querelles & de mécontentements qui arrivent tous les jours, & empêche que ces différents ne produiſent enfin la haine, & n'alienent entiérement les eſprits.

Il abolit les dots des autres mariages, & ordonna que les mariées ne porteroient à leurs maris que

la tranquillité des particuliers, les ſituations des familles, la proſpérité & la conſervation des Etats qui en dépendent, tout ce qui peut en multiplier le peuple par des voies également honnêtes & néceſſaires; il ne faut, dis-je, pour réfuter ces idées ſi peu juſtes, avoir recours à aucune de ces raiſons qui ſont ſi fortes, & qui ſe préſentent naturellement à l'eſprit, il ſuffit de répondre ce qu'a dit S. Auguſtin à ceux qui ont condamnés les ſecondes noces; car c'eſt peut-être le ſeul des anciens Peres qui ait raiſonné ſenſément ſur cet article, & il prouve dans deux mots, & d'une maniere invincible que ceux qui conſiderent les ſecondes nôces comme un *moindre mal*, ne peuvent s'empêcher de diſconvenir qu'ils les regardent comme mauvaiſes de leur nature; ce qui eſt abſurde & également oppoſé à la loi naturelle &

trois robes, & quelques meubles de peu de valeur; car il ne vouloit pas que le mariage devînt un commerce & un trafic pour le gain, mais qu'il fût toujours regardé comme une Société honorable pour avoir des enfants, pour vivre agréablement & avec douceur, & pour ſe témoigner une amitié réciproque. Plutarque, *Vie de Solon, de la Trad. de* Dacier.

à la Religion (1). " Nous ne ſaurions, » dit ce Pere, appeller un bien ce qui » n'eſt bien qu'eu égard à la fornica- » tion. Il faut au contraire qu'il y ait » deux maux, dont l'un à la vérité eſt » plus mauvais que l'autre; car ſi un » plus grand mal rendoit une choſe » bonne, & changeoit ſa nature, la » fornication deviendroit un bien, par- » ce que l'adultere eſt plus mauvais, » & l'adultere à ſon tour pourroit de- » venir un bien, parce qu'il eſt moins » criminel que l'inceſte. » Le raiſonne- ment de S. Auguſtin eſt auſſi fort & auſſi évident qu'une démonſtration Géométrique; ou il faut convenir que les ſecondes nôces ne ſont point un *moindre mal*; ou il faut avouer qu'elles ſont mauvaiſes de leur nature, & donner à tête baiſſée dans une erreur condamnée par les Apôtres, & dans la ſuite du temps par pluſieurs Conciles.

Entreprendre de juſtifier ce que beau-

[1] Quod non ſic dicimus bonum, ut in fornicationis comparatione ſit bonum, alioquin duo mala erunt, quorum alterum pejus: aut bonum erit & fornicatio, quia eſt pejus adulterium, ... & bonum adulterium, quia eſt pejus inceſtus, &c. *Auguſt. de Bono Conjug.* Cap. VIII. §. 8.

coup de Peres de l'Egliſe ont dit au ſujet du premier & du ſecond mariage; c'eſt vouloir tenter de blanchir un more. Pourquoi ne point avouer une choſe qu'il eſt impoſſible de nier? C'eſt cette fureur qu'on a de vouloir déguiſer certaines erreurs groſſieres qu'ont ſoutenues les anciens Théologiens, qui leur a nui conſidérablement dans ces derniers temps. S'il avoit été permis de condamner dans les Peres ce qu'on y trouvoit de repréhenſible, ſans être traité d'homme téméraire, & ſans être inſulté cruellement par leurs adorateurs, on auroit parlé d'eux comme on parle aujourd'hui des Boſſuet, des Bellarmin, des du Perron. Quoiqu'on les critique ſur bien des articles, on rend cependant juſtice à leur mérite. L'on ne ſauroit nier que les Peres n'en aient eu beaucoup; mais la contrainte & le joug ſous lequel on vouloit réduire ceux qui trouvoient certaines choſes à reprendre dans les Ecrits de ces anciens Théologiens, a révolté les eſprits & leur a fait pouſſer leur critique beaucoup plus loin qu'ils n'auroient fait. Les Peres y ont perdu, & peut-être auroient-ils plus de

partiſans qu'ils n'en ont aujourd'hui, ſi l'on n'avoit pas voulu les ériger en Oracles.

Ce qu'il y a de fâcheux pour les Peres, c'eſt qu'ils ont eu des Adverſaires, ou ſi l'on aime mieux, des critiques dangereux dans toutes les différentes Communions, même dans la Romaine & dans la Grecque. Photius en a maltraité pluſieurs: le ſavant Patriarchè, qui fait encore aujourd'hui l'admiration de tous les Savants, a reproché à S. Irenée (1) *d'avoir corrompu & falſifié, par des raiſonnements également vagues & peu ſolides, la vérité & la pureté des Dogmes de l'Egliſe*, Bellarmin n'a guere épargné Origene & Tertullien. Monſieur du Pin (2)

[1] Phot. Cod. CXX. *pag.* 301. *Edit. Rothomi* 1653.

[2] Vous ſerez ſans doute ſurpris que M. du Pin ait oſé s'expliquer auſſi librement ſur le compte de S. Cyrille, la force de la vérité l'a emporté malgré lui. Cela eſt ſi vrai qu'il a tâché de détruire ce qu'il avoit établi d'une maniere ſi préciſe & ſi convainquante; mais on voit bien à la façon dont il s'y prend pour réfuter les reproches qu'il avoit d'abord faits à S. Cyrille, que le cœur parloit lorſqu'il condamnoit ce Pere, & que l'eſprit ſeul a travaillé à ſa juſtification. Car malgré les efforts qu'il a faits pour l'excuſer, & les précautions qu'il a priſes pour ne rien dire que le caractere d'Hiſtorien

a parlé ſi peu avantageuſement de S. Cyrille, que les Partiſans de ce Pere, ou plutôt les aveugles adorateurs des plus grandes fautes des Théologiens anciens, lui firent une affaire dans laquelle ils intéreſſerent les Magiſtrats. Le Pere Hardouin a été plus loin qu'aucun Critique Proteſtant. Il a bien laiſſé en arriere les Daillé, les Bayle, les le Clerc, les Kemnitius, les Barbeirac, puiſqu'il a prétendu que preſque

impartial ne dût juſtifier, les partiſans outrés des anciens Docteurs ſe ſont ſoulevés contre lui, & il a été obligé de ſe retracter des vérités qu'il avoit eu aſſez de force pour produire au grand jour. S. Cyrille & ſes adhérants ont trouvé des protecteurs non ſeulement parmi les Docteurs & les Jéſuites, mais encore chez les principaux Magiſtrats du Royaume. M. l'Avocat-général de Lamoignon demanda la ſuppreſſion du Livre de M. du Pin; la Cour rendit un arrêt conforme à ſa réquiſition; de ſorte qu'il a été décidé près de douze cents ans après S. Cyrille, par le Parlement de Paris, que ce Saint avoit parfaitement bien fait de faire chaſſer à coup de pierre les Evêques d'Orient, & qu'il n'avoit dérogé, ni à la douceur, ni à la décenſe de ſon caractere, en faiſant mettre à la tête de la ſentence qui fut ſignifiée à ſon antagoniſte : *A Neſtorius, Nouveau Judas.* Heureuſement cet arrêt n'a point été enregiſtré au Greffe du Parnaſſe, & les gens de Lettres ont la liberté de ne pas regarder comme un compliment fort poli, l'apoſtrophe de *nouveau Judas*, ni comme une conduite fort pieuſe de faire lapider les perſonnes qu'on n'aime pas. *Mém Secrets de la Rép. des Lettres, Lettre* III. *pag.* 326. 27. 28.

tous les Ouvrages des Peres avoient été compoſés par des impoſteurs qui avoient voulu détruire la Religion. Ce ſentiment eſt celui d'un fou, j'en conviens; mais pourquoi ne pas s'en tenir à celui de S. Auguſtin qui fut réellement un grand génie & très-ſavant? Il a établi clairement & préciſément dans ſes Ouvrages, qu'il n'y a que (1) l'Ecriture Sainte qui doive être l'objet de notre foi, & qui demande une ſoumiſſion aveugle? Pourquoi vouloir accorder cette ſoumiſſion aux Ouvrages des Peres, & à ceux de S. Auguſtin, lorſqu'il nous avertit lui même (2), que dans ſes Ecrits, ainſi que dans ceux des Peres qui l'ont précédé, il y a une infinité de choſes qui peuvent être repriſes & condamnées ſans témérité? Avec raiſon, n'eſt-il pas plaiſant, ſage & ſavant Abukibak, qu'on veuille don-

[1] Noli meis litteris quaſi canonicis ſcripturis inſervire ſed in illis, & quod non credebas, cum inveneris incunctanter crede, in hiſtis autem quod certum non habebas, niſi certum intellexeris, noli firmum tenere, *Auguſt. Diſt.* IX. Cap. III.

[2] Negare non poſſum nec debeo, ſicut in ipſis Majoribus, ita multa eſſe in tam multis Opuſculis meis, quæ poſſint juſto judicio, & nulla temeritate damnari. *Id.* Cap. IV.

ner pour infaillibles des gens qui nous avertiſſent eux-mêmes qu'ils ſont très-faillibles? C'eſt en vain qu'on prétend rejetter leur aveu ſur leur modeſtie, & qu'on exalte leur ſainteté; car le même S. Auguſtin nous recommande de n'avoir aucun égard à cette ſainteté pour déterminer notre croyance, & nous avertit qu'on n'eſt point obligé de déférer abſolument à l'autorité des Peres de l'Egliſe (1), quelque pieux & quelques ſavants qu'ils aient été. Il fait mention lui-même des Ecrits d'Agrippin, Evêque de Carthage, de ceux de S. Cyprien, de ceux de S. Hilaire, & dit formellement (2) qu'il eſt très-permis de s'éloigner de leurs

[1] Alios autem ita lego ut quantalibet ſanctitate doctrinaque polleant, non ideo verum putem, quia ipſi ita ſenſerunt, ſed quia mihi pealios Auctores, vel canonicas, vel probabiles rationes, quod a vero non abhorreat, perſuadere potuerunt. *Id.* Cap. V.

[2] Noli frater contra divina tam multa, tam clara, tam indubitata teſtimonia colligere velle calumnias ex Epiſcoporum ſcriptis, ſine noſtrorum, ſicut Hilarii, ſive [antequam pars Donati ſepararetur] ipſius unitatis ſicut Cypriani & Agrippini. Primo quia hoc genus litterarum ab autoritate Canonis diſtinguendum eſt. Non enim ſic leguntur tanquam ita ex is teſtimonium proferatur, ut contra ſentire non liceat, ſic ubi forte aliter ſa-

opinions, lorſqu'on juge qu'elles ſont fauſſes. Que peut dire de plus le plus hardi Critique, que ce que dit S. Auguſtin?

En vérité, ſage & ſavant Abukibak, on ne peut qu'être étonné lorſqu'on conſidere avec quel entêtement les hommes ſoutiennent les ſentiments les plus oppoſés à ceux des gens qu'ils regardent comme infaillibles, & quelle peine ils ſe donnent pour trouver des ſophiſmes qui puiſſent excuſer le peu d'uniformité qu'il y a dans leur croyance. Un Pere a dit préciſément le contraire de l'autre; cependant on doit les regarder tous les deux comme des Oracles, & comme les fideles interpretes de la vérité: quelle folie!

Je te ſalue.

querint, quam veritas poſtulat. In eo quippe numero ſumus, ut non dedignemur etiam nobis dictum ab Apoſtolo accipere, & ſi quid aliter ſapitis, id quoque Deus vobis revelabit. *Id.* Cap. IX.

LETTRE CLXII.

Ben Kiber, *au ſage & ſavant* Abukibak.

LES jugements, ſage & ſavant Abukibak, que portent quelquefois les Savants d'une Nation ſur ceux d'une autre, ſont auſſi faux qu'injuſtes & injurieux. L'amour de la patrie, j'entends cet amour aveugle qui fait voir toutes les choſes, ou mauvaiſes, ou médiocres dans les pays étrangers, égare pluſieurs gens de Lettres; on voit même des Philoſophes, qui, ſur ce qui regarde le préjugé national, deviennent peuple, & penſent ainſi que le vulgaire. Il eſt étonnant que des gens qui font profeſſion de chercher la vérité, l'évitent & la fuyent dès qu'il s'agit de louer leurs voiſins, ou de blâmer leurs compatriotes. Ce n'eſt pas à des perſonnes auſſi partiales qu'on doit confier le ſoin d'éclairer les hommes; ils ne peuvent que les égarer, & il leur eſt impoſſible de jamais les inſtruire. Il y a quelques autres Savants,

qui moins prévenus, ſont par ignorance ce que les autres ſont par amour propre. Quoiqu'ils ſoient plus excuſables, cependant on ne ſauroit le leur pardonner, parce qu'ils devroient avoir plus d'attention à s'inſtruire des matieres qu'ils traitent, & qu'ils ne devroient parler des Ouvrages d'une nation étrangere, qu'après les avoir mûrement examinés, & s'être précautionnés non-ſeulemeut contre les préjugés, mais encore contre tout ce qui peut les jetter dans l'erreur.

Les gens de Lettres, & ſur tout ceux qui publient des Livres, ſont reſponſables des fautes qu'ils font commettre à ceux qui les ſuivent; ſans eux, ils n'euſſent point erré. Un homme qui veut s'ériger en pédagogue du genre humain, doit répondre à ce genre humain de la juſteſſe de ſes leçons: ſi elles ſont trompeuſes, ſi elles déguiſent la vérité, ſi elles tendent à diminuer le prix de la vertu, à flétrir la réputation des gens de mérite, il eſt juſte de les mépriſer & de les conſidérer comme auſſi indignes d'être approuvées, que les Ecrits inſenſés &

fanatiques des Journaliſtes de Trévoux.

Quelque dangereux que ſoient dans la République des Lettres les Ecrivains qui ne travaillent que dans le deſſein de décrier tout ce qu'il y a de meilleur & de plus eſtimable, leur nombre eſt cependant très-conſidérable dans tous les pays. Combien d'Auteurs n'y a-t-il pas en Europe de ce caractere? car ſans parler des Jéſuites, toujours attachés à blâmer ſans réſerve & ſans raiſon, tout ce qui vient de leurs ennemis; ſans faire ici mention de l'Abbé des Fontaines, convaincu tant de fois aux yeux du Public, de mauvaiſe foi, d'impoſture, de falſification; ſans m'arrêter à pluſieurs petits Ecrivains, imitateurs de cet Abbé, ne pourrois-je pas nommer ici une foule d'Auteurs Italiens, François, Anglois, Hollandois, Allemands, dont les Ouvrages n'ont été compoſés que pour noircir, s'il étoit poſſible, les plus ſublimes & les plus utiles productions de l'eſprit humain? Combien de miſérables rapſodies n'a-t-on pas publiées contre Bayle, Locke, Leibnitz, Wolf?

Ce qu'il y a de plus extraordinaire & de plus indigne, c'eſt que la plupart de ceux qui ont écrit contre ces grands hommes, n'avoient uniquement d'autre but que de flétrir, s'il étoit poſſible, leur réputation, & agiſſoient uniquement par haine, ou par un préjugé & un amour propre, qui n'étoient ni plus raiſonnables, ni moins criminels.

On ne doit point ſe flatter, ſage & ſavant Abukibak, de voir bannir de la république des Lettres la pernicieuſe coutume d'attaquer ſans reſpect & ſans ſujet les plus grands Auteurs. Tandis qu'il y aura des hommes, il y aura des Ecrivains qui ſe livreront à leurs paſſions, & par conſéquent qui condamneront les meilleurs Ouvrages, parce qu'ils ſeront faits par des gens qu'ils n'aimeront point, ou par des Auteurs d'une Nation contre laquelle ils auront conçu dès l'enfance quelque préjugé déſavantageux, ou parce qu'ils ne ſe donneront pas le temps d'approfondir les choſes qu'ils blâmeront dans ces Ouvrages. Je ſuis aſſuré, ſage & ſavant Abukibak, que ces trois défauts

ſont les principales, & preſque les uniques ſources d'où découlent toutes les mauvaiſes critiques dont le monde eſt inondé aujourd'hui : & quoique la haine particuliere que pluſieurs Ecrivains ont les uns contre les autres, ſemble avoir beaucoup plus de part à tous les jugements injuſtes qu'on lit tous les jours dans tant de Livres ; cependant ſi l'on examine les choſes attentivement, on verra que le préjugé national, & le défaut de connoiſſance des matieres qu'on traite, n'influent pas moins ſur les critiques mal fondées. Si les gens de Lettres vindicatifs, orgeuilleux, ſont emportés par la haine, les pacifiques le ſont par l'amour mal entendu de leur patrie, & les pareſſeux & les étourdis, par leur nonchalance & par leur peu d'attention. Or, je crois que le nombre de tous ces derniers eſt auſſi grand que celui des premiers ; on voit même des gens ſenſés & véritablement ſavants, qui ne peuvent ſe défendre du préjugé national : au lieu qu'il n'y a guere que des Auteurs médiocres qui ſe livrent totalement à la haine.

Il m'eſt tombé dans les mains il y a

quelques jours un Ouvrage d'un Professeur Allemand. On voit qu'il a du savoir & du mérite; mais dans bien des endroits, il juge en homme, ou prévenu, ou ignorant de ce qui concerne la Littérature Espagnole, & la Poésie Françoise. Voici quelques remarques critiques que j'ai faites sur cet Ouvrage. Le Professeur dit *que les Espagnols* (1) *ne sont point doués d'un génie heureux; qu'ils n'apprennent les Sciences qu'avec beaucoup de peine & de difficulté, & que rarement ils font des Ouvrages qui passent à la postérité, & qui soient connus des étrangers, attendu les défauts de leur Langue.* Il y a dans ce jugement une grande ignorance du caractere des Espagnols, ou bien une grande prévention contre les mêmes Espagnols. Il est vrai qu'ils sont paresseux, fainéants, & qu'en général ils s'appliquent moins à l'étude que

[1] Hispani enim nec felices ingenio, nec feliciter discunt, semi docti doctos se censent, Sophistarum strophas impense amant, suos ingenii fœtus ad posteritatem raro, rarius ad exteros ob Linguæ defectum producunt. *Jo. Justi non Einem Cottingensis* Commentariolus Historico-Litterarius de Fatis Eruditionis apud potiores Orbis Gentes, &c. pag. 28. Magdeburg. 1735.

plusieurs autres Nations ? mais ils ont le génie aisé, vif, pénétrant; & lorsqu'ils veulent s'en servir, ils font aisément de grands progrès; c'est ce que je prouverai bientôt, en parlant des grands hommes que l'Espagne a produits. Quant à leur langue, elle a une noblesse infinie, elle est riche & abondante; tous ceux qui l'entendent en conviennent. Charles-Quint disoit que s'il avoit dû parler à Dieu, il se fût exprimé en Espagnol.

Ce que dit le Professeur du style Latin de tous les Auteurs Espagnols, n'est ni plus vrai, ni plus équitable que ce qu'il dit de leur génie. Selon lui, la Langue Latine est inconnue (1) en Espagne; on y a substitué un idiôme monstrueux, composé également de mots Latins, Espagnols, Arabes, & c'est-là le langage de toutes les Universités. Pour autoriser son sentiment, il rapporte l'exemple d'un Président du Conseil de guerre, qui dans une ou deux occasions s'expliqua en latin (1)

[1] In Academiis quoque Hispanice magis quam Latine, Maurorum etiam vocibus non paucis interspersis (nam quarta pars minium Hispanicæ Linguæ merito est Arabica) loqui gaudent. *id. ib.*

[2] Quam sermonis elegantiam bene expressit

d'une maniere barbare. On voit d'abord, ſage & ſavant Abukibak, combien cet exemple eſt déplacé ; car la façon dont un militaire s'exprime, doit-elle décider du mérite & de la pureté du ſtyle des Auteur de ſon pays ? Il eſt ridicule de ſoutenir une pareille abſurdité. Pour juger de la maniere dont les Eſpagnols écrivent en Latin, il faut lire Mariana ; l'hiſtoire de ce Jéſuite eſt une preuve évidente qu'il ſe trouve en Eſpagne des gens qui ont écrit en Latin avec toute l'élégance poſſible. Bien des Savants de toutes les Nations ne font aucune difficulté de comparer Mariana à Tite-Live, à Tacite, &c. & à tout ce que Rome nous a donné de plus illuſtre.

A entendre parler notre Profeſſeur Allemand, on croiroit que c'eſt depuis

Vergas, Præſes Senatus militaris, quando Academiæ Lovianienſis Profeſſoribus facinus Hiſpanorum, qui Comitem Puranum litteris ibi operam nevantem, per vim rapuerant, improbantibus & privilegia ſua ingeminantibus, reſpondebat barbare : *Non curamus veſtros privilegios*, & quum conſilium caperetur de Iconomachia, hoc erat votum ejus : *Hæretici fraxerunt Templa, boni nihil faxerunt contra, ergo debent omnes patibulare.* Ex quo, quanta fuerit barbaries, facile poterit judicari, *id.* pag. 29.

deux jours que les Eſpagnols commencent d'avoir quelque teinture (1) des Belles-Lettres; mais il eſt ſi mince, ſelon lui, que ſi l'on ajoute foi à ſes diſcours, on regardera les Eſpagnols comme des Moſcovites. Il eſt honteux en vérité qu'un homme, qui ſe mêle de vouloir faire un Ouvrage ſur le deſtin qu'ont eu les Sciences en Europe, & ſur celui qu'elles y ont aujourd'hui, avance une pareille abſurdité; car il eſt certain que l'Eſpagne a produit de grands Ecrivains dans ces derniers ſiecles, dans toutes ſortes de genres. Ils ſont à la vérité en plus petit nombre que dans quelques autres pays; mais il n'en eſt pas moins faux & moins ridicule de dire que les Sciences y étoient entiérement inconnues. Commençons par l'Hiſtoire, nous trouverons d'abord

[1] Hiſpani tunc demum ſe ſtudiis dedere, & in adſequenda honeſtarum artium ſcientia operam & induſtriam colocare cæperunt, quum ea, quæ Barbarorum impetu perculſa ac proſtrata erant erigerentur ac in ſolido ponerentur, priſtinam vero gloriam ac majeſtatem ſtudia in Hiſpania propter incolarum ſuperbiam & innatam eorum pigritiam, quæ inter omnes ſunt ſatis perſpectæ, receperunt nunquam, ſed umbra modo & nomen de ſtudiis eis eſt relictum. *Id. ibid.* pag. 28.

trois

trois Ecrivains de la premiere classe, le Jésuite Mariana, l'Auteur de l'*Histoire d'Arragon*, & celui de la *Conquête du Mexique*, ouvrage traduit en tant de-Langues, & toujours plus admiré des connoisseurs. Passons à la Poésie : le Théatre étoit encore dans toute l'Europe plongé dans la Barbarie, lorsque Dom Lopez de Vega avoit fait des Comédies si belles & si conformes aux bons & anciens modeles Grecs & Romains, que Corneille auroit voulu donner deux de ses plus belles pieces pour avoir fait le *Menteur* de ce Poëte Espagnol. La *Diane* de Monte-major, l'*Austriada* de Jean Rüffo, sont des poëmes qui ont mérité l'estime de toute l'Europe savante.

Les Romans & les livres d'Histoires galantes ont été portés chez les Espagnols au plus haut point. Quel est le mortel qui sache lire, & qui ne connoisse les inimitables Ouvrages de Michel de Cervantes ? J'aimerois mieux avoir composé ses charmantes *Nouvelles*, que tous les Romans qui se sont faits dans ce goût depuis vingt ans. Quant au *Dom-Quichotte* de cet Au-

teur, c'eſt un chef-d'œuvre qui a fait autant de bien au genre humain, ſoit par le plaiſir qu'il a cauſé aux Lecteur, ſoit par le ridicule qu'il a donné à tous ces Livres de Chevalerie qui gâtoient l'eſprit de la jeune Nobleſſe; c'eſt un Livre, dis-je, qui a fait autant de bien, que les Ouvrages de tant de Théologiens, inſpirant la diſcorde & la révolte, ont cauſé de maux à l'Europe. Les Eſpagnols ont eu auſſi pluſieurs Auteurs qui ont écrit fort ſenſément ſur la politique & ſur la morale. Les Ouvrages de Baltaſar Gratien ont été reçus chez toutes les Nations avec applaudiſſement. On peut voir ſi c'eſt avec raiſon que le Profeſſeur Allemand prétend que les Belles-Lettres n'ont été connues que récemment en Eſpagne. Tous les Auteurs dont je viens de parler, ont vécu, les uns il y a plus de cent cinquante ans, les autres, il y a près d'un ſiecle.

Le reproche que le Profeſſeur fait aux Eſpagnols d'avoir produit des *Théologiens ſuperſtitieux* (1), eſt bien fon-

[1] Sed ad propoſitum revertor, recenſens paucis ſtudia Hiſpanorum aleiora, in quibus tamen

dé; il auroit même pu dire *fanatiques*. Les Caſuiſtes & les Théologiens Eſpagnols ne ſont pas ſeulement la honte de leurs compatriotes, mais encore celle de tout le genre humain. Il eſt mortifiant pour quiconque penſe ſenſément, qu'il ſe ſoit trouvé des hommes auſſi fous & auſſi viſionnaires que ces Ecrivains; mais dans quel pays ne ſe trouve-t-il pas des Théologiens ſuperſtitieux? Eſt-ce en Allemagne? Le grand Luther lui-même ſe perſuadoit, & vouloit perſuader aux autres qu'il avoit eu une vive diſpute avec (1) le

ubique deprehenditur defectus, in Theologia quæ omnium præſtantiſſima eſt facultas, Hiſpani ſunt ſuperſtitioſi. . . . Plane enim vivunt Hiſpani ex opinione tantum, imaginando & fingendo nunquam futura, credendo quæ finxerint, proſequendo quæ crediderint. *Id.* pag. 29.

[1] " Voyez ci-deſſous la Lettre adreſſée au Profeſſeurs Weiſman. Le paſſage des Oeuvres de Luther, où ſe trouve le récit de cette diſpute, y eſt rapporté. Si l'on vouloit examiner à la rigueur les actions & les Ecrits des Théologiens les plus célebres, on connoîtroit évidemment que la ſuperſtition, par un malheur étonnant, eſt preſque toujours la compagne fidelle de la Théologie. N'eſt-ce pas la ſuperſtition qui a ſuſcité tant d'ennemis à l'illuſtre Wolf, & qui a ſoulevé contre ce grand homme les trois quarts des Théologiens Allemands? n'eſt-ce pas cette même ſuperſtition qui fait produire tous les jours tant de mauvais Ecrits contre

Diable. Eſt-ce là une conduite bien exempte de ſuperſtition ? Il faut convenir cependant que les Théologiens Eſpagnols ſont ſans contredit les plus viſionnaires & les plus extravagants de tous les mortels.

Le Profeſſeur traite encore plus mal les Philoſophes Eſpagnols que les Théologiens ; ces derniers ne ſont que *ſuperſtitieux*, mais les premiers ſont *inſenſés* (1) *& ridicules*. Il eſt aſſez bien fondé dans cette critique ; il n'y a aucun Philoſophe en Eſpagne, & il ne pourra jamais y en avoir, à cauſe de l'Inquiſition qui ôte la liberté de penſer. Or la bonne Philoſophie ne peut être fondée que ſur la liberté de penſer : ſi l'on détruit cette liberté, l'eſprit reſte & croupit dans l'eſclavage où on le tient ; c'eſt donc à l'Inquiſition qu'il faut attribuer le pitoyable état où eſt la Philoſophie en Eſpagane, & non point au génie des Eſpagnols. S'il n'étoit permis de raiſonner en France, en Allemagne & en Angleterre,

les plus illuſtres Savants, en France, en Angleterre & en Allemagne ? „

(1) Hiſpani in Philoſophia ineptiſſimi. *Id. ibid.*

qu'en riquant d'être brûlé tout vif, jamais Descartes, Gassendi, Locke, Leibnitz n'eussent écrit leurs Ouvrages. On trouve encore dans quelques autres pays des préjugés aussi contraires à la bonne Philosophie que le sont les Inquisiteurs. Dans l'Allemagne, dans la France il y a certaines Universités, qui, peu contentes d'être attachées fermement à toutes les opinions d'Aristote, persécutent à outrance ceux qui cultivent la nouvelle Philosophie. Dans ces Universités forme-t-on de bons Philosophes? Non sans doute; ce sont cependant des François & des Allemands qui y étudient, & qui ailleurs auroient fait de grands progrès. Il en est de même des Espagnols. Qu'on cesse de les faire étudier sous les maîtres qui les instruisent, l'on verra qu'ils ne manquent point de génie, & qu'ils peuvent devenir aussi bons Philosophes que les autres Européens.

Le défaut que le Professeur reproche aux Historiens Espagnols, ne leur est pas plus ordinaire qu'à ceux des autres Nations. Il les taxe d'être trop

prévenus (1) en faveur de leur Patrie ; mais quel eſt l'Hiſtorien ancien ou moderne à qui l'on n'ait pas fait le même reproche ? A peine entre mille Auteurs s'en trouve-t-il un qu'on puiſſe regarder comme véritablement impartial. Pourquoi vouloir exiger dans quelques Eſpagnols ce qu'on trouve rarement ailleurs ? Car on ne peut nier que les Ouvrages de quelques-uns de leurs Hiſtoriens ne ſoient écrits avec beaucoup de ſincérité ; Mariana eſt même loué (2) ſur cet article par les plus grands ennemis des Jéſuites.

Tu ſeras ſurpris, ſage & ſavant Abukibak, que ce Profeſſeur ait porté un jugement auſſi faux de l'état des Sciences en Eſpagne, & qu'il ait marqué tant de paſſion, & tant de partialité même dans les endroits où ces critiques ſont fondées. Quant à moi je n'en ſuis pas étonné, parce que j'ai vu dans ſon Ouvrage qu'il l'a écrit dans le temps de la derniere guerre, où les Eſ-

[1] In Hiſtoria videntur eſſe jactatores, & a ſuis partibus ſtantes. *Id. ibid.*

[2] *Bayle*, Diction. Hiſtor. & Critiq. *Art.* Mariana.

pagnols unis avec les François, avoient pris les Royaumes de Naples & de Sicile. Le Professeur, plus Allemand que Philosophe, étoit piqué (1) contre les Espagnols; il leur reproche aigrement de s'être alliés avec des gens qu'ils avoient haïs si fortement autrefois; & de s'être soumis à un Prince François. Voilà la cause de la mauvaise humeur du Professeur, voilà l'origine de toutes ses mauvaises critiques, si propres à

[1] Jam vero novum profecto est Imperium Hispanicum, semper Regium, post familias Pelagianam, Alphonsianam, Castellianam, Burgundicam, Aragonicam, & Austriacam, fuisse translatum in Gallicam quam ex eo tempore quo stetit, nunquam vidit imperantem. Novum omnino est quod illi, qui Gallis non tantum corpore, animo, gestu, vestitu, victu, incessu, sermone dissimiles & contrarii sunt; sed etiam naturali, ac velut hæreditario eosdem odio huc usque prosequebantur, colla nihilominus submiserint Principi Gallo. Novum & hoc est, quando illos viribus conjunctis in aciem prodire videmus, qui plerumque aperto marte inter se dimicabant. Novæ sunt artes, quibus hæc omnia sunt acta, & novas subinde scenas, theatro semel aperto, universus observat orbis. Quemadmodum vero ita nobis cum comparatum est, ut rerum vel plane novarum, vel novo duntaxat habitu ad parentum sollicitam suscipere soleamus considerationem: ita nunc quoque Hispania, huc usque fere neglecta, postquam secunda vice cum Gallia & Sabaudia se conjunxit, in omnium versatur, illiusque intimior quæritur notitia. *Idem*, pag. 30.

tromper tous ceux qui y ajouteront quelque croyance. Un peu plus de Philoſophie, & un peu moins de prévention pour toutes ces guerres, qui doivent toujours être aſſez indifférentes à un véritable Savant, eût empêché le Profeſſeur d'être cauſe de l'erreur où ſeront pluſieurs de ſes Lecteurs.

Je viens actuellement, ſage & ſavant Abukibak, à ce qui regarde les François, dans le jugement qu'en porte *le* Profeſſeur. Il n'y a ni haine, ni paſſion; car il paroît qu'il les aime autant qu'il hait les Eſpagnols; mais il y a bien des fautes d'inattention ou d'ignorance. Il dit d'abord en termes précis, que les *François aiment les Sciences, & qu'ils ſont au-deſſus de tous les peuples de l'Europe* (1) *par la beauté du génie.* Quoique François, je trouve cette louange trop forte, & je ſuis perſuadé qu'il y a eu, & qu'il y a encore en

[1] Ad Gallos tranſeo. Æi Litterarum ſtudioſi ſunt, ingeniique præſtantia cæteris Europæ populis ſuperiores. Quemadmodum naturalis eis inſita eſt habilitas, ita quoque ſtudia Litterarum eis ſummam famam atque gloriam attulerunt; tantopere enim hæc auxerunt, ut nullibi ferbuerint magis quam in Gallia. *Id.* pag. 31.

Allemagne,

Allemagne, en Angleterre, en Hollande, &c. d'auſſi beaux génies qu'en France. Eſt-ce que Locke & Wolf ne valent pas Mallebranche, Leibnitz & Newton; Gaſſendi & Deſcartes? Eſt-ce que Pope n'eſt pas auſſi grand Poëte que Deſpreaux? Ce que dit le Profeſſeur du goût naturel que les François ont toujours eu pour les Sciences, & du bien qu'a fait à l'avancement de ces mêmes Sciences la protection marquée que leur ont accordée pluſieurs Rois de France (1), me paroît très-juſte & très-ſenſée. Rien n'eſt plus propre à former des Savants dans un Etat, que la gloire & les récompenſes.

Après avoir ſi fort loué les François, le Profeſſeur revient tout à coup à ſes préjugés, & l'amour de la patrie lui fait avancer une choſe dont bien des

[1] Si quis quærat ex me cauſam cur Galli tam ſerio ſe ſtudiis adſerant, non certe poſtrema mihi videtur hæc, quod Reges feliciſſimi hujus Regni non ſolum ſtudia colant, ſtudioſos ament, foveant, provehant, multorumque, qui aliqua componunt, portus, ſinus, præmium, ſed omnium etiam exempla, ipſarumque denique Litterarum ſint ſtudioſiſſimi; quod ſane acuit ingenia, & incitat ſtudia altiora majori ſtudio proſequendi. *Idem*, pag. 31.

gens ne conviendront point, & je crois très-fauſſe; c'eſt *qu'il y a beaucoup plus de gens de Lettres en Allemagne qu'en France* (1). La quantité d'Ouvrages qui s'impriment tous les jours à Paris, à Lyon, à Amſterdam, à la Haye, &c. ſemblent prouver évidemment qu'il doit pour le moins y avoir autant de gens de Lettres en France qu'en Allemagne, quoique ce dernier pays ſoit infiniment plus étendu & plus vaſte.

Le jugement que le Profeſſeur porte ſur les Théologiens François, n'eſt point équitable; il veut qu'ils ne ſoient point *profonds dans l'intelligence de l'Ecriture* (2). Et d'où ſont donc ſortis tous ces beaux Traités de controverſe, qui ont fait l'admiration de tous les Savants? Si l'on condamne le ſentiment des Catholiques, on ſera toujours obligé d'admettre Calvin, du Moulin, Daillé, Claude, la Chapelle, comme

[1] Tanta tamen copia Litteratorum non abundat Gallia, quanta Germania: inde evenit ut plurimi eorum, aut in Purpuratorum numero adhibeantur, aut in Ampliſſimum Ordinem promoveantur. *id.* pag. 32.

[2] In divinarum rerum intelligentia non ſunt admodum profundi. *id. ibid.*

des génies du premier ordre ; & ſi l'on eſt Catholique, pourra-t on s'empêcher d'admirer Arnaud, Boſſuet, Nicole, Chefmacher ? Les gens qui louent le mérite par-tout où il ſe rencontre, conviendront également, qu'ils ſoient Papiſtes ou Huguenots, que tous ces Docteurs ont été de grands hommes, & qu'ils ont défendu la Cauſe qu'ils avoient embraſſée, avec toute la force imaginable. Je ſoupçonnerois, ſage & ſavant Abukibak, que l'attachement au Luthéraniſme a dicté l'injuſte déciſion du Profeſſeur, qui ne regarde pas les Calviniſtes comme plus éclairés que les Catholiques, dans la connoiſſance de l'Ecriture ; mais il auroit dû réfléchir que les Docteurs de ces Religions penſoient que ceux de la ſienne n'étoient pas auſſi clair-voyants qu'il le croyoit. Alors il auroit fait abſtraction du fond des dogmes, ayant conſidéré ſimplement comment les Théologiens Réformés & Catholiques François avoient ſoutenu leur opinion ; il auroit vu qu'il eſt impoſſible de porter plus loin de part & d'autre la force du raiſonnement & la profonde con-

noiſſance de l'antiquité, ſi néceſſaire à l'explication des Livres Saints.

Ce que dit le Profeſſeur des Hiſtoriens (1) François fait leur éloge. Il convient qu'on a porté en France l'Hiſtoire à un très-haut point; mais il ſe plaint que de la maniere dont on l'a traitée, elle eſt auſſi contraire aux Proteſtants qu'aux Catholiques. C'eſt-là une marque évidente de ſon impartialité: ſi elle étoit uniquement favorable aux Catholiques, on auroit déguiſé toutes les mauvaiſes actions que ceux-ci ont faites pendant la Ligue; & ſi elle étoit entiérement contraire aux Catholiques, il auroit fallu ſupprimer bien des actions blâmables, injuſtes & cruelles qu'ont commiſes les Proteſtants. L'hiſtoire de ces derniers

[1] *Hiſtoriam, tam* Eccleſiaſticam *quam* Politicam, *ſummo excolunt ſtudio, etſi illa, tam Pontificiis quam Proteſtantibus, uno labore detrimentum adferant.* Id. ibid. C'eſt-là la maniere dont une bonne & véritable hiſtoire de ces derniers ſiecles infortunés doit être écrite, & c'eſt de la façon que l'eſt le divin Ouvrage de M. de Thou, chef-d'œuvre pour l'art, pour le ſtyle, pour la vérité, & pour l'inſtruction de tous les honnêtes gens. Eſt-ce qu'on devroit écrire des Romans comme le Jéſuite Maimbourg, ou des Libelles diffamatoires comme les Ouvrages de tant d'Ecrivains Proteſtants, pour entrer dans le véritable génie de l'hiſtoire?

temps n'eſt pas faite pour devenir le panégyrique de quelques Prêtres & de quelques Miniſtres; mais pour être le tableau fidele des crimes où ſe ſont abandonnés également ceux qui ſe ſont laiſſés conduire à ces Prêtres & à ces Miniſtres, dont les diſputes pernicieuſes ont fait périr tant de miſérables.

Le Profeſſeur loue beaucoup les François du goût qu'ils ont pour l'Antiquité, pour l'Architecture, pour la Peinture, enfin pour les beaux Arts. Il convient des progrès qu'ils ont faits dans la Phyſique expérimentale & dans les Mathématiques; mais il les taxe (1) d'aimer dans la Philoſophie à ſoutenir des paradoxes. Et quels ſont donc les Philoſophes auxquels on ne puiſſe faire le même reproche. Toutes les opinions des plus illuſtres Modernes ne ſont peut-être que d'ingénieux paradoxes. Fut-il jamais un homme, qui

[1] Antiquitatum architecturæ, picturæ, aliarumque artium, pariter ac *Linguæ* quæ elegantiſſima, leniſſima, omnium denique Scientiarum ac Doctrinarum capaces ſunt, & multas Societates erigere ſtudent: in *Philoſophia* paradoxis in *Matheſi & Phyſica* curioſis rebus operam dant. *Id. ibid.*

éprouvât plus que Leibnitz, juſqu'où peut aller la licence du paradoxe.

De tous les jugements du Profeſſeur, le moins vrai c'eſt celui qu'il porte ſur les Poëtes François & ſur les Auteurs des Romans; voici purement & ſimplement ce qu'il dit: *Ils ſont obſcenes* (1). Un homme qui ne connoît les Poëtes François que par cette déciſion, auſſi fauſſe que courte, n'eſt-il pas bien inſtruit? Il faut que ce critique n'ait pas la moindre connoiſſance de la Poéſie Françoiſe. C'eſt ici où l'on peut bien remarquer en paſſant, une faute d'ignorance, qui eſt auſſi pernicieuſe aux Lecteurs, que celles qu'on commet par la mauvaiſe foi. Corneille, Racine, Boileau, Crebillon, Capiſtron, Quinaut, Voltaire, Fontenelle, Moliere, Renard, Mal-

[1] In *Poeſi* & fabulis romanis ſunt obſcæni. *Id. ibid.*

" C'eſt ne connoître les Poëtes François que par quelques mauvaiſes pieces fugitives, déſavouées même par les Auteurs qui les ont faites, que de juger de même des Poëtes François. Ne diroit-on pas, à entendre la déciſion du Profeſſeur, que tous ces Poëtes ſont des Petrones, dont on ne ſauroit lire les Ouvrages ſans rougir? c'eſt bien là l'idée la plus fauſſe qu'on puiſſe donner de la Poéſie Françoiſe.

herbe ; Racan, Boiſrobert, ſont-ils des Poëtes obſcenes & orduriers ? Trouvera-t-on aucune piece dans tous ces Poëtes qu'une Dame ne puiſſe lire, ſi l'on excepte quelques vers de Moliere, que le dévot le plus ſévere ne puiſſe avoir dans ſa Bibliotheque ? Mais, dira-t-on, Rouſſeau & la Fontaine, qui ſont de bons Poëtes, ont fait pluſieurs pieces obſcenes. J'en conviens, & ce ſont les deux ſeuls bons Poëtes qui ſoient tombés dans ce défaut. Il ne reſte plus qu'à ſavoir ſi deux Auteurs doivent l'emporter ſur cinquante ; car à tous ceux que j'ai cités, je pourrois encore en joindre pluſieurs autres qui ſont eſtimés, & dont les Ouvrages n'ont rien d'obſcene, Madame des Houlieres, la Comteſſe de la Suze, Peliſſon, Pavillon, la Monnoie, la Foſſe, l'Abbé de Chaulieu, &c.

Quant aux Auteurs de Romans, ce ſont les mauvais Auteurs qui ont écrit des ordures. Mais le *Polexandre* de Comberville, *l'Aſtrée* de M. Durfé, la *Cléopatre*, la *Caſſandre*, le *Pharamond* de la Calprenede, la *Clélie* de Madame de Scudery, le *Cyrus* de ſon

frere, la *Zaïre* de Segrais, le *Payſan parvenu* de Marivaux, les *Exilés* de Madame de Villedieu, le *Roman Comique* de Scaron, le *Cleveland* de Prévôt d'Exiles, n'ont rien qui ſoit obſcene, & qui ne puiſſe être lu par toutes les femmes du monde, pour qui ces ſortes de Livres ſont faits. Il faut que le Profeſſeur ne connoiſſe guere mieux les Poéſies & les Romans imprimés en France, qu'on connoît à Paris les Ouvrages des Profeſſeurs en Théologie de l'Univerſité de Tubinge. Qu'eſt-ce qu'il penſeroit, ſi quelque matin il voyoit dans un Livre que tous les Profeſſeurs de cette Univerſité ſont des gens qui n'ont pas le ſens commun? Il trouveroit ſans doute que cette déciſion ſeroit ridicule, & qu'elle partiroit d'une grande ignorance du caractere des gens dont on auroit porté un pareil jugement; il diroit qu'on ne doit pas juger de ces Théologiens par quelques Ecrits qu'on peut avoir vus de leur confrere Monſieur (1) Weiſman. Il en eſt de même des Poëtes François, il eſt abſurde d'aſ-

[1] Voyez ci-deſſous le portrait de ce Weiſman dans la Lettre qui lui eſt adreſſée.

ſurer qu'ils ſont tous obſcenes, parce que deux ou trois ont été pour les obſcenités, ce que Weiſman eſt pour l'ignorance.

Le Profeſſeur finit le Portrait des Savants François pas pluſieurs traits, auſſi faux qu'injurieux; il les accuſe (1) *d'avoir un orgueil inſupportable, de mépriſer les Auteurs de toutes les autres Nations, & ſur-tout les Allemands.* Je ne nierai pas, ſage & ſavant Abukibak, qu'il n'y ait eu pluſieurs Ecrivains en France, qui ont montré dans leurs Ouvrages, avoir une grande opinion de leur mérite; les Poëtes ſurtout ſont tombés dans ce défaut. Mais ne peut-on pas dire, pour les excuſer, qu'ils ont joui de tout temps, comme enfant d'Apollon, du droit de ſe louer eux-mêmes? Horace (2), Virgile

[1] In omnibus ipſorum Scriptis apparet ſuperbia, qua incitati omnes contemnunt, præſertim Germanos, quos tamen plerumque ſatis audaćter exſcribunt. *id ibid.*

[2] Exegi monumentum ære perennius,
Regalique ſitu pyramidum altius,
Quod nec imber edax, aut aquilo impotens
Poſſit diruere, aut inumerabilis
Annorum ſeries, & fuga temporum:
Non omnis moriar; multaque pars mei

(3), Lucrece (4), Ovide (5), ne ſe ſont-ils pas donné de grands éloges? Il ne

Vitabit libitinam. Uſque ego poſtera
Creſcam laude recens, dum Capitolium
Scandet cum tacita Virgine Pontifex.
Dicar, qua violens obſtrepit Auſidus
Et qua pauper aquæ Daunus agreſtium
Regnavit populorum, ex humili potens
Princeps Aeolium carmen ad Italos
Deduxiſſe modos. Sume ſuperbiam
Quæſitam meritis, & mihi Delphica
Lauro cinge volens Melpomene comam.
Horat. Odar. Lib. III. *Ode* XXX.

[3] O! mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ
Spiritus, & quantum ſat erit tua dicere facta,
Non me carminibus vincet, nec Thracius Orpheus,
Nec Linus: huic mater quamvis, atque huic pater adſit:
Orpheo Calliopea, Lino formoſus Apollo.
Pan Deus Arcadia mecum ſi judice certet,
Pan etiam Arcadia dicat ſe judice victum.
Virgil. Bucol. Egl. IV.

[4] A via pieridum peragro loca, nullius ante
Trita Solo, juvat integros accedere fontes
Atque haurire, juvatque novos decerpere flores
Inſignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarint tempora Muſæ.
Primum quod magnis doceo de rebus & arctis,
Religionum animum nodis exſolvere pergo;
Deinde quod obſcura de re tam lucida pango
Carmina, muſeo contingens cuncta lepore.
Id quoque enim non ab nulla ratione videtur.
Nam veluti pueris abſinthia tetra medentes

faut donc point juger de l'orgueil des Auteurs François par les saillies & les

Cum dare conantur, prius oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore
Ut puerorum ætas improvida ludificetur
Labrorum tenus, interea perpotet amarum
Absinthi laticem, deceptaque non capiatur.
Sed potius tali facto recreata valescat:
Si ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque videtur
Tristior esse, quibus non est tracta, retroque
Volgus abhorret ad hac; volui tibi suave loquenti
Carmine pierio rationem exponere nostram,
Et quasi museo dulci contingere melle:
Si tibi forte animum tali ratione tenere.
Versibus in nostris possem, dum perspicis omnem
Naturam rerum, ac præsentis utilitatem.

T. *Lucret. Car. de Rer. Nat.* Lib. IV.

[5] Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetustas.
Cum volet illa dies, quæ nil nisi corporis hujus
Jus habet, incerti spatium mihi finiat ævi:
Parte tamen meliore super alta perennis
Astra ferar: nomenque erit indelebile nostrum.
Quaque patet domitis Romana potentia terris
Ore legar populi: perque omni secula fæma
(Si quid habent veri Vatum præsagia) vivam.

Ovid. Metamorph. Lib. XV. sub fin.

" Voilà dans ces quatre passages un nombre de louanges qui valent bien toutes celles que se sont données les Poëtes François. Je pourrois, si je voulois, montrer ici que les Grecs ne se sont pas moins

enthouſiaſmes des Poëtes; mais par ce qu'on trouve dans les autres Ecrivains. Eſt-ce que M. de Thou, M. Bayle, M. de Fontenelle, M. Dacier, M. Menage, &c. ont refuſé aux illuſtres Allemands les éloges qu'ils méritoient? Eſt-ce qu'ils ont voulu par une vanité ridicule établir leur réputation ſur celle des Savants étrangers? Mais, dira-t-on, ſi les Auteurs que vous citez, n'ont pas donné dans ce défaut, d'autres y ſont tombés. Hé! qui ſont donc ces autres? Apparemment quelques Ecrivains, auſſi mépriſés en France des

loués que les Latins; mais il ſuffit que j'aie prouvé par l'exemple de quatre des plus illuſtres Auteurs anciens, que de tout temps les Poëtes ont été en droit de faire leur éloge. L'amour qu'ils ont pour la gloire, & le deſir d'aller à l'immortalité les font parler dans le goût prophétique, & dans leur enthouſiaſme ils ſont eux-mêmes leurs panégyriſtes. Ceux qui paroiſſent les plus modeſtes dans les endroits où ils ſemblent ſe défier de leurs forces, montrent cependant à découvert l'envie qu'ils ont d'éterniſer leur nom. Stace, en élevant l'Enéïde infiniment au-deſſus de ſa Thébaïde, ſouhaite pourtant qu'elle aille à l'immortalité. Il lui adreſſe la parole dans ces termes,,,

Vive precor : nec tu divinum Æneida tenta
Sed longe ſequere, & veſtigia ſemper adora.

On voit dans ce *Vive precor*, toute la tendreſſe des Poëtes pour leurs Ouvrages.

gens de goût & de bon ſens, qu'ils le ſont dans les pays étrangers. Quoi ! parce qu'un viſionnaire, tel que le Jéſuite Bouhours, dont toute la ſcience conſiſtoit à connoître le rapport & l'arrangement de certains mots, aura ſoutenu que les Allemands ne pouvoient avoir de l'eſprit, faudra-t-il taxer tous les Auteurs François d'être orgueilleux, de mépriſer les étrangers, & ſur-tout les Allemands ? C'eſt une plaiſante façon de juger du caractere des Auteurs d'une Nation, que d'en juger par ce qu'aura dit ou écrit un fou. Quel eſt l'homme qui ait été plus loué par les François que Leibnitz (1). Quel eſt l'homme qui le ſoit plus aujourd'hui que Wolf (2) ? Eſt-ce que ces deux grands hommes ſont Turcs ou Moſcovites ? Je pourrois citer encore ici trente Ecrivains Allemands qui ont été plus loués par les François qu'ils ne l'ont été par leurs compatriotes. Il eſt vrai qu'en France on ne fait pas

(1) *Voy.* l'Eloge de *Leibnitz*, par M. *de Fontenelle*, dans les Eloges des Académiciens de l'Académie des Sciences.

(2) L'Epitre de *Voltaire* au Roi de Pruſſe.

grand cas de cette foule de mauvaiſes brochures, dont tant de Profeſſeurs & de Théologiens inondent l'Allemagne; mais ce n'eſt point par orgueil qu'on mépriſe ces Ecrits, c'eſt par bon ſens & par ſageſſe. On ne fait pas plus de cas de ceux qui ſont écrits dans le même goût par les François.

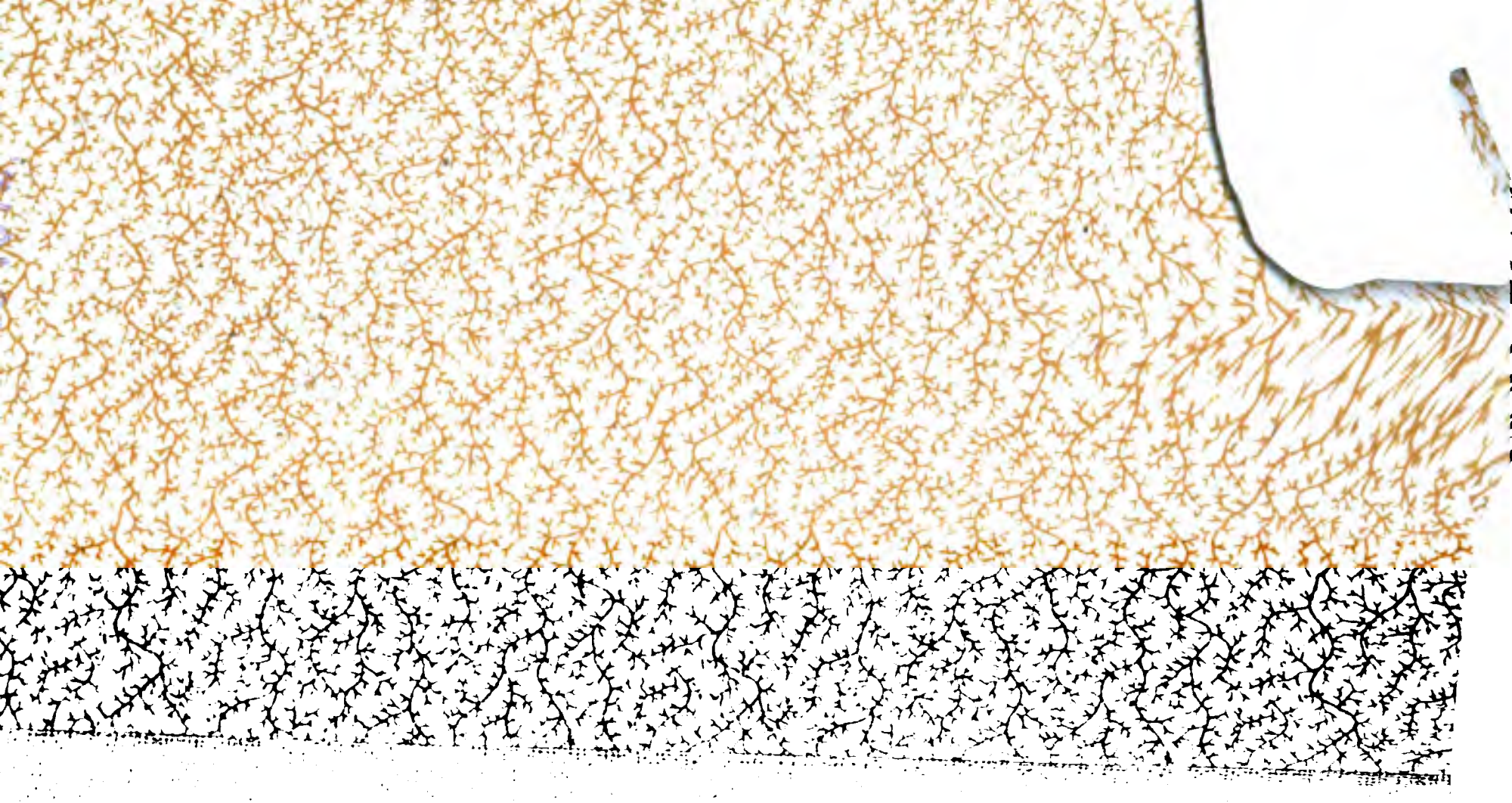
Voici quelque choſe de moins juſte que tout ce que j'ai critiqué juſqu'à préſent. Après que le Profeſſeur a reproché aux Auteurs François d'être orgueilleux & médiſants, tout-à-coup il oublie ce qu'il vient de dire; & voulant faire leur portrait en raccourci, il aſſure qu'on doit plutôt les regarder (1) comme des panégyriſtes que comme des cenſeurs. Hé quoi! ces mêmes gens, ſi portés à la médiſance, deviennent tout-à-coup des faiſeurs perpétuels d'éloges! Par quel enchantement s'opere donc cette ſubite métamorphoſe? Il faut avouer qu'il eſt impoſſible de pouvoir concilier les dif-

(1) Scriptores Gallici *panegyriſtæ* potius, quam *cenſores* ſunt nominandi. *Jo. Juſti von Einem Coettingenſis* Commentariolus Hiſtorico-Litterarius, &c. pag. 32.

férents ſentiments du Profeſſeur, & je croirois qu'il n'a guere entendu lui-même ce qu'il diſoit dans cette occaſion. Il eſt temps de finir ma Lettre, ſage & ſavant Abukibak.

Je te ſalue.

Fin du ſixieme Volume.

IE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

ook is under no circumstances to be
taken from the Building